

André ADOUL

Foi et Guérison



OUVRAGES DE L'AUTEUR

Déjà paru aux éditions F.E.C. :

- **Destination ciel** (5e éd. – brochure destinée à l'évangélisation).

Livres parus aux éditions L.L.B. :

- **Je veux t'aimer** (7e éd. – 30e mille – traduit en allemand).
- **Échec à la dépression** (5e éd. – 22e mille – traduit en italien et en allemand).
- **Nos enfants** (4e éd. – 15e mille).
- **Dieu et mes sous** (2e éd. – 9e mille).
- **Propos sur le temps.**
- **Sa présence** (1990 – 3e éd. – 11e mille).
- **La valise introuvable** (4e éd. – traduit en italien et en portugais) : épuisé.
- **Un homme dans la tour** (4e éd. – traduit en allemand et en portugais) : épuisé.
- **Notes explicatives sur le N. T.** (11e éd. – 83e mille).
- **Première approche de la Bible** (4e éd. – 38e mille).
- **Première approche de la Bible** (10e mille).

Livres parus dans d'autres éditions :

- **Priorité à la liberté** (2e éd. – Carnets de Croire et servir).
- **L'île terrible** (3e éd. – Séma) : épuisé.
- **Tourisme en fraude** (Séma) : épuisé.
- **Notes sur Josué** (2e éd. – L.L.B. Suisse – traduit en espagnol).

André ADOUL

Foi et Guérison

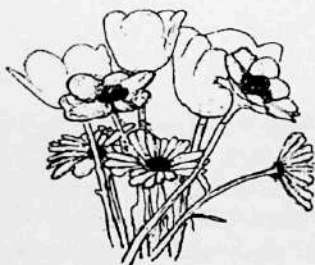
FRANCE ÉVANGÉLISATION COMMUNICATION

© 1994 Éditions France Évangélisation Communication
Mont de Marsan - France

ISBN 2-9508045-0-0
Dépôt légal 1^{er} trimestre 1994

Photo couverture : Jack MOUYON

Mise en page et impression : AES - Rue de Maubeuge - 59164 MARPENT



Avant-propos

Lors d'une retraite pour de jeunes adultes, je remarquai une demoiselle qui se tenait à l'écart... et pour cause. Elle perdait l'ouïe et la vue et sa santé périclitait de jour en jour. Une grande tristesse assombrissait son visage, elle qui ne pouvait ni aller ni venir comme ses amies, ni participer à des randonnées en montagne. Comme je passais près d'elle, je compris qu'elle me regardait. Je l'entendis alors murmurer : « Ici, personne ne s'occupe de moi .» Je secouai la tête, estimant ce reproche injustifié puisque certaines de ses camarades se relayaient pour lui tenir compagnie et prendre soin d'elle. Fallait-il exiger davantage de ces jeunes venus pour se détendre et jouir au maximum de leur séjour ? Aussi, ma première réaction fut-elle peu charitable : « Cette personne, ce me semble, tourne un peu trop autour d'elle-même et de ses problèmes ! C'est bien de lui consacrer du temps mais jusqu'à un certain point ! »

À peine avais-je murmuré ces choses que je fus repris, comme si le Seigneur me glissait à l'oreille :

– Et toi ? Si tu te montrais incapable de suivre une conversation ou de gravir les pentes enneigées, que dirais-tu et quel serait ton comportement parmi cette jeunesse débordante de vie ? Ne désirerais-tu pas courir comme elle sur le terrain de jeux ou bati-foler dans les prairies avoisinantes ? Ne voudrais-tu pas qu'on

s'intéresse à ton sort et t'accorde du temps, beaucoup de temps pour échanger des nouvelles ou discuter librement, en toute affection... ? Et puis, que ne ferais-tu pour obtenir la guérison ? Tu fréquenterais sans doute une Église où l'on s'occupe des malades, Église que tu juges aujourd'hui un peu trop axée sur la question, justement parce que tu jouis présentement d'une excellente santé...

La plainte de la jeune fille est restée gravée dans ma mémoire. En considérant son cas avec le recul des années et en évoquant sa plainte, je m'interroge : « Après tout, ai-je bien interprété son reproche ? Le 'on ne s'occupe pas de moi' ne signifiait-il pas aussi : 'Je vous en conjure, occupez-vous de moi devant Celui qui a le pouvoir de me redonner force et santé' ? Cette plainte n'était-elle pas un appel, une supplication pour que nous implorions le Tout-Puissant en sa faveur ? N'avions-nous rien d'autre à lui offrir que de banales exhortations du genre : « Tenez-bon ! Faites confiance au Seigneur ! Vivez plus près de Lui ! Courage, Il prend soin de vous... » ? Dans les pages qui suivent nous tentons justement de trouver la réponse que nous aurions dû lui fournir et que nous n'avons pas su, – hélas ! – lui donner.

La 'bonne santé' souhaitée au seuil d'une année nouvelle, le 'après tout, l'essentiel c'est la santé !' ou le 'comment allez-vous ?' lancés au hasard d'une rencontre, sont des formules qui, par leur répétition, démontrent combien les humains attachent du prix à la bonne condition physique. La maladie inquiète et perturbe. La décrépitude affole. Si le métier de guérisseur ignore le chômage – hélas ! – c'est bien parce que les gens éprouvés donnent priorité à la guérison. Quel malade n'aspire à une vie normale ? Alors pourquoi, nous chrétiens, aurions-nous des scrupules à nous entretenir de Celui qui a le pouvoir de rétablir la santé ? Est-ce pour rien que l'Écriture parle de guérison ? Dans notre monde actuel comme du temps des apôtres, est-il hors de saison ou peu souhaitable de voir le Dieu tout-puissant à

l'œuvre dans l'Église et hors de l'Église, balayant la torpeur des uns ou l'indifférence des autres par d'authentiques délivrances ?

Pourquoi cacherions-nous à des frères éprouvés que Dieu a donné à l'Église de tous les temps (et non à l'Église primitive seulement) un don combien précieux, le don des guérisons destiné à l'édification et à la joie de ses membres ? Bien sûr, comme nous le préciserons plus loin, ce serait une erreur d'accorder à ce charisme plus de place que ne lui en consacre la Parole de Dieu.

Néanmoins il sera bon, pour mesurer l'importance de notre sujet, de se souvenir tout au long de notre exposé...

1. Que Jésus n'a certainement pas connu la maladie... puisqu'Il « s'est chargé de nos maladies » (Matthieu 8:17).

2. Que le Fils de l'Homme a guéri abondamment, donnant une large place à cette œuvre d'amour.

3. Que le Sauveur a confié ce ministère à ses disciples : « Ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris » (Marc 16:18).

4. Que les apôtres, ces pionniers de la première heure, ont été de puissants instruments de guérison dans la main de Dieu (Actes 5:15-16).

5. Que d'innombrables personnes ont été gagnées à l'Évangile suite à une guérison miraculeuse.

Certains lecteurs s'étonneront de constater que des questions importantes ont été escamotées ou passées sous silence dans cet ouvrage. Ainsi que me le suggéraient des amis, je n'ai pas cru devoir aborder des sujets dont on parle beaucoup aujourd'hui, tels que : médecine douce ou naturelle, transfusion sanguine, homéopathie, usage de plantes médicinales, etc. Ce livre, dont j'ai voulu limiter le nombre de pages, ne veut pas être une étude mais un message que je souhaite faire passer pour donner à chacun l'occasion de réfléchir, Bible en main, sur une question qui n'est pas sans importance. Il vaut la peine, pour qui ne veut pas s'égarer mais éviter tout excès dans un sens ou dans un autre, de se pencher sur le texte sacré pour se laisser, au be-

soin, réajuster par le Saint-Esprit ; parfois, il ne sera pas inutile de faire appel à une pincée de bon sens. Que seul le Seigneur triomphe dans cette recherche. Pour ma part, je suis prêt à recevoir avec reconnaissance toute remarque fondée sur la Parole de Dieu.

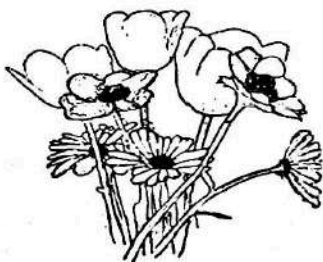
Puisse ce livre éclairer et servir à Sa gloire.

A. A.

P R E M I È R E P A R T I E

LES VRAIS MALADES ?

1. Les boiteux marchent
2. Guéris-toi toi-même
3. Guérira... Guérira pas ?
4. Pour recevoir



CHAPITRE 1

Les boiteux marchent

« En toutes choses, faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications. »

Philippiens 4:6

Les Français sont fiers de leur 'Sécu'. Gare à qui s'aviserait de toucher à cette institution chargée de veiller sur la santé et les vieux jours de toute une nation. Dame vénérée mais combien fragile, à qui chacun souhaite longue vie sans trop y croire, elle a largement ouvert aux malades la porte du médecin, porte qu'on ne franchissait jadis - surtout en milieu rural - qu'avec crainte et hésitation, tant 'l'homme de science' impressionnait. Quand survenait la maladie, le patient attendait 'que ça passe' et il fallait que s'aggrave le mal, qu'il s'éternise dangereusement pour qu'on se décide enfin à consulter le praticien. Hélas ! Certains arrivaient trop tard ! Heureusement, les temps ont changé. De nos jours, le médecin n'intimide plus guère. On fait la queue dans les salles d'attente, même pour des bobos, ce qui n'est pas plus blâmable que les tergiversations d'antan.

Vous connaissez les propos de Jésus adressés aux disciples d'un Jean-Baptiste perplexe à son sujet : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles recouvrent la vue,

les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres... » (Luc 7:22).

L'expression 'les boiteux *marchent*' laisse entendre que Jésus n'intervenait qu'en faveur de ceux 'qui ne marchaient pas', donc gravement atteints, sans doute immobilisés comme le paralytique de Béthesda (Jean 5:2-9). Les handicapés légers qui claudiquaient à peine sans être gênés dans leurs allées et venues ne songeaient pas à réclamer une quelconque amélioration de leur état, à l'instar de Jacob qui fit bon ménage avec son infirmité, vraisemblablement jusqu'à la fin de ses jours (Genèse 32:31). Il y a de petites infirmités qu'il faut accepter sans gémir ni faire de complexe sachant que Dieu les utilise pour nous rendre humbles et aptes à partager les épreuves d'autrui (2 Corinthiens 1:4). Donc pour notre bien et celui des patients.

Les remarques précédentes ne sont pas sans valeur. Il serait en effet peu raisonnable de faire appel à l'Église, de convoquer 'es anciens, de pratiquer l'onction d'huile pour enrayer un simple rhume, une vague indigestion ou effacer une trace inesthétique laissée par le temps. Si Paul n'a pas cru devoir agir auprès d'un Trophime malade (2 Timothée 4:20) ou de Timothée qui souffre de légers maux d'estomac (1 Timothée 5:23), c'est qu'il estimait sans doute que leur maladie sans gravité était, ou passagère, ou supportable, et donc ne nécessitait pas l'intervention des anciens. Une assemblée qui 'porte' ses malades ne doit pas céder aux douillets ni aux vaniteux. Mais ces réserves étant faites, il y a des infirmités ou des maladies qui éprouvent le patient, mettent en péril sa vie ou l'empêchent de servir Dieu ; il est d'autant plus accablé qu'aimant son entourage, il est conscient d'être un poids pour ceux qui sont constamment à ses soins. Aussi, l'Église se doit-elle de prendre en charge le membre qui souffre, en adressant en sa faveur d'instantes supplications au Seigneur. N'imitons pas le riche qui se contentait de dire aux pauvres : « Allez en paix... sans donner ce qui est nécessaire au corps » (Jacques 2:16).

Je vous le demande ! Quel chrétien, affligé d'un lumbago tenace, d'une forte migraine ou d'une rage de dents, songerait à se rendre en ville pour distribuer des traités ou visiter des malades ? Quiconque est tourmenté sans répit par de pénibles douleurs a, inévitablement, ses pensées centrées sur lui-même. Qui lui en fera le reproche ? De plus, lorsqu'elle dure et ne faiblit pas, la souffrance finit par agir sur le caractère du patient qui devient alors exigeant, grincheux, acariâtre, désagréable pour les proches et ceux qui le soignent ; elle peut lui ôter la force ou même le désir de prier Dieu. De telles considérations devraient encourager le malade à 'faire connaître ses besoins au Père céleste' en y associant l'Église et ses responsables s'il le faut. N'est-ce pas conforme à l'Écriture (Jacques 5:14) ? Il faut être en bonne santé, épargné par les épreuves pour nier le rôle de la communauté ou s'opposer à son action auprès de ceux qui souffrent.

Vous n'êtes pas sans savoir que l'apôtre, dans sa lettre à Timothée, fait une distinction entre 'les vraies veuves' (2 Timothée 5:13) que l'Église doit assister matériellement parce qu'elles sont âgées, sans appui et sans ressources... et 'les autres', jeunes encore ou ayant le privilège d'avoir des enfants ; dans ce dernier cas, c'est à la famille et non à l'Église locale qu'incombe le devoir de pourvoir aux besoins d'une vieille maman démunie.

Pour des motifs analogues, nous pourrions distinguer les 'vrais malades' que l'Église se doit, elle aussi, de prendre en charge en réclamant avec foi leur guérison, et les 'autres malades' en mesure de surmonter eux-mêmes et avec un peu de patience une épreuve bénigne, passagère et peu douloureuse. Ces derniers - qui ne sont pas de faux malades bien entendu - feront montre de sagesse en s'abstenant de faire appel aux anciens.¹

Dans une conversation où nous évoquions la prière pour les malades, un ami me confia très justement : « Oh, la plupart

¹ Nous pensons uniquement à 'de vrais malades' lorsque nous parlons de guérison par la foi. Ne pas l'oublier au cours de la lecture de cet ouvrage.

d'entre eux ont surtout besoin de guérison intérieure, d'une guérison de l'âme aux heureux effets sur leur état de santé. » Ce frère, doté d'une solide expérience pastorale, avait sans doute de vrais motifs de parler ainsi. Dans une lettre adressée à des malades, des médecins et psychologues chrétiens reconnaissent avoir trop souvent soigné les effets sans avoir déraciné les causes véritables du mal qui les afflige. « Beaucoup de maladies — écrivent-ils — ont pour origine des difficultés de relations. L'homme est un tout et notre corps enregistre à sa manière les fluctuations, les joies, les manques de nos relations avec les autres et avec nous-mêmes. Ainsi, ajoutent-ils, il est plus urgent et nécessaire de nous réconcilier avec les autres et avec nous-mêmes que d'acheter des médicaments. Les manques de paix, les tensions, l'absence de confiance et de miséricorde... bref les carences de l'amour sont de véritables poisons de notre santé. Donc, moins de médicaments et plus de miséricorde. »²

Ceci dit, n'allons pas ranger tous les malades dans la catégorie des gens à problèmes appelés à mettre de l'ordre dans leur vie. Ce serait une erreur de taille. Qui, par exemple, aurait eu la pensée de sermonner l'apôtre Paul au sujet de son écharde en lui disant : « Oublierai-tu que Dieu est souverain toi qui pries avec énergie pour ta guérison ? Ton insistance est preuve d'insoumission. Repens-toi donc et tu seras béni... » Quel homme de cœur oserait parler de 'guérison intérieure' à un frère plié de douleur, harcelé sans trêve par des coliques néphrétiques aiguës ? Et quand le malade réclamerait à corps et à cris la fin de ses souffrances et ferait appel aux anciens, lui reprocherait-on sa démarche, la jugerait-on déplacée, voire répréhensible ? Surtout pas ! Toute personne qui souffre a droit à des trésors d'indulgence et à beaucoup d'amour.

² Tiré d'un texte rédigé lors d'un week-end *Fraternité Soignants*, Communauté du Chemin neuf, 8 place Lavalette 38000 Grenoble.

Lorsqu'il s'agit de guérison, les chrétiens sont loin de tenir le même langage. Les uns, textes à l'appui, affirment que l'enfant de Dieu ne DOIT pas être malade. Dieu n'est-il pas « l'Éternel qui guérit toutes tes maladies » (Psaumes 103:3) ? Les autres évacuent purement et simplement la question en affirmant que le temps des miracles est passé et bien passé. Une savante explication vient étayer leur thèse. « Aux premiers jours de l'Église », disent-ils, « Dieu a jugé bon de confirmer la prédication de l'Évangile par des guérisons. Et s'il est vrai que le Christ a réellement 'porté nos maladies sur le bois' (Matthieu 8:17), c'est de fait pour obtenir la guérison de l'homme tout entier, corps, âme et esprit. En précisant toutefois que si la guérison de l'âme et de l'esprit a lieu à la nouvelle naissance, celle du corps ne sera pleinement accordée que lors de Son retour. Alors s'opérera la 'rédemption des corps que nous attendons', selon Romains 8:23. » Telle est l'explication avancée par beaucoup.

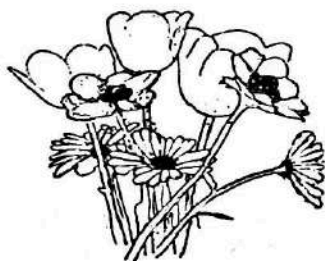
Qui a raison ? A la fois les uns et les autres... mais dans des domaines différents. Parce qu'elles ont plusieurs facettes, les vérités bibliques paraissent parfois se contredire. Qui veut rester dans la pensée de Dieu doit, d'une part, se garder d'en éliminer une seule (la vérité qui nous dérange ou va à l'encontre de nos idées ou d'un enseignement reçu), et d'autre part, analyser les textes de l'Écriture qui traitent de ce sujet en les plaçant au bon endroit. Ceux qui prônent la guérison à tout prix comme ceux qui l'évacuent définitivement sont tentés de nier l'évidence car, reconnaissons-le, il y a d'authentiques délivrances comme il y a des prières sans réponse, du moins apparemment. Les uns évoquent avec reconnaissance les cas de malades délivrés par l'action puissante de Dieu mais passent allègrement sous silence la foule des non-guéis qu'ils rangent parmi les incrédules ou les rebelles. De l'autre côté, ceux qui refusent d'admettre que Dieu veut et peut encore se glorifier par des guérisons, énumèrent à plaisir les échecs ou les guérisons avortées pour justifier leur conviction.

Halte-là ! 'Dieu répond toujours à quiconque s'attend à lui...' mais à son heure et selon ses desseins. C'est ce que nous

nous emploierons à démontrer par l'Écriture sans pour autant donner une place démesurée à ce ministère. D'ailleurs les apôtres eux-mêmes, bien que témoins et instruments de la puissance divine, font assez peu mention de la guérison dans leurs épîtres alors qu'ils reviennent inlassablement sur les thèmes essentiels : le salut par la foi, la sanctification nécessaire ou le retour du Christ. Aussi convient-il de donner priorité à Celui qui guérit l'homme tout entier plutôt qu'à la délivrance elle-même.

Questions :

1. Avez-vous visité des personnes gravement malades et fort éprouvées ? La pensée de demander à Dieu leur guérison vous est-elle venue à l'esprit ? En avez-vous parlé avec elles ?
2. Si vous avez des idées très arrêtées sur cette question importante, accepteriez-vous éventuellement d'être corrigé par le Saint-Esprit ? À quelles conditions ?
3. Ne pensez-vous pas qu'un chrétien éprouvé par la maladie devrait avoir toute liberté de s'adresser à Dieu pour en être soulagé ?



CHAPITRE 2

Guéris-toi toi-même

« N'impose les mains à personne avec précipitation. »

1 Timothée 5:22

Peu après son baptême Jésus fut tenté dans le désert (Matthieu 4:1-11) ; placé sur le sommet du Temple à Jérusalem, le diable lui suggéra de se jeter en bas, le Père ayant promis d'envoyer des anges pour le porter « de peur que son pied ne heurte contre une pierre » (Matthieu 4:6). Avec la dernière vigueur, Jésus refusa d'obtempérer. Pourquoi provoquerait-Il l'intervention du Père alors qu'Il pouvait fort bien regagner la chaussée en empruntant l'escalier ? C'est en effet tenter Dieu que de réclamer son action puissante quand il nous est loisible de nous 'délivrer' nous-mêmes. Dieu ne secourt pas les passifs en mesure de se tirer d'affaire tout seuls. Pasteurs et anciens devraient s'en souvenir et réclamer le don de discernement pour tenir tête à telle catégorie de chrétiens qui, se fondant sur des promesses qui ne les concernent pas, sollicitent l'intervention de l'Église pour obtenir un miracle du ciel alors qu'il leur suffit tout simplement 'd'emprunter l'escalier' pour mettre un terme à leur épreuve.

Avant la guerre, un cher ami chrétien souffrait d'emphysème et en était fort éprouvé. Fallait-il lui imposer les mains pour qu'il recouvre la santé ? La guerre, et avec elle son cortège de restrictions, amenèrent d'une façon inespérée la guérison. Cet ami perdit une vingtaine de kilos – il était obèse et avait un solide appétit – et du même coup vit disparaître ses malaises comme par enchantement. Cette cure d'amaigrissement forcée opéra plus efficacement que les médicaments prescrits. Ce n'était pas d'une onction d'huile dont ce frère avait besoin mais d'un peu plus de sobriété et d'un brin de volonté pour y parvenir.

Sans doute, n'est-ce pas facile de résister à l'attrait d'un bon fumet ou d'une pâtisserie alléchante lorsqu'on a 'un bon coup de fourchette'.

« Moi, sauter un repas, ou le consommer sans vin ? Impossible ! » C'est le cri de la plupart des gens appelés à suivre un régime pas nécessairement draconien. Impossible ? Sûrement pas ! ... C'est toujours possible pourvu qu'on le veuille et s'y prépare. Sans en faire une loi pour autant, il serait bon de temps à autre de se priver de nourriture ou de vin simplement pour se prouver que l'on est un homme libre en ce qui concerne le manger et le boire. La devise de l'apôtre devrait être la nôtre : « Je ne me laisserai asservir par rien » (1 Corinthiens 6:12). La pratique du jeûne, qu'il soit occasionnel ou non, a une valeur hygiénique incontestable ; elle développe la maîtrise de soi, pousse à la sobriété et favorise la bonne santé. Les parents seraient bien avisés d'apprendre à leurs enfants la modération en supprimant (ou en allégeant) un repas de famille de loin en loin. Pourquoi pas ?

Un frère très actif dans le ministère me parla d'une époque de sa vie où il souffrait de douleurs violentes à l'estomac ainsi que de digestions difficiles ; les médecins le soignaient pour un ulcère, mais sans succès. Les traitements les plus divers s'avéraient tous inefficaces. Fort éprouvé, il eut l'idée d'aller consulter un spécialiste de renom. Cet homme le reçut et s'entretint longuement avec lui tout en l'observant avec intérêt. Soudain, il

parut comprendre d'où venait le mal.

— Installez-vous ici et allongez-vous ! dit-il à son patient en lui montrant un divan.

Mon ami obtempéra, sans comprendre. Une fois étendu, le médecin qui ne cessait de l'observer, reprit :

— Pensez à vos mains ! Savez-vous qu'elles sont fermées, que vous faites le poing. Donc, vous êtes crispé, tendu même quand vous vous relaxez. Votre mal vient de là. Maintenant ouvrez-les ! Tout grand ! Détendez-vous consciemment. Laissez aller vos membres... Et restez ainsi un moment.

Une fois revenu à son bureau, il ajouta :

— Je n'ai aucun médicament à vous prescrire. Tous les jours, après chaque repas ou à la suite d'un effort, allongez-vous sur votre canapé en gardant les mains ouvertes, puis relaxez-vous vingt minutes à une demi-heure environ. Soyez chaque fois conscient d'être bien détendu...

Très rapidement cet exercice peu coûteux fit merveille. En quelques semaines, cet ami fut totalement délivré de ses maux. Là encore, prières et onction d'huile n'auraient pu apporter la délivrance espérée.

Laisser agir le temps. Un certain mois d'août, au cours d'une retraite qui se tenait dans un camping, nous avons abordé le thème de la guérison en consultant les Écritures. Or, durant ces journées bénies, une dame fut piquée par un insecte et sa cheville enfla tant que l'inquiétude s'empara de cette personne et gagna l'entourage. Plusieurs responsables décidèrent alors de lui imposer les mains en demandant à Dieu de la soulager de son mal. Un frère qui avait, par sa profession, quelque connaissance en la matière, me dit avec ironie : « Oh ! Il suffisait d'attendre trois jours. L'enflure ne disparaîtra qu'après-demain. » Et de fait, trois jours après, tout rentra dans l'ordre. Certainement, il eût été plus sage d'encourager cette dame à 'descendre l'escalier', c'est-à-dire à montrer un peu de patience et à attendre que 'ça passe'.

Il y a les malades imaginaires qu'il n'est pas facile de détecter.

Lors d'un camp de la Ligue pour la lecture de la Bible à Sumène dans le Gard, les jeunes partirent en promenade dans la montagne durant un après-midi. Peu avant le sommet, une jeune fille de dix-sept ans environ fut prise d'un malaise et parut tituber. Aussitôt on l'allongea sur le sol, on s'affaira autour d'elle en prodiguant moult conseils plus ou moins contradictoires. Elle restait immobile, les yeux clos, les jambes raidies. Que faire ? Le plus sage était de la ramener au 'Mas' à travers genêts et buissons, par des sentiers à peine tracés. Des jeunes gens s'employèrent à la transporter avec mille précautions, non sans difficultés.

Arrivé à la maison on fit appel à l'infirmière, une femme énergique, directrice de clinique qui ne s'en laissait pas conter. Sans s'émouvoir, elle observa la malade toujours immobile puis, sur un ton qui n'autorisait pas de réplique, elle ordonna :

– Tu as fini de te moquer de nous ! Lève-toi et va courir dans le pré...

La jeune fille se leva d'un bond et prit la fuite, à la surprise générale. Elle nous avait dupés. Simulait-elle la crise pour se rendre intéressante ? Était-elle une enfant trop couvée par sa famille ? En tout cas, nous aurions eu tort de nous mettre à genoux autour d'elle pour réclamer au Seigneur la délivrance d'un mal qui n'existait pas.

Le directeur d'une maison de retraite me racontait qu'il avait parmi ses pensionnaires une dame âgée à la santé délicate ; elle suivait un régime très strict, ce qui compliquait le service. Cette personne sombra dans la sénilité et dès ce moment – chose étrange – elle dévora littéralement tout ce qui se présentait sur la table, sans jamais ressentir le moindre malaise. Il n'était plus question d'estomac ou de foie, tout allait bien. Autrement dit, le mal était dans sa tête et non dans ses viscères.

Je fus invité par des amis chrétiens à visiter un homme qu'on ne voyait plus à l'Église. Je le trouvai dans sa cuisine, prostré, les coudes sur la table et la tête dans les mains. Autrefois dynamique, entreprenant, plein d'énergie, il ne sortait plus guère de sa maison depuis plusieurs années. Sans doute les psychiatres désespéraient-ils de le voir un jour retrouver sa vigueur d'antan.

Je m'efforçai d'abord d'établir le contact avec ce frère, puis je l'interrogeai :

– Êtes-vous vraiment décidé à sortir de votre brouillard ? À guérir ?

La réponse se fit attendre. J'insistai. Enfin, il prononça le 'oui, bien sûr !' que j'attendais, puis il m'avoua avec quelque hésitation qu'il avait craqué lors d'une affaire d'héritage. Un parent malhonnête l'avait spolié d'une somme très importante qui lui revenait. Depuis, la haine habitait son cœur.

– Voudriez-vous pardonner à cet homme ? lui demandai-je.

– C'est bien difficile !

– Dites plutôt que c'est impossible car la perte est énorme...

Mais le Seigneur vous en rendra capable si vous y consentez ; même, Il vous donnera la force d'aimer celui qui vous a fait du tort. Il vous libérera de ce poids et vous retrouverez la joie de vivre...

D'abord réticent, ce chrétien finit par accepter de pardonner en s'humiliant d'avoir tant tardé à le faire.

La guérison ne se fit pas attendre. Le jour même, il prit part avec les siens à diverses réunions de l'Église. Surpris et tout heureux de le voir revenir, ses amis se disaient l'un à l'autre : « Qu'est-ce donc qui lui est arrivé ? Il a l'air en forme maintenant ! »

Le repentir de ce malheureux avait fait plus que les kilos de médicaments qu'il avait absorbé en vain.

On connaît la vie mouvementée du roi David qui, après avoir commis adultère avec Bath Schéba, fit périr son mari puis épousa la femme devenue enceinte (2 Samuel 11). Apparemment, tout était rentré dans l'ordre. Ni vu, ni connu !

Pas du tout ! Dieu avait tout vu, car 'Sa main pesait sur lui'. Rongé de remords, David connut alors un temps de déprime des plus éprouvant, qui eut une incidence sur son état physique, comme il le mentionne dans le psaume 32 : « Mes os se consumaient, je gémissais toute la journée... ma vigueur n'était plus que sécheresse comme celle de l'été... » (v. 3-4).

Comment en sortir ? Là encore, la meilleure des thérapies, les prières ferventes de ses amis, l'onction d'huile ou une imposition des mains se seraient révélées inefficaces. Il fallait autre chose pour retrouver la pleine santé, et David ne l'ignorait pas. Dieu attendait de lui une démarche que son orgueil de monarque réputé pieux empêchait d'accomplir : « *Tant que je me suis tu, mes os se consumaient...* » (v. 3). Le roi ne pouvait sortir de son épreuve aussi longtemps qu'il refusait de confesser sa faute à Dieu et d'en faire l'aveu au peuple (par le moyen de cantiques que tout Israël allait apprendre et chanter – Psaumes 32 et 51). Et c'est ce qu'il fit enfin dans les larmes devant le prophète Nathan :

Je t'ai fait connaître mon péché, je n'ai pas caché mon iniquité ;

J'ai dit : J'avouerai mes transgressions à l'Éternel !

Et tu as effacé la peine de mon péché.

Heureux celui à qui la transgression est remise et le péché pardonné ! (Psaumes 32:1-5).

Qui me donnera tort si je dis que pasteurs et anciens devraient demander à Dieu sagesse et discernement avant d'intervenir auprès des malades ? Le conseil de Paul 'de ne pas imposer les mains avec précipitation', adressé à ceux qui sont appelés à confier des charges importantes dans l'Église, est aussi valable pour tout chrétien exerçant un ministère de guérison. Cette élémentaire prudence apparaît sous la plume de Jacques lorsqu'il recommande la confession mutuelle des péchés entre malades et anciens, certainement avant de pratiquer l'onction d'huile (Jacques 5:16). Un tel partage est combien nécessaire pour dis-

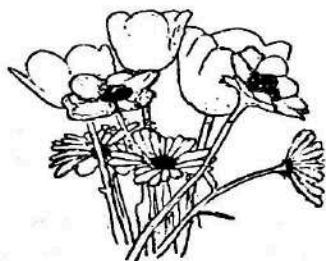
cerner si l'intervention de Dieu se justifie ou si rien ne fait obstacle à la guérison. Nous reviendrons sur ce point important.

Questions :

1. Connaissez-vous des personnes qui se plaignent de maux dont elles pourraient être soulagées avec un peu de discipline ou plus de volonté ?

2. Seriez-vous capable de vous priver d'un repas ou de le prendre sans user de vin ? Avez-vous un régime à suivre ? L'observez-vous avec sérieux ? Sinon, pourquoi ?

3. Relisez le passage de Jacques (5:16). A votre avis, pourquoi l'apôtre parle-t-il ici de confession mutuelle des péchés ?



CHAPITRE 3

Guérira... Guérira pas !

« Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les anciens de l'Église, et que les anciens prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; la prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera ; et s'il a commis des péchés il lui sera pardonné. Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris. La prière fervente du juste a une grande efficace. »

Jacques 5:13-16

Jacques, l'apôtre qui exerça une influence prépondérante au sein de l'Église de Jérusalem, conseille aux malades, sans doute gravement atteints et désireux de recouvrer la santé, d'avoir recours aux anciens afin qu'ils viennent prier à leur chevet pour obtenir la guérison « au nom du Seigneur » (relire attentivement le passage cité en exergue). Ce texte, relatif à l'onction d'huile, est unique dans l'Écriture ; il a été diversement interprété et la parole du verset 15 en particulier a posé des problèmes à nombre de commentateurs, les faits paraissant démentir la déclai-

ration de l'apôtre : « *la prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera* ». Il y a, se plaît-on à objecter, tant d'impositions de mains ou d'onctions d'huile sans résultat !

Ici l'emploi des verbes 'sauver' et 'relever' nous étonnent ; nous aurions préféré que l'apôtre fût plus explicite en disant, conformément au contexte : « Et la prière de la foi *guérira* le malade et le Seigneur le relèvera (*de son lit de maladie*) »¹ car c'est bien ainsi qu'il faut comprendre le verset 15 lorsqu'on tient compte de l'impératif qui l'accompagne : « Priez les uns pour les autres afin que vous soyez guéris. La prière du juste a une grande efficacité » (v. 16). Sans doute l'Esprit Saint avait-il de vraies raisons d'inspirer à Jacques l'usage des verbes 'sauver' plutôt que 'guérir' et 'relever' plutôt que 'rétablir la santé', les termes utilisés dans le texte ayant un sens plus large.

Dans son commentaire, le théologien Bonnet explique ainsi la parole suivante : « la prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera » (v. 15) :

« Sans doute, dans l'ignorance où ils étaient de la volonté de Dieu, les anciens ne pouvaient demander une telle faveur qu'avec une humble soumission à cette volonté. Toutefois, Jacques tient surtout à exprimer la ferme confiance que *la prière de la foi sauvera le malade* (sauver signifiant guérir selon le contexte) et que le Seigneur le relèvera (*de son lit de maladie*). Aussi, dans les versets suivants, l'apôtre insiste-t-il sur le pouvoir immense de la prière du juste » (v. 16-18).

¹ Le verbe 'relever' employé ici par Jacques montre qu'il s'agit d'une personne sérieusement malade, sans doute incapable de se déplacer, peut-être clouée au lit. D'ailleurs le terme de souffrance utilisé juste avant (v. 13) « implique une souffrance qui s'est prolongée et a atteint son paroxysme » (Nouveau Commentaire Biblique). Ces détails confirment ce que nous avons souligné, à savoir que ce sont les malades gravement atteints qui font appel aux anciens.

Au sujet de l'onction d'huile : Nous insistons sur le fait que l'huile employée ici n'a pas de valeur magique. Le croire serait pure superstition : ce serait accorder à la matière un pouvoir qu'elle n'a pas. C'est *la prière de la foi* qui est efficace.

Notre commentateur cache mal son embarras lui qui révise son explication (« toutefois », dit-il). Sur un point, nous lui donnons volontiers raison : la souveraineté de Dieu doit être respectée et sauvegardée à tout prix. Pas de prière qui lui force la main. « Il est au ciel et nous sur la terre » (Ecclésiaste 5:1-2). L'enfant le plus estimé ne donnera jamais des ordres à son père. À combien plus forte raison le chrétien. Dieu tient à manifester son bon vouloir de trois façons :

- a) Il veut décider lui-même *quand* aura lieu l'exaucement ; nul ne peut lui en imposer le moment.
- b) C'est lui qui fixe *les conditions à remplir* par le patient (foi, persévérance, soumission...) pour que lui soit accordée la chose demandée (ici la guérison).
- c) Il tient enfin à choisir lui-même '*le comment*' de sa réponse, ce qu'il estimera utile de donner à son enfant et qui sera le meilleur pour lui.

Ceci dit, le commentaire ci-dessus nous laisse insatisfaits et appelle une série d'interrogations :

1. D'abord, pourquoi son auteur emploie-t-il le passé lorsqu'il parle des anciens : « Dans l'ignorance où ils étaient... » ? Aujourd'hui encore les frères ne connaissent pas la volonté de Dieu lorsqu'ils prient pour un malade.

2. Est-il possible de se soumettre à une volonté que l'on ignore ? Doit-on la rechercher avant d'agir ?

3. Que faut-il entendre par : « Prière de la foi » et en quels termes devrait-elle être formulée ?

4. Oui ou non, doit-on s'attendre à une intervention de Dieu, suite à une onction d'huile ? Est-ce vraiment utile de déplacer les responsables de l'Église s'il ne doit rien en résulter ? Etc.

Le Nouveau Dictionnaire Biblique fournit une explication intéressante mais qui laisse également le chrétien sur sa soif : « Il est possible de donner (à cette déclaration) une interprétation médicale logique de même qu'une interprétation religieuse tout

aussi solide. Ou bien, le patient est malade et la prière de la foi le guérira et le Seigneur le relèvera de son lit ; ou il est désespéré et spirituellement épuisé et il sera sauvé en une résurrection spirituelle. Il se peut d'ailleurs que Jacques ait été ambigu à dessein, laissant au lecteur la possibilité d'interpréter le texte suivant le résultat de la visite des anciens. Car tout est soumis à la volonté de Dieu... »

Dites-moi : est-ce l'expérience qui doit éclairer la Parole ou l'inverse ? Devons-nous attendre le résultat de la visite des anciens pour comprendre et oser croire ? Si le malade ne guérit pas, expliquera-t-on qu'il n'était pas dans le plan de Dieu d'accorder la guérison au patient visité ? Ou que les anciens se sont montrés incapables d'adresser à Dieu la prière de la foi, leur incrédulité motivant le silence divin ? Allez savoir ! Et puis, attendre de voir pour croire, n'est-ce pas marcher par la vue alors que « la foi est une démonstration des choses qu'on ne voit pas » (Hébreux 11:1) ?

Dans un autre ouvrage sur le sujet qui nous occupe, son auteur, incontestablement attaché à la Parole de Dieu, écrit pour tant : « Il serait sans doute faux de tirer de ce texte l'assurance que dans tous les cas et quoi qu'il en soit, Dieu accordera la guérison au malade pour lequel on prie. Il reste souverain. La décision lui appartient. Comme toujours l'attitude de chacun doit être faite de foi et de soumission. »

Ici, même embarras. Comment en sortir si l'on veut à la fois être soumis au Seigneur et s'attendre réellement à son intervention ? Croire à la guérison, ne serait-ce pas forcer la décision de Celui qui est jaloux de sa souveraineté ? Soumission et confiance sont-elles vertus conciliables ? Qui est soumis peut-il croire ? Et qui croit, est-il réellement soumis ? On n'en sort pas ! Ne serait-ce pas déjà obéir au Seigneur que de croire tout simplement et sans réserve à Sa Parole ? Le verset 16 serait-il inutile, sujet à caution, à évacuer ?

Ces divers commentaires ont le grave défaut de 'couper les ailes' aux malades comme aux anciens qui les visitent ; tous sont

tentés d'abandonner la lutte en concluant qu'il est impossible d'offrir à Dieu *la prière de la foi* puisqu'on ignore la volonté de Dieu ; *la prière de la foi* peut-elle jaillir de la perplexité ? 'Foi' ne peut rimer avec 'incertitude'. Ici, nous aurions souhaité que les auteurs de ces écrits soient plus positifs et nous disent comment il est possible d'implorer avec assurance la guérison tout en étant parfaitement soumis à la volonté divine.

Faut-il rappeler que l'apôtre Jacques – toujours lui – ne ménage pas ses lecteurs dès le début de sa lettre : « Que celui qui doute ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur ; il est semblable au flot de la mer, agité par le vent et poussé de côté et d'autre. Qu'un tel homme ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur : c'est un homme irrésolu, inconstant dans toutes ses voies » (Jacques 1:6). De son côté, l'épître aux Hébreux nous rappelle que « sans la foi, il est impossible d'être agréable à Dieu » (11:6). Tout ancien invité à pratiquer l'onction d'huile devrait relire et méditer ces paroles, s'en pénétrer s'il tient à être utile au malade et ne pas le laisser dans le doute et la tristesse.

Un prédicateur qui traitait le sujet qui nous occupe, déclarait : « Il y a incrédulité à dire au Seigneur : « guéris-moi si tu peux ». Il n'y a aucune incrédulité à lui dire : « Guéris-moi si tu le veux » ...

« Aucune incrédulité » ? C'est beaucoup dire ! Je crains que ce « guéris-moi si tu le veux » ne soit un pieux alibi pour s'abstenir de lutter dans la prière. Quiconque tient ce langage ne peut-être un 'battant'. Or, la foi se traduit par des actes. Elle fournit l'énergie, l'audace pour assiéger le Seigneur sans désespérer. J'imagine mal la veuve importune dire aimablement au juge : « Si tu le veux, fais-moi justice de ma partie adverse ».

Après tout, la volonté de Dieu...

1) ... c'est que je lui fasse connaître librement mes besoins, quels qu'ils soient ? « En toutes choses, faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et **des supplications**, avec des actions de grâces » (Philippiens 4:6). Demander la guérison en

suppliant le Seigneur et même le bénir à l'avance pour sa réponse (« avec actions de grâces ») est donc conforme à Sa volonté. En êtes-vous convaincu ?

2) ... c'est que je m'adresse à Lui avec foi. Douter, c'est le faire menteur. Je dois donc m'attendre avec confiance à l'intervention du Seigneur et faire monter sans réticence *la prière de la foi* comme le suggère l'apôtre Jacques.

3) ... c'est que, à l'instar de la veuve importune, je crie à Dieu *jusqu'à ce que* me soit accordée la chose demandée. C'est pour cette raison que l'épître aux Hébreux nous propose d'imiter ceux qui, par la foi et *la persévérance* héritent des promesses (6:12). Se relâcher, abandonner la lutte est preuve d'incrédulité. Conclusion : je demande la guérison avec foi, ténacité et respect jusqu'à ce que Dieu se manifeste.

4) La volonté de Dieu, c'est que je prenne au sérieux sa Parole qui est la Vérité. Elle me dit entre autre : « *la prière de la foi* sauvera le malade ».

Oui MAIS !

Ce qui précède, quoique juste, ne résout pas pour autant la question posée plus haut : comment puis-je croire à la guérison et, en même temps, me montrer soumis à un Dieu souverain dont j'ignore la volonté ?

Spurgeon devrait nous éclairer. On lui demanda un jour comment il réussissait à concilier **responsabilité de l'homme** (lequel est libre ou non d'obéir à l'Évangile) et **souveraineté** d'un Dieu qui choisit souverainement du sein même de l'humanité perdue ceux qu'il destine à la vie éternelle. Le grand prédicateur ne se laissa pas désarmer : « Oh ! dit-il, je ne tenterai même pas de vous répondre car *je n'essaie jamais de réconcilier des amis.* » Si ces deux réalités paraissent inconciliables, néanmoins *il faut les accepter l'une et l'autre en même temps et se garder* de les considérer comme des enseignements opposés.

Nous devrions tenir le même raisonnement lorsqu'il s'agit de guérison. *Prière de la foi* et *souveraineté divine* sont de vraies

amies. N'essayons pas de les réconcilier puisqu'elles ne font qu'un. Désormais, et même si notre intelligence ne peut l'admettre, n'ayons aucun scrupule à faire monter vers le Seigneur notre requête avec une totale assurance. Inutile de nous demander *comment* il est possible de croire lorsqu'on ignore Sa volonté. Dieu nous éclairera là-dessus en temps opportun, mais pour l'instant faisons connaître nos besoins « sans douter », librement et résolument, pleinement conscients que nous nous adressons à un Père aimant *qui répond toujours ... mais en Dieu souverain.*

En terminant ce chapitre, il nous semble utile de donner déjà un élément de réponse aux questions posées plus haut en évoquant le comportement de trois personnages bibliques, l'un d'eux étant Celui qui reste notre modèle.

Le fils de *David* va mourir ainsi que l'a annoncé le prophète. Bouleversé, le père ne peut se résoudre à voir périr un innocent à cause de son in conduite. Lui seul est le coupable et mérite d'être frappé. Plutôt que de se soumettre sans réagir, il crie à Dieu et implore la guérison de l'enfant. Est-ce de la rébellion de sa part ? Lisez 2 Samuel 12:15-23 et vous verrez ce père combattre, jeûner, passer des nuits couché à même le sol, suppliant sans relâche l'Éternel pour obtenir la guérison de son fils. Et lorsque vient la réponse définitive — la mort de l'enfant — *David* prouve sa soumission d'une façon éclatante : il se relève, prend de la nourriture et explique son comportement étrange devant des serviteurs abasourdis.

Paul ne dit pas : « O Dieu, guéris-moi si tu le veux ! ... » mais à plusieurs reprises il réclame la guérison de son écharde. Le moteur qui le pousse à lutter avec la dernière énergie c'est la foi, la certitude inébranlable que Dieu répondra à ses cris. Le bref récit de l'Écriture sur lequel nous reviendrons, prouve hautement qu'il est possible de demander la guérison avec une grande audace tout en étant parfaitement soumis au Créateur (2 Corinthiens 12:7-10).

Le cas le plus typique est celui de *Jésus* lui-même, Lui qui connaissait parfaitement la volonté de son Père au sujet de sa mort ; Il en avait entretenu bien des fois ses disciples. Était-Il insoumis lorsqu'Il suppliait le ciel – et avec quelle intensité – d'éloigner de Lui la coupe de malédiction ? Et pourquoi menait-Il un tel combat durant des heures puisque tout était décidé d'avance ? Pareille insistance n'était-elle pas révolte ? Oh non ! Si le Fils de Dieu revint à la charge à trois reprises, c'est qu'Il faisait une totale confiance en un Père qui « l'exauce toujours » (Jean 11:42). Et de fait, Il fut « exaucé à cause de Sa piété » nous dit l'épître aux Hébreux (5:7). La foi n'habite pas les passifs qui attendent je ne sais quoi. Bien qu'il n'ait pu Lui épargner la Croix, le Père accorda cependant à Son Fils submergé d'angoisse ce qu'Il avait besoin de recevoir en ces heures tragiques, à savoir le pouvoir d'être « l'Agneau qui n'ouvre point la bouche » devant ses juges et ses bourreaux ; Il fut rendu capable de gravir sereinement le Golgotha au milieu d'une foule haineuse qu'Il ne cessa d'aimer. Dieu avait ôté l'angoisse, le poids énorme de cette mort expiatoire. À Gethsémané, Jésus avait prié *la prière de la foi* (le combat mené en fut la preuve) mais en Fils parfaitement soumis (Matthieu 26:39), aussi le Père l'avait-Il assisté et relevé. Le Sauveur put ainsi affronter la séparation tant redoutée d'avec son Dieu qu'il exprima dans un cri tragique peu avant d'expirer (Matthieu 27:46).

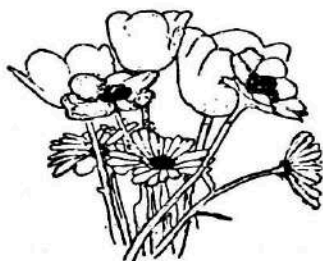
Certes, il ne s'agit pas ici de guérison et le cas de Jésus est bien particulier, mais la conduite de ces trois personnes démontre que *foi et soumission* peuvent aller de pair et qu'il est possible d'attendre fermement l'intervention du Seigneur tout en acceptant d'avance Sa volonté.

Questions :

1. Que pensez-vous de la déclaration de Jacques (Jacques 5:13-15) ? Voulez-vous relire avec soin ce passage unique dans l'Écriture et en méditer chaque terme (ou expression).

2. Avez-vous été appelé au chevet d'un malade pour pratiquer l'onction d'huile ? Quelle prière avez-vous fait monter vers Dieu à ce moment-là ? Était-ce *la prière de la foi* ?

3. Devant un texte aussi important, croyez-vous que nous devons rester dans le flou... puisque Jacques insiste sur 'la foi' ?



CHAPITRE 4

Pour recevoir

« Vous ne recevez pas parce que vous ne demandez pas. »

Jacques 4:2

Puisque le Créateur a tout programmé d'avance, disent certains, à quoi bon prier pour obtenir ce qu'il n'a pas résolu d'accorder. Toute insistance serait déplacée et confinerait à la révolte. Le malade guérira seulement si Dieu le veut. L'homme éprouvé n'a donc qu'à se taire et se soumettre en espérant – pourquoi pas ? – que le ciel aura finalement pitié de lui.

Ce langage est-il exact ? En tout cas, il rappelle celui du musulman qui, dans l'infortune, se résigne en soupirant : « C'était écrit » (mektoub). Fataliste, il considère tous les faits de la vie humaine comme irrévocablement fixés à l'avance. Donc, inutile d'attendre du Créateur un quelconque changement dans la marche des événements.

Le Dieu de la Bible est tout autre ; Il n'a rien du roi absolu qui n'en fait qu'à sa tête, sourd aux cris de ses enfants qu'Il prétend aimer. Quand le Très-Haut a parlé, le chrétien peut s'at-

tendre encore à ce qu'Il change ses plans et revienne sur ses décisions. De nombreux passages de l'Écriture nous y autorisent, comme le récit bien connu du chapitre 32 de l'Exode dont voici le résumé :

Alors que Moïse descend du Sinaï portant les tables de la loi, les enfants d'Israël, au pied de la montagne, se divertissent autour du veau d'or. Irrité par ce culte idolâtre, l'Éternel fait retentir une terrible menace : « Maintenant, laisse-moi (faire). Ma colère va s'enflammer contre les enfants d'Israël et je les consumerai mais je ferai de toi une grande nation » (v. 10).

Croyez-vous que Dieu bluffe ici ? Qu'Il parle d'exterminer le peuple sans en avoir réellement l'intention ? Menace-t-Il pour rien ? Sont-ce des paroles en l'air simplement pour savoir ce qui bout dans la marmite du patriarche ? Si tel était le cas, nous serions ébranlés dans la confiance que nous portons à notre Seigneur ; or il n'en est rien, car « Il n'est pas Dieu pour mentir. »

En vérité, l'Éternel a réellement l'intention de frapper la nation rebelle et Moïse le sait fort bien. Va-t-il pour autant 'le laisser' faire et assister en spectateur à la destruction de ses frères, sans réagir, sans implorer pitié pour eux ? Certainement pas ! Puisque l'honneur de Dieu est en jeu, son serviteur priera sans relâche pour 'qu'Il revienne de l'ardeur de sa colère' et 'se repente' du mal qu'Il avait l'intention d'infliger à la nation idolâtre (Exode 32:12).

Le cas d'Ézéchias nous conduit aux mêmes conclusions. « Malade à la mort », ce roi pieux est brutalement averti de sa fin prochaine : « Donne tes ordres à ta maison. Tu vas mourir et tu ne vivras plus » (2 Rois 20:1). Croyez-vous que Dieu se joue du malade en lui 'faisant croire' qu'il va décéder d'un moment à l'autre ? C'est impensable ! En tout cas, Ézéchias ne se fait aucune illusion. Effondré à l'annonce de cette rude nouvelle, il supplie l'Éternel avec larmes et avec d'autant plus d'énergie qu'il n'a pas encore la descendance promise (1 Rois 11:36). Ses cris ne seront pas vains puisque Dieu se laisse fléchir et ac-

corde la guérison, ajoutant quinze années de survie au roi de Juda.¹

En fustigeant le roi de Samarie pour avoir frappé le sol seulement trois fois, donc sans conviction, le prophète Élisée nous autorise à affirmer qu'il appartient à l'homme de changer le cours des événements : « Il fallait frapper cinq ou six fois. Alors tu aurais battu les Syriens jusqu'à leur extermination. Maintenant, tu ne les battras que trois fois » (2 Rois 13:19).

Autre exemple, tiré cette fois du Nouveau Testament (Matthieu 15:21-28) : Jésus et les douze viennent de franchir la frontière pour se retirer dans le territoire de Tyr et de Sidon. Une femme païenne s'approche et « crie derrière eux » (v. 23), suppliant le Maître de guérir sa fille « tourmentée par le démon ». Or, il n'est pas dans le plan divin que Jésus accomplisse sa mission et opère des délivrances hors des limites de la Palestine : « Je n'ai été envoyé, dit-il, qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël » (v. 24). Cette femme ne désarme pas pour autant. Elle supplie, se prosterne en insistant, accepte d'être comparée à de petits chiens, réclame pour elle des miettes... et obtient enfin le miracle attendu. Une fois de plus, *la prière de la foi* a reçu sa réponse.

Faut-il déduire des remarques précédentes que notre Dieu est versatile, influençable, qu'il change ses plans comme certains

¹ On sait que Dieu promettait longue vie à ceux qui honoraient leurs parents (Deutéronome 5:16...), ou s'appliquaient à observer ses lois (Deutéronome 5:33 ; 6:2), ou encore se montraient détachés des richesses (Proverbes 28:16).

Si Manassé, le fils qu'Ézéchias eut 3 ans plus tard, fut l'un des plus mauvais rois, cela ne tient pas, comme d'aucuns l'affirment, au fait qu'il aurait 'forcé la main' à l'Éternel en réclamant 'charnellement' un prolongement de vie. N'ayant encouru aucun reproche de Sa part il paraît plus probable que le monarque, à l'apogée de son règne, ait cédé à l'orgueil ; trop occupé et soucieux de sa gloire (2 Rois 20:13 et 2 Chroniques 32:27-31), il a certainement négligé d'enseigner à son fils la crainte de Dieu, laissant ce soin à Hephthesiba son épouse.

politiques le font en prêtant l'oreille aux rumeurs de la rue ? Naturellement non ! Lorsque je tourne le dos au soleil, l'ombre portée de mon corps sur le sol est devant moi, sous mes yeux. Que je fasse un demi-tour et mon ombre se projettera aussitôt derrière moi. Ce n'est pas le soleil qui a changé de position mais c'est moi qui ai fait volte-face. En ce qui concerne « le Père des lumières », déclare Jacques, « il n'y a en lui ni changement ni ombre de variation » (Jacques 1:17).

En réalité, deux démarches peuvent infléchir la volonté de Dieu et entraîner un changement dans ses intentions, lesquelles, on le sait, ne varient pas aussi longtemps que l'homme persévère dans le mal et demeure dans son incrédulité ; mais qu'il se *repente* ou lui adresse *la prière de la foi* et le Seigneur accepte en quelque sorte de se laisser gagner ; et c'est volontiers qu'il consent à changer ses plans. Il souhaite même que nous ayons notre mot à dire dans ses décisions et participions ainsi, dans une certaine mesure certes, à sa souveraineté. Par exemple, il nous appartient de « hâter le jour de sa venue » (2 Pierre 3:12), de participer à l'envoi d'un plus grand nombre d'ouvriers dans la moisson (Matthieu 9:38), de recevoir ou de ne pas recevoir un bienfait du Créateur puisque l'apôtre déclare : « Vous ne recevez pas parce que vous ne demandez pas » (Jacques 4:2), etc.

À l'inverse, ne pourrait-on pas déduire de cette dernière citation que l'Église ne voit pas de guérisons parce qu'elle n'en demande pas ? Ou que certains malades ne recouvrent pas la santé parce qu'ils négligent de s'adresser à Celui qui guérit ? Ou encore que l'Église manque d'évangélistes parce que ses membres oublient de prier le Maître de la moisson ? etc.

C'est avec force que Jésus nous dit et nous répète : « Demandez et vous recevrez. Frappez et l'on vous ouvrira. Qui-conque demande reçoit. Celui qui cherche, trouve. »

Je n'ignore pas que l'apôtre Jacques a eu soin d'ajouter : « Vous ne recevez pas parce que *vous demandez mal*, dans le but de satisfaire vos passions égoïstes » (Jacques 4:3). Cette parole, fort juste, devrait nous inciter à examiner les mobiles qui inspi-

rent nos prières, non pour nous abstenir de demander, mais pour nous efforcer de *bien* prier.

Qu'entend l'apôtre par *demandeur mal* ?

Demandeur mal, c'est s'adresser au Seigneur sans respect, avec arrogance, en réclamant une faveur comme s'il devait s'exécuter sur-le-champ. N'imitons pas l'enfant qui ordonne : « Je le veux », en tapant du pied.

Demandeur mal, c'est aussi demander avec insistance les bienfaits de Dieu pour en jouir égoïstement ou en tirer orgueil. En un mot 'pour satisfaire nos passions égoïstes'.

Demandeur mal, c'est intercéder mollement sans s'attendre à une réponse du ciel. « Celui qui doute est semblable au flot de la mer que le vent agite et soulève. Qu'un tel homme ne pense pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur » (Jacques 1:7).

Mais attention ! Que la crainte de *mal demander* ne devienne pas un prétexte pour baisser les bras et renoncer à lui faire connaître nos besoins avec foi et détermination. Il est évident que si nous avions une meilleure connaissance de son amour nous lui exposerions nos désirs avec une tout autre assurance, sans céder cependant à l'égoïsme ou à l'orgueil.

D'ailleurs, on peut se demander si certains auteurs de livres évangéliques ne découragent pas leurs lecteurs en accumulant *les conditions à remplir* pour espérer recevoir quelque chose de Dieu, en quelque sorte pour être 'jugé digne' d'être exaucé. Qui peut se targuer de les remplir toutes parfaitement ? Restons simples comme l'enfant qui ne se pose pas autant de questions ; il exprime ses désirs à ses parents avec confiance, respect et persévérance jusqu'à ce qu'il reçoive 'de bonnes choses' de leur part. Et si d'aventure il *demande mal*, le père se chargera bien de le lui rappeler.

En terminant ce chapitre, il nous semble opportun de citer ici des paroles de l'Évangile. Et puisqu'elles sont de la bouche même de notre Seigneur, nous serons bien inspirés de les méditer avec sérieux sans y ajouter le 'oui-mais' qui n'est en réalité qu'un 'non !' camouflé.

– « Demandez et l'on vous donnera, frappez et l'on vous ouvrira... Car quiconque demande reçoit et l'on ouvre à celui qui frappe » (Matthieu 7:7).

– « A combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à celui qui les lui demande » (Matthieu 7:11).

– « Je vous dis encore si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux » (Matthieu 18:19).

– « Tout ce que vous demanderez avec foi par la prière vous le recevrez » (Matthieu 21:22).

– « Tout ce que vous demanderez en priant croyez que vous l'avez reçu et vous le verrez s'accomplir » (Marc 11:24).

– « Tout ce que vous demanderez en mon nom je le ferai afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous demandez quelque chose en mon nom je le ferai » (Jean 14:13).

– « Je vous ai choisis afin que vous portiez du fruit... Afin que ce que vous demanderez il vous le donne » (Jean 15:16).

– « En vérité, en vérité je vous le dis, ce que vous demanderez au Père il vous le donnera en mon nom... Demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite » (Jean 16:23).

Questions :

1. Ne pensez-vous pas que trop souvent nos prières manquent d'assurance ? Serait-ce parce que nous doutons de la véracité des promesses de Dieu ?

2. Croyez-vous que nous pouvons jouer un rôle, avoir notre part dans les intentions divines ? N'est-ce pas merveilleux d'être ainsi associé aux décisions de celui duquel procèdent toutes choses ?

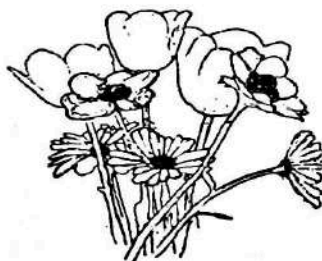
3. Avez-vous médité les paroles de Jésus citées ci-dessus ? Qu'en avez-vous retiré pour vous-même ?

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTRE GUÉRISON

5. La maladie de Paul
6. Demander
7. Jusqu'au bout
8. L'autre guérison
9. La grâce de la soumission
10. La prière de la foi
11. La foi des autres

Réfléchir et répondre



CHAPITRE 5

La maladie de Paul

« Parce que ces révélations étaient extraordinaires, pour me garder de l'orgueil, Dieu m'a imposé une épreuve qui, telle une écharde, tourmente mon corps. Elle me vient de Satan qui a été chargé de me frapper pour que je ne sois pas rempli d'orgueil. »

2 Corinthiens 12:7

Paul avait fait une expérience hors du commun dont il sut garder le secret durant quatorze années (2 Corinthiens 12:2). Quelle maîtrise de soi pour tenir si longtemps sa langue en bride ! Lui qui avait été transporté jusqu'au troisième ciel dans une vision ineffable et combien exaltante, n'était-il pas tenté de tirer gloire de cette faveur exceptionnelle et, du même coup, de s'éloigner de celui qu'il servait avec tant de passion ? Non, car Dieu est sage ! Une douloureuse écharde fut plantée dans sa chair, justement pour le garder de l'orgueil et le maintenir dans une humble soumission.

Pour le bouillant évangéliste cette écharde représentait un handicap certain, une réelle gêne surtout dans ses entretiens avec

des gens de tous bords en quête de salut. Paul aurait pu se décourager lui qui avait tout sacrifié pour son Maître : sa vie, ses aises et les honneurs, c'est-à-dire une existence brillante et facile. Homme déterminé, il refusa d'endurer passivement son mal. Et c'est à la suite d'une lutte âpre qu'il lui fut donné d'accueillir comme un bien – et non de subir comme une injustice – son écharde en découvrant le pourquoi de son épreuve. Il le dit ouvertement à ses lecteurs : « Pour que je ne sois pas enflé d'orgueil, à cause de l'excellence de ces révélations, il m'a été mis une écharde dans la chair ; un ange de Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'enorgueillir » (2 Corinthiens 12:7). Comme quoi, le diable fait toujours une œuvre qui le trompe. Si Dieu laisse à l'adversaire une certaine 'longueur de corde', s'il lui permet de toucher à la santé de l'une de ses créatures, c'est pour la rendre plus forte et l'introduire plus avant dans Son intimité. La tentation suggérée par Satan devient épreuve de Dieu et sujet de joie complète pour quiconque se soumet (Jacques 1:2-4). « Il est vrai que tout châtiment (ou toute épreuve) semble d'abord un sujet de tristesse et non de joie ; mais il produit plus tard pour ceux qui ont été ainsi exercés un fruit paisible de justice » (Hébreux 12:11).

Reconnaissons que l'apôtre n'était pas un douillet, lui qui avait enduré le froid, la faim, la prison et la persécution avec sérénité et louange. Alors pourquoi demandait-il avec tant de vigueur à Dieu la délivrance de son écharde ? D'abord parce qu'elle le faisait beaucoup souffrir, mais surtout, parce qu'elle rendait plus difficiles ses contacts avec les autres. C'était en vue d'un meilleur service qu'il s'attendait à la guérison, aussi avait-il la liberté d'implorer son Seigneur.

Mais au juste, de quoi souffrait-il ? Qu'entendait-il par écharde ? Sur ce point, la Bible n'est guère explicite, aussi sommes-nous réduits à des hypothèses. S'agissait-il littéralement d'une épine ou d'une esquille de bois plantée dans sa chair ? Peut-être aurait-on trouvé le moyen de l'extraire. D'autres ont pensé à une fièvre paludéenne qui le terrassait de temps

à autre et lui enlevait tout ressort. C'est peu probable. Quant à parler de lèpre comme certains l'ont suggéré, c'est une explication à écarter car les pharisiens et autres adversaires auraient su trouver dans la loi des arguments de poids pour éliminer ce gêneur ou lui interdire l'accès des cités de Palestine, y compris celui du Temple de Jérusalem. On sait que le lépreux se tenait à l'écart et veillait à n'avoir aucun contact avec les bien portants. Il prévenait les passants en criant, pour les tenir à distance : « lépreux ! lépreux ! » Aucune relation ne leur était possible ni permise avec qui que ce soit.

Certains textes du Nouveau Testament nous autorisent à diagnostiquer une maladie des yeux, vraisemblablement une ophtalmie purulente plutôt répugnante à voir. Le dégoût qu'elle inspirait ne facilitait pas les rapports de l'apôtre avec les autres, en particulier lors d'entretiens dits de 'relation d'aide', et c'est ce dont il souffrait le plus certainement. Paul nous laisse intentionnellement dans le vague au sujet de son mal car il ne souhaite pas qu'on s'apitoie sur lui ; toutefois il en dit assez dans l'épître aux Galates pour qu'on puisse déceler, sans craindre de se tromper, ce qu'il entend par écharde : « Ce fut à cause d'une maladie (ou : infirmité de la chair) que je vous ai, la première fois, annoncé l'Évangile. Mis à l'épreuve à cause de ma chair, vous n'avez témoigné ni mépris, *ni dégoût*... Je vous rends ce témoignage que... *vous vous seriez arrachés les yeux pour me les donner* » (4:13-15). Paul, nous apprend le livre des Actes, s'était permis de traiter le Souverain Sacrificateur de 'muraille blanche' lors de sa comparution devant le Sanhédrin ; preuve qu'il n'avait pu distinguer ce haut personnage pourtant très reconnaissable dans ses vêtements sacerdotaux ; sa vue était donc très mauvaise, si basse qu'il devait utiliser 'de gros caractères' lorsqu'il prenait la plume pour écrire à ses amis (Actes 23:3 ; Galates 6:11).

Quoi qu'il en soit, malade ou infirme, Paul se sent libre de réclamer la délivrance afin, comme nous l'avons dit, de travailler plus efficacement à l'œuvre du Seigneur. Il le fait avec d'autant

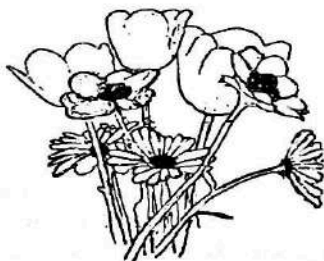
plus de vigueur qu'il est persuadé que Dieu répond toujours à la prière.

Questions :

1. Êtes-vous gravement malade ? Comment avez-vous accueilli votre épreuve ? Par la révolte ? En la subissant passivement ? En réclamant le secours de Dieu ? Avec foi ?

2. Vous êtes-vous laissé examiner par le Saint-Esprit ? Ou accuser par l'adversaire ?

3. Votre épreuve vous a-t-elle amené plus près de Jésus ? Si la révolte ou les murmures ont triomphé de vous, avez-vous eu la liberté de vous ouvrir à des frères ou sœurs de l'Église ? Si oui, leurs conseils vous ont-ils aidé ?



CHAPITRE 6

Demander

« Vous ne recevez pas parce que vous ne demandez pas. »

Jacques 4:2

Un octogénaire, dont je connais l'authentique piété, s'approcha de moi à la suite d'une prédication et me fit humblement cet aveu :

– Depuis longtemps je souffre de malaises qui m'éprouvent beaucoup. Jusqu'ici, je n'ai jamais eu la liberté d'en parler au Seigneur...

– Et pourquoi donc ?

– Parce que j'ignore encore s'il est dans son plan de me guérir ; je ne voudrais surtout pas que ma requête et mes supplications aillent à l'encontre de sa volonté et soient synonymes d'insoumission.

– Allons donc ! Je suppose que vous avez déjà consulté médecins et spécialistes sans vous poser de semblables questions. Etes-vous bien sûr d'avoir raison en vous abstenant d'en parler à Dieu pour obtenir le soulagement à vos maux ? Le motif que

vous invoquez paraît louable et spirituel à beaucoup de gens, mais vos réticences sont-elles conformes à l'Écriture ?

– Naturellement ! Comment lui demander 'quelque chose qui est selon sa volonté' (1 Jean 5:14) si je n'ai pas d'abord la conviction que ma prière est en accord avec son intention de me guérir ? N'est-il pas juste d'attendre que Dieu me donne clairement le feu vert pour réclamer son intervention ?

– Que vous manquez de simplicité ! Devenez donc comme un petit enfant et vous serez réellement agréable à Celui qui veut le meilleur pour vous.

– Comme un petit enfant ? Que voulez-vous dire par là ?

– Vous paraissez oublier que Dieu vous invite à lui 'faire connaître vos besoins *en toute chose*' en usant même de 'suppliques' (Philippiens 4:6). N'est-ce pas un ordre que vous négligez ? Je crains qu'un jour il ne vous soit fait le reproche de Jacques à ses correspondants : « vous ne recevez pas parce que *vous ne demandez pas* » (Jacques 4:2)...

– Oui mais... comment connaître Sa volonté ?

– Tout simplement *en demandant*...

– En demandant ?

– Certainement ! Si un enfant *demande* la permission d'aller jouer au ballon avec ses copains, il saura très vite si son père est d'accord ou non. Certes, la réponse peut être négative ; dans ce cas, le fils se montrera soumis en obtempérant sans insister ou rechigner. Pourra-t-il connaître les intentions de ses parents s'il reste silencieux dans son coin à attendre... comme vous le faites ?

Dans le récit de l'écharde déjà évoqué (2 Corinthiens 12), il est instructif de noter que l'apôtre ne fait pas de la méconnaissance de la volonté divine un *prétexte* pour s'abstenir d'implorer son Seigneur. Au contraire ! Aussi longtemps qu'il ignore le dessein de Dieu concernant cette écharde, Paul se sent parfaitement libre de requérir la guérison avec hardiesse. Son insistance n'est nullement synonyme d'insubordination puisqu'il est prêt à ces-

ser le combat si Dieu lui révèle que telle n'est pas son intention. Après tout, la meilleure façon de connaître la volonté de Dieu – à moins que nous ne la connaissions déjà – c'est de lui exprimer nos besoins ; ainsi fait l'apôtre : il sollicite la guérison et l'attend avec confiance dans un esprit d'obéissance. La réponse d'en-haut ne peut manquer de venir car le Père est fidèle et aime trop ses enfants pour les laisser sans réponse.

Ici, il vaut la peine de s'interroger. Quand nous souffrons, est-ce vraiment illégitime de demander au Seigneur la délivrance d'une maladie qui se prolonge et éprouve l'entourage ? En quoi serions-nous coupables d'agir ainsi ? La personne qui endure une rage de dents agit sans hésiter une seconde. Elle avale de l'aspirine, prend rendez-vous avec le dentiste et se rend à son cabinet le moment venu pour recevoir des soins. Qui désapprouvera sa démarche ? Qui l'accusera de prendre des initiatives ou de manquer de foi ? D'avoir un comportement charnel et égoïste ? Puisque nous sommes d'accord pour consulter généralistes et spécialistes, pourquoi, d'abord – je dis bien 'd'abord' – n'en parlerions-nous pas à notre Père céleste ? Répétons-le : demander même avec insistance n'est pas synonyme d'insoumission aussi longtemps que nous ignorons l'intention divine. C'est la façon la plus simple de rechercher sa volonté. S'adressant aux malades sans doute gravement atteints, Jacques se garde de leur conseiller : « Avant de faire appel aux anciens, recherchez avec soin la pensée du Seigneur à votre sujet. Il est inutile de recourir à leur ministère aussi longtemps que vous n'aurez pas acquis la certitude que Dieu veut vous guérir... »

Non ! Plutôt que d'attendre dans la perplexité une conviction qui ne vient pas, faisons fonctionner notre bon sens et reconnaissons que l'apôtre Jacques ne complique pas autant les choses : « Si quelqu'un est malade, qu'il appelle les anciens ». Donc c'est au malade lui-même d'estimer s'il est opportun ou non de faire appel aux responsables de l'Église sans attendre un 'télégramme du ciel'. Cette démarche, dont il doit prendre l'initiative, est conforme à la Parole de Dieu ; cependant, elle suppo-

se – chose importante – que **le patient est déjà agrégé à une communauté et entretient de bons rapports avec ses responsables**. Et si ces derniers ont quelque réticence ou incertitude à son sujet, celui qui souffre acceptera de bonne grâce qu'il y ait, auparavant, partage et 'confession mutuelle des péchés' (Jacques 5:16) car la maladie peut être, exceptionnellement sans doute, la conséquence de son inconduite ou d'un péché jusque-là toléré et auquel il doit renoncer au plus tôt (Nous faisons ici allusion à 1 Corinthiens 11:28-30).

Soyons donc assez simples pour nous adresser librement à Dieu comme à un père 'qui donne de bonnes choses à ses enfants', pleinement conscients que nous nous présentons devant le Roi des rois, tel un sujet soumis et reconnaissant. Surtout, pas d'arrogance déplacée même si notre hardiesse lui est sensible, pas d'ordre que Dieu doive exécuter sur-le-champ sous prétexte qu'une promesse a été faite dans l'Écriture. Si le chrétien croit en *l'immense bonté* (Psaumes 36:6 ; 57:11) d'un Père qui l'encourage à lui exposer librement ses besoins avec l'assurance qu'il y sera pourvu, il croit aussi, et avec autant de conviction, en *la sagesse* de Celui qui sait parfaitement ce qu'il convient de donner à ses enfants et qui sera le meilleur pour leur épanouissement. C'est pourquoi, en formulant notre requête, acceptons à l'avance 'le comment' de la réponse d'en-haut.

Le meilleur ?

1. Pour qui est éprouvé, le meilleur est sans conteste *une réponse immédiate*, une guérison sur-le-champ comme en opérait Jésus lors de son ministère parmi les hommes. Dieu en a le pouvoir et peut l'accorder encore aujourd'hui. C'est le souhait de celui qui souffre ; il veut en finir au plus tôt avec son mal. Cependant, les faits sont là pour rappeler à chacun que 'les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées'. Ce que j'estime être le meilleur pour moi, ne l'est pas nécessairement aux yeux de Celui qui ne se trompe jamais.

2. **Le meilleur**, pourrait être alors *une réponse différée*, une guérison qui tarde à venir mais qui viendra. Attendre est toujours une épreuve, toutefois le Père a son but lorsqu'il juge utile d'exercer notre patience et notre foi. Il veut, par un retard plus ou moins prolongé, nous attirer plus près de lui ou nous apprendre à avancer sans poser des 'pourquoi ?' Quoi qu'il en soit, si Dieu l'estime nécessaire, ce retard sera, à coup sûr, bénéfique pour le patient.

3. **Le meilleur encore...** pourrait être, si Dieu le juge bon, *une réponse différente* (mais une réponse toutefois) ; en quelque sorte *une autre guérison*. Non pas exactement celle que était souhaitée mais une réelle délivrance qui apaise, ôte le poids de l'épreuve et fortifie la foi. Pourquoi pas ?

Naturellement, quiconque serait au courant de la volonté divine et se permettrait, comme l'a fait un Balaam, d'insister pour obtenir ce que Dieu refuse d'accorder, entrerait dans la rébellion et ne pourrait que régresser spirituellement.

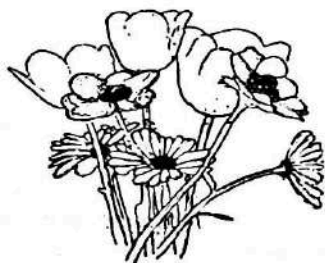
Quoi qu'il en soit, Dieu répond toujours à celui qui se confie en lui...

Questions :

1. Vous qui êtes éprouvé dans votre corps, avez-vous la liberté de vous adresser à Dieu pour qu'il ôte 'l'écharde' ? Sinon, pour quel motif hésitez-vous ?

2. Avez-vous réellement foi en la bonté et en la sagesse de Dieu, vous qui êtes éprouvé dans votre corps ? Savez-vous implorer Dieu 'jusqu'à ce que', sans pour autant manquer de respect à Celui qui sauve et guérit ?

3. Qu'est-ce qui prouve que Paul est un homme soumis à la volonté de Dieu malgré son insistance et sa combativité (2 Corinthiens 12:8-10) ?



CHAPITRE 7

Jusqu'au bout

« Nous désirons que chacun de vous montre le même zèle pour conserver jusqu'à la fin une pleine espérance, en sorte que vous ne vous relâchiez point, et que vous imitiez ceux qui, par la foi et la persévérance héritent des promesses. »

Hébreux 6:11-12

J'ai lu quelque part ce qui suit.

Un chrétien, plongé dans ses rêves, se voit arrivant au ciel. Dès son entrée dans ce lieu de lumière, son regard ébloui se porte vers une immense étagère sur laquelle s'entassent d'innombrables paquets de différentes formes et de toutes dimensions. Certains même sont très volumineux, ce qui l'intrigue beaucoup. Timidement, il interroge l'ange sans doute préposé à la garde de ces précieux colis :

– Puis-je savoir ce que représentent ces paquets, là sur cette étagère ? Pourquoi de telles choses en ce lieu ?

– Mais volontiers ! Eh bien voilà ! Chaque fois que tu as demandé quelque chose au Seigneur, à l'instant même nous avons ficelé le paquet. Mais comme tu n'en as plus reparlé, nous

l'avons laissé là, persuadé que son contenu ne t'intéressait plus...

Qu'il serait dommage de trouver dans l'au-delà des 'cadeaux' non expédiés portant notre nom et notre adresse... terrestre. La Bible ne nous incite-t-elle pas à persévérer dans la prière, elle qui nous recommande d'imiter « ceux qui, par la foi et la persévérance (ou : l'attente patiente) héritent des promesses » ? (Hébreux 6:12). Notez bien : La foi et la persévérance. Pressés que nous sommes de recevoir sans délai la chose demandée, nous faisons fi de cette deuxième condition ; nous la négligeons, convaincus que Dieu obtempère toujours à l'instant même, tel un valet à nos ordres 24 heures sur 24. En vérité, les réponses d'en-haut sont rarement immédiates ; d'ailleurs, elles ne peuvent l'être que très occasionnellement car nous serions enclins à faire du Seigneur l'agent de notre volonté. Trop de chrétiens n'obtiennent pas la réalisation de leurs prières parce qu'ils se contentent de formuler une seule et brève requête comme s'ils avaient déjà en poche la chose demandée. D'après eux, un simple acte de foi en la promesse devrait mettre Dieu dans l'obligation de répondre promptement : « Seigneur », disent-ils avec assurance, « selon ta parole, tu m'as exaucé. Je le crois. Merci de m'avoir donné ce que j'ai réclamé ! Amen. » Point final.

Le comportement de Paul vaut la peine d'être considéré avec attention. Pleinement *persuadé* que Dieu va accorder la délivrance — c'est l'attitude à adopter — il fait monter sa demande avec détermination. On l'imagine aisément à genoux, peut-être dans les larmes et le jeûne, priant le Seigneur sans désespérer toute la nuit (Actes 20:31). Il sait que Dieu veut le meilleur pour lui, c'est pourquoi il supplie, supplie encore avec ténacité, sans faiblir. Totale est sa confiance en Celui qu'il sert avec passion. Dieu répondra !

Comme nous l'avons signalé, Paul est revenu à la charge à *trois reprises* (2 Corinthiens 12:8). Donc, il n'a pas lâché prise après quelques minutes de prière, en disant comme d'aucuns :

« Seigneur, me fondant sur ta promesse, je crois que tu m'as exaucé. J'ai reçu la guérison ; je suis guéri ! Alléluia ! » Une telle déclaration serait pur escamotage et preuve d'incrédulité. Qui persévère et va *jusqu'à ce que*, possède la foi véritable.

Premier assaut. Le valeureux apôtre lutte une première fois, sans doute toute la nuit, sans discontinuer. Au matin, pas de guérison ! L'écharde est toujours là ; comment en douter et oser proclamer : « je suis guéri » lorsqu'elle le tourmente encore ? Que faire ? Imiter ceux qui, déçus, simulent la soumission en disant : « Seigneur, puisque tu n'as pas répondu, je cesse de t'importuner. Je discerne qu'il n'est pas dans ton plan d'enlever l'écharde qui m'éprouve pourtant journellement... »

Pas du tout ! Ce langage n'est pas celui de Paul qui n'en démord pas ; il tient bon et refuse de céder au découragement, assuré que **Dieu répond toujours...** à sa manière et le moment venu. Pas de doute, la voix d'en-haut se fera entendre... aussi *assiégera-t-il une deuxième fois le trône céleste* avec la même vigueur et la même foi.

Le deuxième assaut n'aboutit pas davantage. Aucune voix ne vient du ciel. Ce silence ne parvient pas à ébranler l'apôtre ni à freiner son ardeur. Lorsqu'on s'appelle Paul, on ne capitule pas, on ne fait pas chorus avec les lâcheurs qui camouflent leur incrédulité en prétextant, avec des accents de piété : « Eh bien, c'est clair, Seigneur, j'abandonne : Ta grâce me suffit... » Trop de croyants ont trouvé dans cette formule bien mal comprise un nouveau prétexte pour baisser les bras et cesser de crier à Dieu. Ils se veulent spirituels mais en réalité ils décrochent parce qu'ils regardent du mauvais côté ; ils se polarisent sur la guérison – la guérison qui ne vient pas – alors qu'ils devraient, comme le vaillant évangéliste, fixer les yeux sur Jésus, le Fidèle qui « s'est chargé de nos maladies ».

Troisième assaut. Qui donc a parlé de grâce suffisante (2 Corinthiens 12:9) ? Sûrement pas l'apôtre. Il n'a pas usé de l'expression : « Ta grâce me suffit » pour suspendre la lutte. Il va revenir à la charge une troisième fois sans le moindre complexe,

à l'instar de la veuve plaidant sans relâche devant le juge inique. Avec autant d'audace, l'apôtre serait allé à la quatrième, à la cinquième... à la énième reprise – donc jusqu'au bout – si le ciel était resté sans voix. Infatigable lutteur, il est de la lignée des hommes de foi qui persévèrent **jusqu'à ce que** Dieu intervienne. Il croit envers et contre tout que la réponse viendra. La promesse du Fils de Dieu est pour lui : « Tout ce que vous demanderez en priant, *croyez* que vous l'avez reçu et vous *le verrez* s'accomplir » (Marc 11:24). Pas de doute, à la première demande de l'apôtre le paquet a été posté. Il est donc en route et bientôt il sera livré à domicile. C'est sûr ! Et c'est justement durant cet intervalle, c'est-à-dire entre l'instant où je 'crois l'avoir reçu' et le moment où 'je le vois s'accomplir' que grande est la tentation de se décourager et de lâcher prise.

L'infatigable évangéliste jeûne et prie de nouveau avec instance ; il ne désarme pas, soutenu par une foi sans faille : « Seigneur, pour la gloire de ton nom, veuille me délivrer de cette écharde ! Tu as fait la promesse... aussi je veux croire que tu m'as accordé ta guérison et, selon ta parole, je la verrai s'accomplir... » Et il en est ainsi ! Le ciel, enfin, daigne parler. Enfin, la voix de Dieu se fait entendre. Enfin la réponse est donnée : *Ma grâce te suffit. Ma grâce te suffit.*

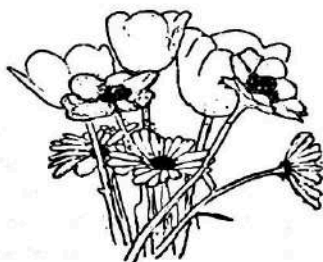
La persévérance de Paul a payé ; il obtient la guérison demandée, une délivrance au delà de ce qu'il escomptait (ce sera le sujet du prochain chapitre). 'C'est par la foi et la **persévérance** que l'on reçoit l'héritage promis' (Hébreux 6:12) déclare avec raison l'auteur de l'épître aux Hébreux.

Questions :

1. Êtes-vous persévérant dans la prière ? Savez-vous aller 'jusqu'à ce que', sans pour autant manquer de respect envers Celui qui sauve et guérit ?

2. En méditant le récit de l'écharde, n'êtes-vous pas étonné de constater que Paul n'est nullement déçu par la réponse reçue de Dieu ?

3. Acceptez-vous de réfléchir sur cette parole : « Ma grâce te suffit » ? Pouvez-vous en discerner la signification ?



CHAPITRE 8

L'autre guérison

« Éternel, mon Dieu ! J'ai crié à toi et tu m'as guéri. »

Psaumes 30:3

« *Ma grâce te suffit.* »

Etrange réponse ! Et pourtant, elle satisfait l'apôtre. Sans doute s'attendait-il à tout autre chose de son Créateur ; il comptait sur une guérison physique radicale, la fin de cette pénible maladie ; bref ! la disparition de l'écharde. Or l'écharde est toujours là, aussi douloureuse et encombrante que par le passé ; mais, chose curieuse, Paul a cessé de lutter et paraît même se soumettre de bonne grâce. Pas un instant il ne se rebiffe ou accuse le Tout-Puissant de faillir à ses promesses. Pourquoi ce revirement ? Parce que Dieu a bel et bien accordé une guérison à son serviteur éprouvé ; une guérison d'un autre ordre sans doute, mais une vraie guérison qui l'apaise et le comble même.

N'allons pas croire ici, comme d'aucuns le pensent, que Dieu a renvoyé l'apôtre avec un peu de 'bla-bla-bla' du genre : « Courage ! Et que le Seigneur te bénisse. Puisque que tu as l'essentiel, son pardon, *sa grâce*, cela doit te *suffire* amplement. Elle

te sera fort utile pour ta sanctification et te vaudra des récompenses dans le ciel. Soumets-toi donc, subis en silence ton épreuve en te remémorant sans cesse que « ma grâce te suffit »... Exhortation gratuite qui aurait laissé le patient dans son désarroi, ce qui est loin d'être le cas ici. Preuve en est le comportement de l'apôtre, suite à cette surprenante réponse.

« Ma grâce te suffit » !

Ma grâce ? De quelle grâce s'agit-il ici ? Du pardon des péchés ? De la vie éternelle ? Du salut en Jésus-Christ ? De la présence du Saint-Esprit ? Sans doute, mais plus que cela. La suite du récit éclaire cette expression et nous conduit à penser qu'il s'agit bien d'une grâce spéciale, d'une délivrance réelle. Relisez avec attention les versets 9 et 10 (2 Corinthiens 12) et vous noterez que la réponse divine produit un grand changement dans la vie de l'apôtre. Non seulement elle l'apaise mais, plus encore, elle le satisfait, le rend heureux, tellement heureux qu'il se complaît maintenant dans son épreuve jusqu'à tirer gloire de son infirmité. Cette écharde est devenue une compagne, un sujet de joie pour lui. Il n'a même plus envie de guérir. Preuve donc qu'il a reçu, en réponse à ses supplications, une grâce, un don bien spécifique, une puissance qui le rend capable de vivre avec son écharde comme avec une amie. Non pour quelques instants après un acte de soumission 'à l'arraché', mais durablement, pour le restant de ses jours. Il s'est donc passé quelque chose de profond chez Paul. Désormais, il ne subit plus son écharde, elle ne l'éprouve plus, il n'en fait plus cas ; il en est même fier et la juge utile. **La grâce reçue lui suffit.** Il est maintenant réconcilié avec son épreuve. Dieu en a enlevé tout le poids. A croire même que son mal a totalement disparu. N'est-ce pas une guérison après tout ? Écoutons l'apôtre lui-même se complaire dans ses faiblesses d'ordre physique : « Le Seigneur m'a dit : Ma grâce te suffit car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. *Je me glorifierai* donc bien plus volontiers de mes faiblesses afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi *je me plais* dans les faiblesses, dans les outrages, dans les privations, dans

les persécutions, dans les angoisses, pour Christ ; en effet, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Corinthiens 12:9-10).

Ce récit nous apprend que Dieu a deux façons de délivrer. Il a le pouvoir de mettre un terme à la maladie et de redonner pleine santé - c'est le souhait de tout malade - ou le pouvoir d'ôter le poids de cette maladie en accordant au patient la capacité de vivre avec l'épreuve sans être accablé ou malheureux. Dans les deux cas, Dieu intervient en réponse à la prière, d'où l'importance d'encourager celui qui souffre à demander avec foi la guérison. Qui admet cette alternative priera Dieu avec confiance puisque de toute manière, viendra une réponse d'en-haut : ou la guérison du corps, ou la capacité de dominer le mal, à la gloire de Dieu. Ce qui me permet d'affirmer qu'en réponse à la prière de la foi, *Dieu guérit toujours* même quand 'il ne guérit pas'.

Dans les années cinquante je fus conduit vers une jeune maman affligée d'une terrible écharde, la sclérose en plaques. Fort atteinte, cette dame était incapable de chasser une mouche ou de tourner les pages d'un livre. Sa fillette, toujours présente auprès d'elle, devait lui venir en aide à tout instant. Or, en entrant dans la pièce je fus frappé par le regard paisible et rayonnant de cette personne qui, cependant, ne me tendit pas la main pour m'accueillir. Et pour cause ! Je fus d'emblée fasciné par ce visage... 'angélique'. C'était bouleversant. A l'issue de la visite, le mari nous dit, en nous serrant la main :

- Quand il y a des visites, ma femme est comme ça, toujours heureuse. Et quand il n'y a pas de visites, elle est encore comme ça, paisible et reconnaissante, ne se plaignant jamais, nous encourageant au contraire par sa foi et son entière soumission.

Avant de la quitter, le chrétien qui m'accompagnait crut bon d'exhorter ainsi cette épouse paralysée depuis de longs mois : « Bon courage, chère sœur, tenez bon avec le Seigneur ! Certes, votre épreuve est grande mais elle sert à votre sanctification... » et autres paroles de ce genre, jugées stimulantes.

Géné et agacé par ces propos mal venus, je ne pus que balbutier :

- Ah ! Madame, vous me touchez ! Personnellement, je n'ai rien à vous dire sinon : Merci ! Vous m'apportez beaucoup.

Je la regardai, un instant silencieux, puis, m'approchant d'elle, je lui glissai à l'oreille :

- Si Madame, j'ai quelque chose pour vous, de la part de Dieu.

- Ah ! Dites vite...

Et, me basant sur le premier chapitre de la deuxième lettre aux Corinthiens, j'ajoutai :

- Vous avez reçu un beau ministère, trop rarement exercé.

- Et lequel ? enchaîna-t-elle en souriant.

- Celui de la consolation. Sachez que pour consoler ceux qui souffrent, il faut sans doute connaître une épreuve analogue mais surtout, il importe d'avoir été soi-même consolé, c'est-à-dire d'avoir accepté et expérimenté la consolation divine. C'est votre cas. Sachez que vous faites du bien à ceux qui vous visitent. Ainsi, Dieu vous emploie...

J'appris que nombre de personnes se rendaient chez elle, non pour l'aider mais pour recevoir de sa part un peu du réconfort qui émanait de sa personne illuminée par l'Esprit divin. Elle était connue dans le village.

Il me semble que cette épouse ne luttait plus guère pour se dominer, ce que laissait supposer la réflexion du mari : « Quand il n'y a pas de visite, elle est toujours comme ça. » Je crois volontiers qu'après un temps de rude combat, de supplications et de doutes, elle s'était abandonnée au Seigneur et avait reçu en retour la grâce mentionnée plus haut, celle de vivre sereinement dans un si douloureux état. Ainsi délivrée, guérie en quelque sorte, elle ne souhaitait pas l'autre guérison que lui proposaient des frères compatissants et bien intentionnés.

Que conclure de cela ? Que Dieu répond toujours à la prière de la foi, et qu'il faut être assez simple pour s'approcher librement du Père en lui faisant connaître nos besoins quels qu'ils

soient, avec pleine assurance (Hébreux 4:16). Personne, en effet, n'a en lui-même toute la force de caractère pour traverser victorieusement une grande épreuve. Les affirmations et les résolutions que nous formulons quand tout va bien sont loin de suffire quand les douleurs sont intenable et ne nous lâchent pas. Nous avons tous besoin de recevoir de Dieu une bonne dose de sa patience, 'la grâce suffisante' pour demeurer paisible et soumis dans ces rudes moments. Quant aux chrétiens bien portants, qu'ils ne se contentent pas de prodiguer de pieux conseils à ceux qui sont réellement éprouvés ! Il vaut mieux les conduire à Jésus et les encourager à demander une délivrance à Celui qui tient ses promesses. Naturellement, ce qui est dit ici au sujet de la souffrance physique est valable pour toute épreuve, quelle qu'elle soit. Grâce à Dieu, il est même possible de les regarder toutes comme un sujet de joie complète (relisez Jacques 1:2).

À la fin d'un tel chapitre, des questions ne manqueront pas de se poser à certains de nos lecteurs. Par exemple, celles-ci : *Comment Dieu a-t-il parlé à l'apôtre Paul ? Comment a-t-il entendu le « ma grâce te suffit » ?*

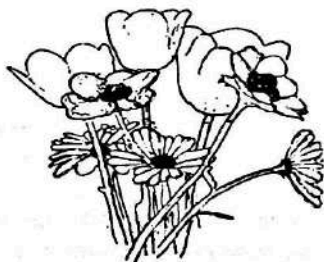
Honnêtement, je l'ignore. Si la Bible nous éclairait là-dessus, nous serions tentés de chercher à reproduire l'expérience qu'a vécue l'apôtre, ce qui serait une erreur et nous égarerait sûrement car Dieu parle « tantôt d'une manière et tantôt d'une autre » (Job 33:14). , Le Seigneur - « selon le bon plaisir de sa volonté » - peut donner à son enfant qui l'implore, soit une conviction intérieure, soit un apaisement qui le libère ; il peut encore se servir d'une parole de l'Écriture ou d'un ami, ou de circonstances particulières pour l'éclairer. Il peut même ne rien dire du tout ou ne rien manifester. Quoi qu'il en soit, ne soyons pas dans l'inquiétude à ce sujet : Dieu sait comment rendre sa créature qui l'aime en mesure de discerner 'elle-même' Sa volonté et de l'accepter, pourvu qu'elle soit déterminée à Lui obéir.

Questions :

1. Ne pensez-vous pas que la réponse de Dieu accordée à l'apôtre équivaut à une guérison ?

2. Pouvez-vous dire en quoi cette réponse s'avère être pour lui 'le meilleur' ?

3. Peut-être avez-vous récemment rendu visite à un frère éprouvé dans son corps et qui vit, depuis de longues semaines, des heures pénibles ? Pour l'aider à reprendre confiance, qu'avez-vous dit ou proposé à cet homme découragé ? Ne devriez-vous pas le revoir pour l'inviter à compter sur le Seigneur, en disant à cet ami par exemple : « Seriez-vous d'accord que nous demandions à Dieu qu'il vous guérisse ? Je me propose, si vous y consentez, de venir prier fidèlement avec vous. Il nous fera connaître sa volonté et interviendra sûrement. »



CHAPITRE 9

La grâce de la soumission

« Que le Dieu de paix vous rende capables de toute bonne œuvre pour l'accomplissement de sa volonté et fasse en vous ce qui lui est agréable par Jésus le Christ. »

Hébreux 13:21

On prétend que Saul de Tarse, le futur apôtre Paul, s'est converti sur le chemin de Damas. Je n'en suis pas sûr ! Il est vrai qu'en s'approchant de la métropole, « une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre » et entendit la voix du Seigneur qui l'interrogeait : « Pourquoi me persécutes-tu ? » (Actes 9:3-4). Brutalement secoué par ces paroles, saisi d'effroi, Saul s'écria alors :

– Seigneur, que veux-tu que je fasse ?

La réponse ne se fit pas attendre, qu'on pourrait traduire ainsi :

– Pas si vite mon cher Saul ! Pas si vite ! Laisse-toi d'abord conduire dans la ville et là tu te détermineras en toute sérénité. Je ne veux pas d'une décision prise sous le coup de l'émotion et

que tu regretterais plus tard. Je tiens à ce que tu choisisses librement celui que tu veux servir : Moi ou Satan.

Et de fait, le 'oui' de Saul ne vint que... trois jours après (Actes 9:9), non sur le chemin de Damas mais dans la ville même. Trois jours de rude combat durant lesquels Satan s'employa à retenir son précieux collaborateur. Il nous semble l'entendre susurrer aux oreilles du persécuteur :

— Allons, allons, ne cède pas à l'émotion ; avec moi tu as de l'avenir. Réfléchis ! Si d'aventure tu choisis le Crucifié, sache que tu perdras ta réputation, ta fortune, l'estime de tes amis, ta sécurité, un avenir plein de promesses... Tu seras méprisé des tiens, rejeté, dépouillé, traîné dans la boue, honni par ton peuple... Que sais-je encore ! Il n'y a pas à hésiter.

Paul nous raconte ce combat dans son épître aux Philippiens. Pour faire le bon choix, il mit en balance ce qu'il risquait de perdre et ce que Jésus pouvait lui apporter en retour : « Ces avantages qui étaient pour moi des gains, je les ai regardés comme une perte à cause de Christ. Et même, je regarde tous ces avantages comme une perte à cause de l'excellence de Jésus-Christ mon Sauveur pour lequel j'ai renoncé à tout et je les regarde comme de la boue afin de gagner Christ... » (lire Philippiens 3:4-11). En vérité, il n'y a pas de commune mesure entre le clinquant du diable et les richesses éternelles du Sauveur. Parfois, la soumission au Seigneur ne va pas sans luttes même chez les plus consacrés ; mais quelle délivrance et quelle joie quand Sa volonté est reconnue et acceptée !

Paul a-t-il éprouvé de la déception lorsqu'il entendit le « ma grâce te suffit », lui qui comptait sur la disparition de son écharde ? On peut le supposer. Toutefois, en homme soumis et sans doute après un combat intérieur de courte durée, l'apôtre laissa son Maître triompher de lui.

N'allons pas croire que pour l'homme fidèle tout est simple et facile. Oh non ! Il n'y a pas de vrais progrès sans renoncements et sans luttes. Lorsque la réponse de Dieu ne correspond pas exactement à son attente, il peut éprouver sur le moment une

certaine déconvenue et même se révolter. Faut-il s'en étonner et se laisser accuser par l'adversaire ? Si c'est notre cas, ayons seulement la simplicité d'avouer notre résistance au Seigneur en réclamant la grâce de 'vouloir sa volonté'. L'Écriture nous y autorise ; en effet, Dieu promet d'accorder « *le vouloir et le faire selon son bon plaisir* » chaque fois qu'il en coûte à l'un des siens d'obéir à sa voix (Philippiens 2:13).

Pénétrons-nous de cette pensée : Dieu donne le vouloir, c'est-à-dire la capacité d'accepter sa volonté aussi difficile soit-elle, une volonté en définitive, « bonne, agréable et parfaite ». C'est pourquoi le chrétien, tenté de résister à son Dieu, devrait s'écrier avec confiance : « Seigneur, ta volonté m'effraie et il m'en coûte de me soumettre ; je redoute d'accomplir ce que tu me demandes ; aussi veuille me rendre capable de vouloir ce que tu veux. Accorde-moi cette grâce, car je tiens à te rester soumis, pour ta gloire. »

Retenons encore cette parole de la Bible qui confirme ce qui précède : « Que le Dieu de paix *vous dispose à faire le bien sous toutes ses formes et vous rende capables d'accomplir sa volonté et qu'il réalise en vous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ, auquel soit la gloire aux siècles des siècles* » (Hébreux 13:21 – transcription Kuen). Puisse Dieu triompher de nous lorsque notre volonté se cabre devant la sienne.

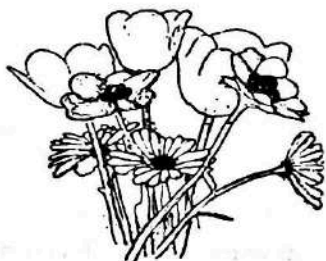
Faut-il le préciser ? Etant présentement en bonne santé, c'est avec quelque scrupule que nous avons rédigé ce qui précède. En effet, qui sommes-nous pour donner des conseils à des malades qui désespèrent de guérir ? Pleine d'indulgence à leur égard, l'église locale devrait se mobiliser pour les présenter avec foi au Seigneur. Et s'il advient que la réponse est semblable à celle que reçut jadis l'apôtre, si 'l'écharde' n'est pas ôtée, les chrétiens, avec plus d'énergie encore, combattront avec le patient pour qu'il reçoive la grâce 'd'être pleinement libéré' du poids de son épreuve, à la gloire du Dieu vivant.

Questions :

1. Ici je m'adresse à des personnes gravement atteintes qui ont demandé à Dieu la guérison avec foi et persévérance : Comment vivez-vous le silence de Dieu, l'attente d'une intervention qui ne vient pas ?

2. Dans ce cas, vous est-il arrivé de céder au découragement ou à la révolte ? Avez-vous été accusé intérieurement ? Comment avez-vous réagi ?

3. Pénétrez-vous de l'affirmation du verset 13 de Philippiens 2 : « C'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire selon son bon plaisir. » Dans votre épreuve, croyez-vous que Dieu peut vous rendre capable de 'vouloir', dans la sérénité et la confiance, ce qu'il a estimé utile et salutaire de vous accorder ?



CHAPITRE 10

la prière de la foi

« Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu et vous le verrez s'accomplir. »

Marc 11:24

Il nous semble opportun de revenir sur le texte de Jacques 5:13-20 relatif à l'onction d'huile¹ en nous attardant sur l'expression déjà citée : «... et la prière de la foi sauvera le

(1) Il faut noter que Jacques n'attribue pas la guérison à l'onction d'huile, l'huile utilisée n'étant qu'un moyen extérieur de guérison ne possédant aucun pouvoir magique. Peut-être les chrétiens de jadis voyaient-ils dans cette huile un symbole de l'Esprit de Dieu dont la puissance devait opérer la guérison.

Rien dans la Bible ne nous permet de lier obligatoirement la réception d'une grâce – ici la guérison – au rite de l'imposition des mains ou de l'onction d'huile. Le Christ et les apôtres ont utilisé les moyens les plus divers pour guérir les malades (attouchement, prières, linges...).

Sans être catégoriques, nous croyons que l'onction d'huile est réservée à des chrétiens agrégés à une communauté puisqu'ils doivent faire appel à ses responsables ; l'imposition des mains (sans onction d'huile) ou autres interventions concerneraient plutôt les malades fraîchement convertis ou encore étrangers à la foi mais s'attendant à recevoir de Dieu la guérison.

malade ». Trois mots importants retiendront notre attention (prière – foi – sauvera) ; nous les aborderons successivement.

1. LA PRIÈRE (la prière de la foi)

En formulant cette expression qui lui est propre (*la prière de la foi*), l'apôtre Jacques ne songe sûrement pas à ces vagues requêtes énoncées du bout des lèvres et qu'on termine par une allusion à la foi : « Seigneur, je crois que tu veux guérir notre ami, merci de nous avoir exaucés... »

Pour avoir une idée plus exacte de ce qu'il entend par *prière de la foi*, il suffit d'imaginer une famille vivant en Somalie ou au Soudan, pays où sévit durement la famine. Tenaillée par la faim depuis de longs jours, la mère supplie la Providence de subvenir sans retard aux besoins des siens affamés et affaiblis. Sa prière, on le devine, ne peut être bâclée, superficielle, rapidement terminée pour songer à autre chose. Au contraire, cette femme luttera sans désespérer et avec la dernière énergie pour obtenir du ciel l'indispensable nourriture.

En vérité, *la prière de la foi* dont parle l'apôtre Jacques est un combat ; dans sa lettre aux Colossiens Paul utilise le même terme lorsqu'il mentionne le nom d'Épaphras intercédant pour ses amis : « Il ne cesse de combattre pour vous dans ses prières » (Colossiens 4:12). A l'exemple du compagnon de Paul ou de cette maman, les frères entourant le malade prieront avec ardeur, assurés de la réponse de Dieu. (L'auteur de ces lignes, humilié par ce rappel, doit avouer avoir trop rarement mené un tel combat).

2. LA FOI (la prière de la foi)

Un ancien disposé à faire monter vers Dieu *la prière de la foi* doit-il nécessairement s'attendre à la guérison physique et la promettre au malade en lui disant par exemple : « Maintenant, selon l'Écriture, je crois et j'affirme que tu es guéri. Loue le Seigneur ! » De son côté, le patient est-il tenu de s'associer à la prière des anciens en proclamant, en dépit de la réalité : « Je suis

guéri ; je suis guéri ! » comme pour obliger Dieu à tenir ses engagements ? Le Seigneur n'a-t-il pas promis formellement d'exaucer quiconque le prierait avec foi ? (Voir le texte cité en exergue, Marc 11:24).

Avant de répondre à ces questions, affirmons une fois de plus et avec force que **Dieu est fidèle** et tient parfaitement ses promesses. Elles sont 'oui et amen' (2 Corinthiens 1:20). Personne ne le prendra en défaut sur ce point. « Dieu n'est pas homme pour mentir » (Nombres 23:19). Ce serait lui faire injure que de le croire capable de trahir ses engagements, même lorsqu'il n'intervient pas exactement comme nous le souhaiterions. Il faut accepter humblement l'idée que 'ses pensées ne sont pas nos pensées' (Ésaïe 55:8), qu'il ne se trompe jamais et se plaît à donner le meilleur à ses créatures. Ce qui n'est pas évident sur le moment peut devenir, si nous lui faisons confiance, sujet de reconnaissance et d'émerveillement.

Au sujet de la foi faisons plusieurs remarques :

a) *L'objet de la foi c'est le Christ* et non la promesse elle-même. Le Nouveau Testament nous le rappelle avec insistance par la répétition de diverses expressions comme : 'la foi au Seigneur Jésus', 'croyez en Lui', 'courez les regards sur Jésus.' Ce qui donne du crédit à une promesse c'est la personne qui la formule. Je douterai de mon plombier si je sais, par expérience, qu'on ne peut se fier à sa parole. Et je douterai de ses promesses s'il a la réputation d'être menteur. C'est pourquoi, nous pensons que les anciens appelés au chevet d'un malade devraient d'abord, sans hâte et dans le silence, chercher la face du Seigneur et se placer réellement devant Lui. Torrey, l'éminent prédicateur, avait constaté que la pensée de Dieu était souvent absente de nos requêtes aussi avait-il l'habitude d'introduire les réunions de prières par la recommandation suivante : « Avant d'ouvrir la bouche, ayez l'assurance que vous avez vraiment audience auprès de Dieu, que vous avez réellement accès jusqu'en sa présence même. Pleinement conscients de vous adresser à Lui, vous

devez croire qu'Il prête l'oreille à votre requête et se dispose à vous accorder la chose que vous Lui demandez... »

b) Avant de prier en disant peut-être à la légère : « Seigneur, *je crois fermement* que tu vas relever notre ami », chacun des anciens entourant le malade ne devrait-il pas se poser intérieurement plusieurs questions : « Est-ce que je crois réellement que Dieu va nous exaucer ? Suis-je en mesure de lui adresser maintenant *la prière de la foi* ? »

Lors de réunions bénies à Brighton, en 1875, l'un des orateurs affirma qu'il aimait beaucoup le nom de *croyants* donné aux chrétiens, tout enfant de Dieu faisant profession de croire ce que Dieu dit. Toutefois, il exprima une crainte : « Trop souvent, dit-il, on prétend croire tandis qu'en réalité on n'a pas réellement la foi. » Pour illustrer sa pensée, il proposa l'anecdote suivante :

« Un tout jeune garçon interrogeait sa mère :

– Est-ce vrai que si nous demandons quelque chose à Dieu il nous le donne ?

– Bien sûr, pourvu que nous le demandions avec foi, c'est-à-dire en croyant que Dieu accorde la chose demandée.

– Eh bien, puisqu'il n'y a plus de pain à la maison, je vais demander à Dieu de faire qu'il y ait demain matin un gros pain dans le buffet.

– Soit, mais il faut que tu croies qu'il y en aura un en effet.

Le lendemain, dès son lever, l'enfant courut à la cuisine et ouvrit toute grande la porte du buffet qu'il trouva vide. Un brin déçu, l'enfant s'écria :

– Ah ! Tu vois bien maman, *j'en étais sûr* ! Il n'y a pas de pain.

Et voilà comment, enchaîna le prédicateur, trop souvent nous avons prié 'pour voir' si Dieu nous exaucerait, sans nous attendre réellement à l'exaucement de nos prières. »

Chaque ancien, me semble-t-il, devrait donc s'examiner en toute honnêteté pour savoir s'il est en état d'exprimer *la prière de la foi* en faveur du malade. Est-il encore perplexe, assailli par le doute ? Dans ce cas, il fera bien de l'avouer au Seigneur et à

ses amis en lui demandant, soit de l'éclairer s'il y a un obstacle à Son intervention, soit de lui accorder la foi qui saisit la promesse. Alors tous ensemble et pleins d'assurance en 'Celui qui guérit' (comme Il veut), les anciens oindront le malade avec reconnaissance tandis que le patient, plein de confiance lui aussi, s'abandonnera au Seigneur en lui disant : « Jésus, je me réfugie en toi ; ce corps malade est le temple du Saint-Esprit. Il t'appartient. Pour ta gloire seule et en accord avec mes frères, je te demande de me redonner la santé. Que ton nom soit béni et que ta volonté soit faite ! »

c) Il faut se garder de donner une quelconque valeur méritoire à nos actes de foi, ou de jauger notre foi en comptant sur elle pour obtenir quoi que ce soit de Dieu. Ce serait avoir foi... en notre foi plutôt qu'en Jésus. Or, Lui seul a le pouvoir de répondre à nos besoins, par pure grâce, uniquement parce qu'Il nous aime. C'est donc sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi (Hébreux 12:2) et non sur nous ou notre foi (c.-à-d. sur nos œuvres) que doivent se porter nos regards. Les doutes qui se mêlent à nos actes de foi lorsque Dieu tarde à se manifester devraient nous guérir à jamais de compter si peu que ce soit sur notre foi tellement chancelante.

Lorsqu'un enfant demande à son père de lui acheter une bicyclette – chose acceptée et promise – il ne s'admire pas en disant : « Je sais que j'obtiendrai cet objet parce que j'ai la foi et fais une totale confiance à celui qui me l'a promise. » Pas du tout. Si le fils ne doute pas, c'est qu'il connaît et estime son père : homme de parole, il ne le décevra pas.

3. SAUVERA le malade

Ici, le verbe 'sauver' est certainement synonyme de guérir, selon le contexte ; cependant il a un sens plus large et signifie à la fois guérir et sauver. J'en veux pour preuve une expérience assez lointaine qui nous apportera quelque lumière sur le contenu de ce terme.

Voici le fait : Nous avons été appelés au chevet d'un chrétien de fraîche date gravement atteint et dont les souffrances étaient telles par moment qu'il se serait ôté la vie si sa femme ne s'y était opposée vigoureusement. Conformément à l'enseignement de Jacques, nous l'avons oint d'huile en réclamant l'intervention du Seigneur. Le lendemain, cet homme nous raconta la merveilleuse expérience qu'il avait faite durant la nuit. Non seulement ses douleurs s'étaient estompées mais plus encore, il avait vécu dans la louange des heures de vraie communion avec son Sauveur. Hélas ! Bientôt la maladie reprit son cours et quelques semaines plus tard cet homme décédait dans la paix du Seigneur. Une chose nous frappa cependant. Durant cette dernière période, ce frère, visiblement soutenu, ne parla plus de mettre fin à ses jours mais se montra plus serein, en dépit des souffrances intolérables qui ne le quittaient pas. Il n'avait pas été guéri physiquement comme nous l'espérions, mais il avait été sauvé ; oui, sauvé du désir d'attenter à ses jours et de se rebeller contre son Créateur. Jeune converti encore chancelant, Dieu l'avait rendu plus fort et capable de surmonter sa rude épreuve grâce à l'assistance de l'Esprit-Saint, certainement en réponse à *la prière de la foi*.

Il est bon de rappeler ici qu'il y a trois domaines dans lesquels Dieu tient à manifester sa souveraineté.

a) À **Lui** le moment de l'exaucement qu'on ne saurait lui imposer.

J'ai connu un jeune chrétien obligé de se soumettre soir et matin à une médication très stricte et combien contraignante. Il confia son problème à des amis qui prièrent pour sa guérison et l'encouragèrent à jeter tous ses médicaments, lui déclarant avec autorité : « Tu es guéri. » Ce qu'il fit pour donner les preuves de sa foi. Hélas ! Le lendemain matin il fut trouvé mort dans sa chambre. Ce garçon, quoique sincère et zélé, avait tenté Dieu, oubliant que le Tout-Puissant a 'son heure et sa réponse bien à Lui'. Ignorait-il que l'enfant de Dieu hérite des promesses non

seulement par la foi mais aussi par « l'attente patiente » (dans la foi, Hébreux 6:12).

b) À Lui de fixer *les conditions à remplir* pour que soit accordée la faveur demandée (par exemple celles de croire et de pardonner aux autres les offenses, Marc 11:24-25...).

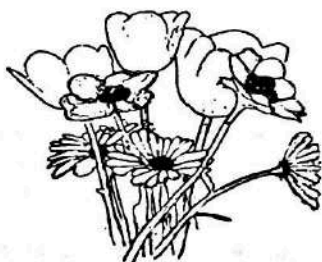
Un jeune pionnier œuvrant dans un milieu incrédule, s'attendait à Dieu pour nourrir et entretenir sa famille. Un jour, n'étant pas en mesure de régler une facture importante dont l'échéance arrivait à terme, il s'en ouvrit à des collègues qui l'encouragèrent à prendre au mot la parole de Jésus : « Tout ce que vous demanderez avec foi croyez que vous l'avez reçu et vous le verrez s'accomplir. » Sans hésiter, il accepta de mettre le Seigneur à l'épreuve en signant un chèque... sans provision. On l'avait persuadé que Dieu ferait un miracle en réponse à sa foi et réapprovisionnerait son compte juste au dernier moment. Hélas ! Vous devinez la suite !

Je vous le demande : Dieu pouvait-il donner son accord à une opération qui n'était pas honnête devant les hommes ? A la décharge de ce jeune frère, reconnaissons que ses amis plus âgés et plus expérimentés, au lieu de lui fournir ce mauvais conseil, auraient mieux fait de venir à son secours en lui accordant un prêt, sans intérêt naturellement !

c) À Lui enfin *'le comment'* de la grâce accordée, la forme ou le contenu de Sa réponse. Qu'on se rappelle ici l'expérience de Paul dont nous nous sommes longuement entretenus.

Questions :

1. Ai-je compris que les réponses de Dieu ne sont pas toujours immédiates ?
2. Suis-je également convaincu que Dieu répond toujours à *la prière de la foi* ? Quand il le veut et comme il veut.
3. Enfin, suis-je convaincu que la personne de Celui qui guérit importe plus que la guérison demandée ? A nos malades visités, avec passion, parlons de Jésus qui les aime et répond à leurs besoins.



CHAPITRE 11

La foi des autres

« Ne méprisez pas les prophéties, mais examinez toutes choses, retenez ce qui est bon. »

1 Thessaloniens. 5:20

Je reçois une lettre que je crois bon de citer en la modifiant légèrement ; elle me paraît avoir sa place dans cet ouvrage et la réponse que je donne plus loin sera, je l'espère, utile à certains de nos lecteurs :

... Je vous expose ici un cas troublant. Une sœur de mon Église, lors d'un culte, a déclaré publiquement de la part de Dieu qu'elle avait reçu la promesse que tel malade serait guéri de son cancer quoique le mal fût en constante progression depuis plusieurs semaines. Informé de cela, le malade accueillit cette parole d'espérance avec foi et une grande joie. Lui et toute sa famille, notamment la fille aînée, s'accrochèrent à cette promesse et la reçurent vraiment comme venant de Dieu. Hélas ! Le mal ne fit qu'empirer et l'intervention chirurgicale rendue nécessaire se solda par un échec ; finalement, le malade décéda peu après. Il est vrai que celui-ci resta confiant et serein jusqu'à

la fin mais la famille, très affectée par ce départ, semble actuellement s'être éloignée du Seigneur, ne sachant trop que (ou qui) croire. Tout cela me rend perplexe, aussi aimerais-je avoir votre avis là-dessus.

Devant ce cas douloureux, nous sommes tentés d'incriminer la sœur qui a prophétisé la guérison et surtout de lui appliquer brutalement la parole de Deutéronome 18:22, ce qui serait un manque de charité : « Quand ce que dira le prophète n'aura pas lieu et n'arrivera pas, ce sera une parole que l'Éternel n'a pas dite. C'est par audace que le prophète l'aura dite : n'aie pas peur de lui. » C'est aux anciens de l'Église d'avertir avec affection cette personne, en lui recommandant de montrer à l'avenir plus de réserve et de prudence si elle ne veut pas être un sujet de trouble pour certains. Sans doute cette sœur, au cœur sensible et généreux, prise de pitié pour le malade, a-t-elle confondu souhait personnel et pensée de Dieu. Mais ce n'est pas sur ce point qu'il faut s'attarder.

Un exemple biblique nous instruira, quoiqu'il ne concerne pas la maladie ou la guérison.

Paul est en route pour Jérusalem (lire Actes 20-21). De passage à Tyr, il séjourne une semaine au milieu d'amis chrétiens lesquels, « poussés par l'Esprit », disent au vaillant évangéliste « de ne pas monter à Jérusalem » (Actes 21:4). Arrivé à Césarée, l'apôtre se rend à la maison de Philippes où il rencontre quatre jeunes filles qui prophétisent elles aussi (21:9) ainsi qu'un prophète de renom, Agabus (Actes 11:28 et 21:10-11) ; ce dernier annonce, par une action symbolique, que les juifs livreront l'apôtre aux païens s'il se rend à Jérusalem. Même ses propres compagnons de route – dont Luc – cherchent à le dissuader de poursuivre ce voyage. Ni les larmes, ni les paroles pourtant inspirées de ses amis ne le font fléchir un instant : « C'est *lié par l'Esprit* qu'il part pour Jérusalem » (Actes 20:22). L'apôtre tient bon. « Et comme il ne se laissait pas persuader, note le rédacteur des Actes, nous n'avons pas insisté et nous avons dit : Que la volonté du Seigneur se fasse ! » (Actes 21:14).

Mais alors, l'Esprit-Saint donnerait-il des directives contradictoires, voire opposées ? Certainement pas ! Elles sont différentes parce que les situations des uns et des autres sont différentes. L'entourage, on le comprend, veut épargner à un serviteur qui lui est cher, les tribulations les plus graves. C'est donc l'amour qui anime ses amis et il ne peut en être autrement s'ils sont 'poussés par le Saint-Esprit'. Paul, qui ne fait aucun cas de sa personne, voit les choses sous un autre angle, car son unique souci est l'œuvre de Dieu qu'il doit poursuivre en dépit des dangers qui le menacent. Les frères ont d'ailleurs bien compris sa position, aussi se soumettent-ils sans insister (v. 14).

Que conclure de ces faits ? Que ce ne sont pas les frères ou les sœurs, fussent-ils les plus spirituels et authentiquement inspirés par le Saint-Esprit, qui doivent dicter notre ligne de conduite. Les écouter et les prendre au sérieux est une chose, exécuter ce qu'ils disent comme parole de Dieu 'pour nous', en est une autre. Beaucoup de gens savent ce que nous devrions faire et certains n'hésitent pas 'à nous faire marcher' en disant avec beaucoup d'assurance : « Dieu m'a dit que vous devez... » Prudence, prudence, qu'il s'agisse de guérison ou non ! Trop de personnes crédules se sont laissées influencer et ont été entraînées par ce biais dans le mariage, dans le ministère, dans des voies qui ne leur convenaient pas, et les résultats n'ont pas toujours confirmé que le message reçu venait du Seigneur... Écoutons l'Écriture (voir le texte cité en exergue, 1 Thessaloniens 5:20) qui nous conseille d'examiner les propos de ceux qui affirment parler de

L'étrange récit du chapitre 13 du premier livre des Rois confirmera ce qui précède : Un homme de Dieu, envoyé « pour crier contre l'autel » dressé à Béthel, reçu de l'Éternel des ordres précis concernant son séjour dans cette cité (v. 16-17). Sur le chemin du retour, il fut rattrapé par un vieux prophète qui lui dit : « Moi aussi, je suis prophète comme toi ; et un ange m'a parlé de la part de l'Éternel, et m'a dit : Ramène-le avec toi dans ta maison, et qu'il mange du pain et boive de l'eau. *Il lui mentait...* » (v. 18). L'homme de Dieu, hélas ! se laissa convaincre, et en obéissant au faux prophète, il transgressa les ordres reçus d'en-haut et connut alors une fin tragique : « il fut rencontré dans le chemin (du retour) par un lion qui le tua » (v. 24).

la part de Dieu, pour en retenir ce qui paraît nous concerner. Mais en règle générale, nous ne devrions agir que selon les directives reçues personnellement d'en-haut, et cela en toute liberté et en toute conviction.

Une question se pose ici : Comment peut-on savoir si une promesse de guérison reçue par tel membre de l'Église est authentique ? Et jusqu'à quel point peut-on se fier à ses paroles ? Je pense qu'il est bon de considérer, sans esprit de jugement, la personne déclarant être porteuse d'un message du Seigneur. Est-elle humble, paisible, respectueuse de la liberté d'autrui ? Montre-t-elle un réel intérêt pour ceux qui souffrent ? Au contraire, a-t-elle beaucoup d'assurance lorsqu'elle parle ? Promet-elle souvent la guérison autour d'elle ? Dans le passé, ses prédictions se sont-elles réalisées ? Son don est-il reconnu dans l'assemblée ? Vit-elle en harmonie avec les anciens et les membres de l'Église ? Qu'en est-il de sa propre famille ? etc.

Toutefois, si l'on ne veut pas courir le risque de juger celui qui déclare avoir reçu un message pour nous, il est préférable de se placer tout simplement devant Dieu pour chercher à discerner sa volonté ; et si je suis hésitant ou troublé, je me confierai à un ancien expérimenté dont les conseils me seront précieux. Quoi qu'il en soit, je ne mettrai pas en veilleuse le bon sens que Dieu m'a donné.

Questions :

1. Qu'auriez-vous répondu à l'auteur de la lettre citée ci-dessus ?
2. Notre réponse vous paraît-elle valable ? L'exemple tiré de l'Écriture (Actes 20-21) vous semble-t-il bien choisi ?
3. Croyez-vous qu'il soit sage d'accepter tel quel, même s'il vient d'un serviteur de Dieu estimé, un message à nous destiné et qui commence par : « Dieu m'a dit que vous devez... » ?

Réfléchir et répondre

Avant d'aborder la troisième partie de cet ouvrage, nous vous proposons de réfléchir sur l'exemple suivant en répondant en toute honnêteté aux questions posées plus loin :

Voici le cas : un enfant est gravement atteint depuis plusieurs semaines et, visiblement, ses jours sont comptés. La maman, qui ne semble pas s'en émouvoir, s'obstine à ne pas vouloir consulter des médecins ?

L'approuverez-vous ? Sinon, qu'allez-vous faire ? Que lui conseillerez-vous ?

Si elle persiste dans son refus, fait la sourde oreille, ne réagit pas et laisse le mal s'aggraver sans s'inquiéter davantage, que lui direz-vous ?

Quelle sera votre attitude à son égard ?

Plus encore !

Si cette maman se dit chrétienne mais refuse de demander le secours d'En-haut ainsi que l'intercession des amis de l'Église, déclarant sereinement que son enfant est dans la main du Seigneur, donc qu'il est inutile d'intervenir, lui donnerez-vous raison ?

L'imiteriez-vous en pareil cas ?

Mais allons plus loin.

Soudain, cette dame se rend compte que son enfant est aux portes de la mort ; bouleversée, elle réclame avec instance le secours de Dieu et le soutien de ses amis chrétiens. Quelle opinion aurez-vous de votre Église si, enfin alertée, elle ne paraît nullement s'émouvoir du désarroi de cette maman, ne manifestant

qu'un peu de pitié exprimée dans de vagues prières qui n'engagent personne ?

Interviendrez-vous auprès des responsables de l'assemblée ? Que leur direz-vous ? Quelle devrait-être, en pareil cas, l'attitude des chrétiens ? Comment devraient-ils réagir ?

Peut-être, laisserez-vous aller les choses sans intervenir, en pensant que la communauté n'a pas à en faire davantage ?

Si, au contraire, l'assemblée se mobilise pour obtenir la guérison de l'enfant, trouverez-vous à redire à ses membres ; leur zèle vous paraîtra-t-il excessif, voire déplacé ? Ou bien, vous associerez-vous sans réserve à son action ?

Qu'en est-il de votre Église ? S'occupe-t-elle réellement des malades ? Êtes-vous de ceux qui les aident à compter sur le Seigneur ? Que pourriez-vous faire pour entraîner vos amis à prendre à cœur leur situation pénible ?

Il est grand temps de sortir de tant d'indifférence !

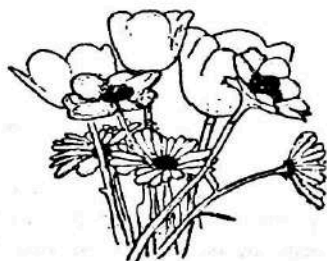
TROISIÈME PARTIE

QUI EST COUPABLE ?

12. Qui a péché ?

13. Pourquoi la maladie ?

14. Honnêteté



CHAPITRE 12

Qui a péché ?

« Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

Jean 9:3

Jésus n'est jamais distrait ou indifférent lorsqu'il se déplace accompagné de ses disciples. Toute personne dans la peine rencontrée sur sa route est l'objet de sa compassion. Les douze, qui l'observent dans ses faits et gestes, sont chaque fois surpris de le voir s'intéresser à d'humbles inconnus.

Alors qu'il passe près d'une porte de la ville ou du Temple, le Maître s'arrête et attarde ses regards sur un mendiant aveugle de naissance (Jean 9:1-4). A quoi peut-il bien penser ? Intrigués, les disciples s'interrogent :

- Chercherait-il à savoir pourquoi cet homme est né aveugle ?
- Y aurait-il quelque obstacle qui l'empêcherait de lui rendre la vue ?
- Ce malheureux serait-il victime ou responsable de son infirmité ?

— Les siens auraient-ils commis une faute grave pour qu'il soit dans cet état ?

Les disciples, comme la plupart de leurs contemporains, sont persuadés que cette cécité est une punition de Dieu, d'où la question qui jaillit brusquement de douze bouches à la fois :

— *Qui a péché, lui ou ses parents pour qu'il soit né aveugle ?*

Interrogation hautement saugrenue. Je vous le demande ! Cet aveugle pouvait-il pécher avant de naître ? Quoi qu'il en soit, la question de ces hommes est cruelle et déplacée devant ce non-voyant à l'oreille fine. Elle prouve combien leur cœur est sec ; oublieraient-ils qu'à leurs côtés se tient Celui qui opère des miracles et a le pouvoir de rendre la vue aux aveugles ?

Toute épreuve d'une certaine gravité (maladie, infirmité, série de malheurs, mort prématurée...) apparaît, pour beaucoup de personnes aujourd'hui encore, comme le juste châtiment de fautes connues ou supposées.

On croit entendre de braves personnes accuser ainsi le Seigneur :

— *Mais qu'ai-je fait au bon Dieu pour qu'il s'acharne contre moi et me frappe de tant de maux ?*

... ou s'exclamer des personnes scrupuleuses qui cherchent la raison de leur détresse :

— *Certainement, Dieu me punit !*

... ou soupçonner l'interdit chez autrui en se disant :

— *Puisque son mal s'éternise malgré les prières de l'Église, c'est qu'un grave interdit retient le bras de Dieu ; pourquoi ce frère tarde-t-il donc à le confesser ?*

Ceux qui font de telles réflexions paraissent ignorer combien la bonté et la longanimité de Dieu sont immenses, lui qui ne châtie que très exceptionnellement ; et quand il se décide à frapper, la punition infligée est loin d'être à la mesure de la faute commise.

A la décharge des disciples et des chrétiens qui soupçonnent, il faut admettre que l'Écriture et les faits accréditent l'idée du châtiment lorsqu'une personne est frappée dans son corps ou dans son âme. En effet :

1) **Le décalogue** utilise le terme de 'punition' dans le troisième commandement : « l'Éternel *punit* l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui le haïssent » (Exode 20:5).

2) **L'Ancien Testament**, depuis Adam et Ève, fourmille en personnages qui paient pour des fautes précises. Ici, nous n'avons que l'embarras du choix :

– *Marie*, la sœur de Moïse, est brusquement atteinte de lèpre pour avoir critiqué son frère et revendiqué une part de son autorité (Nombres 12:10).

– *Les fils d'Aaron* périssent consumés dans le sanctuaire, eux qui ont osé y introduire du feu étranger, « ce que l'Éternel ne leur avait point ordonné » (Lévitique 10:1).

– *Koré* disparaît avec tous les siens, tous engloutis vivants dans la terre qui s'ouvre soudain sous eux suite à leur rébellion contre le chef du peuple (Nombres 16:32-33).

– *Le roi Ozias* a l'audace d'offrir le parfum dans le temple, fonction réservée aux sacrificateurs ; aussitôt, « la lèpre éclate sur son front ». Vivement chassé du sanctuaire, il est contraint d'aller vivre à l'écart jusqu'à sa mort en laissant le pouvoir à son fils (2 Chroniques 26:16-21).

– *Le chapitre 28* du Deutéronome énumère les malheurs (famine, stérilité, déportation, pestes, invasions, etc.) qui frapperont 'ceux qui n'obéiront pas à la voix de l'Éternel'.

3) **Le Nouveau Testament** relate le récit de la mort d'Ananias et de Saphira, brutalement foudroyés pour avoir menti à Pierre devant l'Église rassemblée. Peu de temps après, le roi Hérode accepte d'une foule en délire des louanges dues à Dieu seul ; aussitôt tombe le châtiment : 'un ange frappe' l'orgueilleux monarque qui 'expire rongé de vers' (Actes 12:21-23).

L'apôtre Paul avertit les chrétiens de Corinthe en leur signalant que plusieurs d'entre eux sont malades ou décédés pour avoir pris indignement le repas du Seigneur alors qu'ils vivaient notoirement dans le péché (1 Corinthiens 11:30-31).

4) **Les faits eux-mêmes** semblent donner raison aux disciples puisque de tout temps des multitudes ont payé cher leur conduite et leurs excès. La maladie, la ruine, une mort prématurée ont eu des causes diverses, bien connues : alcoolisme (cirrhose du foie ; troubles de la vision, delirium tremens...), abus de drogues, déviations sexuelles, excès de table, non respect du repos hebdomadaire, soucis entretenus, l'envie exacerbée, la haine...

Et pourtant, malgré ce qui précède, rien ne m'autorise à voir en toute personne éprouvée un coupable sous le châtiment de Dieu. Le livre de Job a été écrit pour nous garder de nous ériger en juge impitoyable qui accuse gratuitement et calomnie un innocent, ajoutant ainsi une souffrance de plus à sa peine. La réponse de Jésus, citée en exergue, nous sera utile lorsque nous serons tentés de soupçonner un être malade ou infirme, même quand des preuves patentes semblent nous y autoriser.

Les disciples ont eu de tristes prédécesseurs en la personne des trois amis de Job. De la pitié et de bonnes intentions, ces vieillards en avaient à revendre, eux qui venaient de fort loin pour consoler ce grand malade ; eux qui avaient accepté l'inconfort, restant assis à même le sol durant sept jours devant un malheureux qui se tordait de douleur. Ils ont supporté ce triste spectacle vingt quatre heures sur vingt quatre sans ouvrir la bouche pendant toute une semaine (Job 2:13). Chapeau !

Sans doute avaient-ils raison de garder le silence devant tant de souffrance, mais leur mutisme était d'une teneur propre à exaspérer le patriarche qui flairait sans peine la suspicion et la malveillance. Aussi, explosa-t-il soudain, allant jusqu'à maudire le jour de sa naissance (3:1-2). Qu'il est révoltant d'être accusé par ses proches ou ses amis, alors qu'on possède 'une bonne conscience devant Dieu' !

Les trois visiteurs observent sans indulgence leur ami effondré ; incontestablement c'est un homme sous le châtiment de Dieu ; la maladie le frappe parce qu'il a péché, c'est évident ; et si l'épreuve atteint de tels sommets sans lui laisser un instant de répit, c'est qu'il a commis des fautes d'une gravité extrême obli-

geant le Seigneur à déchaîner contre lui toute sa colère. Donc, pas de rétablissement possible et de réhabilitation à attendre aussi longtemps qu'il ne plaidera pas coupable devant l'Éternel et devant les hommes. Excellente théorie, conforme à l'Écriture : Quand le mal est réellement une punition de Dieu, il n'y a pas de guérison à attendre sans humiliation et retour au Seigneur. Les trois amis, pétris de saine doctrine, le savent et l'appliquent aveuglément à un homme que l'Éternel a pourtant qualifié d'intègre et de juste. Comme on peut se tromper !

— *Pour toi, conseillent ces donneurs de leçons, dirige ton cœur vers Dieu... Éloigne-toi de l'iniquité, ne laisse pas habiter l'injustice sous ta tente, alors tu lèveras ton front sans tache, tu seras ferme et sans crainte, tu oublieras tes souffrances...* (Job 11:13-16).

Et pour amener plus sûrement le malade à capitulation, ses amis ne ménagent rien ; les reproches pleuvent, ironiques même. 'Ah ! Ah ! Tu n'es plus serein comme tu l'étais dans la prospérité...' :

— *Tu as fortifié les mains languissantes, et maintenant qu'il s'agit de toi, tu faiblis !*

Maintenant que tu es atteint, tu te troubles ! (4:3-5).

Des soupçons, les prétendus amis passent allègrement à la calomnie. Si l'on sait que Dieu traite son serviteur Job d'homme exceptionnel (1:8), on mesure bien vite le caractère odieux de leurs accusations. Jugez plutôt :

— *Ta méchanceté n'est-elle pas grande ?* déclare sans preuve le pieux Élip haz.

Tes iniquités ne sont-elles pas infinies ?

Tu enlevais sans motif des gages à tes frères,

Tu privais de leurs vêtements ceux qui étaient nus,

Tu ne donnais point d'eau à l'homme altéré...

Tu renvoyais les veuves à vide,

Les bras des orphelins étaient brisés...

c'est pour cela que la terreur t'a saisi tout à coup...

(22:5-11).

Langage ignoble et révoltant.

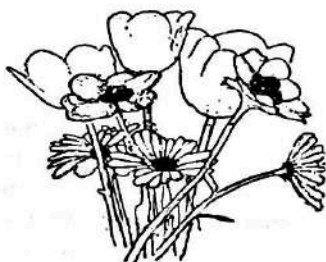
Comme quoi, certaines notions justes et scripturaires, appliquées mal à propos et sans indulgence, peuvent nous rendre injustes, insupportables et cruels. Dieu permette que nous ayons assez d'amour pour assister celui qui souffre sans nous hasarder à le juger. L'avertissement de Jésus devrait nous y encourager : « Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés. Car vous serez jugés vous-mêmes de la manière dont vous aurez jugé, et on vous appliquera la mesure dont vous vous serez servis pour mesurer autrui » (Matthieu 7:1-2).

Questions :

1. Lorsque vous vous trouvez devant un malade vous arrive-t-il de vous interroger en disant : « Pourquoi ce malade en est-il là ? Pourquoi ne guérit-il pas ? Y a-t-il un motif qui empêche le Seigneur de lui accorder la guérison ? »

2. Devrait-on se poser de telles questions ? Quel danger courons-nous en voulant trouver à tout prix une réponse à ces 'pourquoi ?'

3. Quelle doit être notre attitude devant un malade qui ne guérit pas malgré l'intercession de l'Église ?



CHAPITRE 13

Pourquoi la maladie ?

« Pourquoi Dieu donne-t-il la lumière à celui qui souffre et la vie à ceux qui ont l'amertume dans l'âme ? »

Job 3:20

La Bible donne plusieurs réponses à cette question tant de fois posée. Elle permet d'avancer *neuf explications*, dont la plupart sont fournies par le livre de Job. La maladie peut être :

1. **Un châtiment de Dieu**, une punition infligée pour une faute ou un comportement répréhensible précis. C'est l'opinion des trois amis de Job comme nous l'avons signalé dans le chapitre précédent. Quoique cette explication ne concerne pas le patriarche – elle ne fait que l'irriter – il semble qu'un chrétien arrêté par la maladie devrait s'approcher du Seigneur pour lui dire en toute humilité : « Seigneur, si j'ai mal agi, éclaire-moi et montre-moi pourquoi je suis ainsi frappé... » sans cependant s'adonner à l'introspection et se laisser accuser par l'adversaire ; la maladie, répétons-le, n'est pas nécessairement un châtiment de Dieu (ce point a été développé au chapitre 11). Job et l'apôtre Paul nous le confirment, le premier ayant été qualifié de 'juste'

par l'Éternel lui-même, et le second se montrant préoccupé de conserver 'une bonne conscience devant Dieu'. Cependant, il est toujours profitable de s'exposer à la lumière du Saint-Esprit pour avoir au moins l'heureuse confirmation que Jésus habite en nous.

2. **Un avertissement divin**, une mise en garde, un appel à sortir de sa tiédeur, un langage de Dieu pour revenir à lui. C'est la conception d'Élihu, le plus jeune des amis de Job qui affirme avec une certaine assurance : « Dieu parle tantôt d'une manière, tantôt d'une autre et l'on n'y prend pas garde. Il parle par des songes, par des visions nocturnes... alors il leur donne des avertissements... afin de détourner l'homme du mal et de le préserver de l'orgueil... » (Job 33:14-18). Cette explication a sa valeur mais n'est pas applicable à Job ; toutefois, lorsque Dieu nous arrête, il est bon de s'interroger avec honnêteté pour savoir si nous n'avons pas 'abandonné notre premier amour', si le Seigneur et son Royaume occupent réellement la première place dans notre cœur, si les choses de la vie ne nous accaparent pas au point d'oublier celui qui nous a tellement aimés.

3. **La souffrance, un mystère**. Lorsqu'il afflige un homme, l'intention de Dieu est parfois de lui apprendre à se soumettre sans comprendre, à accepter contretemps et difficultés sans poser d'inutiles 'pourquoi ?' Ainsi se comporte le malheureux Job qui, écrasé par de terribles épreuves, s'adonne à la louange au lieu de se lamenter en stériles interrogations. Quel exemple ! « L'Éternel a donné. L'Éternel a ôté. Que le nom de l'Éternel soit béni... » (Job 1:21). « Quoi, nous recevons de Dieu le bien et nous ne recevons pas aussi le mal » ! « En tout cela, Job ne pécha point par ses lèvres » (Job 2:10). Dans les heures d'obscurité pensons à Job en regardant au Seigneur ; il nous apaisera et nous rappellera que « toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu » (Romains 8:28).

4. **Un défi dans le ciel**. Job est la cible de Satan qui l'accuse devant Dieu d'être vertueux par intérêt. Cet homme exceptionnel, combien soumis et reconnaissant au sein même de la

fournaise, devient sans le savoir – et selon l'expression d'un prédicateur – le « champion de l'honneur de Dieu » à la confusion du diable. Par son témoignage, Dieu triomphe devant l'accusateur. La preuve est donc faite : Job n'est pas vertueux par intérêt (Job 1:21). Qui est dans l'épreuve sera soutenu en sachant qu'il sert l'honneur de Dieu jusque dans le ciel.

5. L'occasion de faire une nouvelle expérience avec Dieu, de vivre en communion plus étroite avec lui. Notre connaissance du Seigneur peut devenir, avec le temps, superficielle ou même théorique. Dieu utilise alors ces moments d'obscurité, ces difficiles chemins pour nous amener à le redécouvrir, à le connaître plus intimement, à le voir sous un jour nouveau et combien exaltant.

A ce sujet, il faut relire la réponse de l'Éternel. Dans les chapitres 38 à 41 il se présente à Job comme le Maître de l'univers infiniment grand, devant qui l'homme n'est que poussière. Mais quel langage étrange ! Que viennent faire ici, devant un être brisé, la lionne, les chèvres, l'âne sauvage, le buffle, l'autruche, l'hippopotame et le crocodile ? Or, chose surprenante, c'est la seule réponse qui bouleverse le patriarche : « Mon oreille avait entendu parler de toi mais maintenant mon œil t'a vu » (Job 42:5). Décidément, Dieu est le meilleur des psychologues. Il sait quel est le langage qui convient à chacun pour l'atteindre plus sûrement, le consoler, l'avertir, le reprendre, le stimuler, en un mot l'amener plus près de lui.

Dans une passe difficile, qu'il est salutaire de se savoir dans les mains d'un tel Dieu, sage et infiniment grand !

6. La possibilité pour le Seigneur de faire éclater Sa puissance par une grande délivrance. C'est Jésus lui-même qui l'affirme dans la réponse donnée à ses disciples au sujet de l'aveugle de naissance qu'il s'appête à guérir : « afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » (Jean 9:3). Voilà un argument de plus pour s'attendre à une délivrance venant du ciel. Il est dommage que l'on oublie parfois de signaler dans l'Église une guérison manifeste qui ne manquerait pas d'inciter à la

louange l'assemblée toute entière. Adressée au Tout-Puissant dans la joie et la ferveur, cette louange stimulerait la foi et encouragerait chacun à prier fidèlement pour ceux qui souffrent.

7. La souffrance ? Un moyen du Seigneur pour nous rendre humbles et petits, donc aptes à le servir. C'est Paul l'apôtre qui nous l'apprend : « Il m'a été mis une écharde dans la chair pour m'empêcher de m'enorgueillir » (2 Corinthiens 12:7). Bien avant lui, Joseph avait cédé à la vanité devant ses frères et ses parents, se révélant ainsi inutilisable pour Dieu. Il fallut treize années d'humiliations pour faire de ce jeune homme un serviteur hors ligne. Reconnaissons que nous avons besoin, nous aussi, d'être parfois courbés par le Saint-Esprit ; Dieu nous **discipline** tel un père qui éduque son enfant, 'afin que nous soyons propres à toute bonne œuvre' (Hébreux 12:7-11 ; 2 Timothée 2:21).

8. Toute épreuve 'accueillie' nous rend aptes à consoler les autres, car, pour être utile à ceux qui souffrent, il faut avoir soi-même accepté la consolation du Seigneur dans une épreuve analogue. En vérité, on ne peut communiquer que ce qu'on a reçu : « Béni soit Dieu... le Dieu de toute consolation qui nous console dans toutes nos afflictions afin que par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans quelque affliction » (2 Corinthiens 1:3-4).

9. Autre but de l'épreuve : « achever les souffrances de Christ » (Colossiens 1:24). A quoi servirait le sacrifice du Calvaire si le monde entier l'ignorait, si personne ne l'annonçait, parfois au prix de sa vie ? Aux souffrances du Sauveur doivent donc s'ajouter celles de ceux qui ont la mission de les proclamer. En effet, que de rudes épreuves, de maladies contractées, de périls sans nombre ont jalonné au travers des siècles la route des évangélistes, des missionnaires, des témoins du Crucifié qui ont prêché courageusement, par leur vie et leurs paroles, Jésus, mort et ressuscité ! A ce sujet, il est bon de relire certains chapitres de la plume de Paul (2 Corinthiens 11:23-33). Ainsi, les souffrances (nullement expiatoires) qu'entraîne l'annonce de la Bonne Nouvelle parachèvent celles de Christ.

LES ORIGINES DE LA MALADIE

Comme nous l'avons développé au chapitre précédent, la maladie n'est pas forcément la conséquence d'un péché particulier. Elle peut être **l'œuvre du diable**. N'est-ce pas lui qui a frappé Job d'un ulcère malin depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête (Job 2:7), l'Éternel ayant permis à Satan de toucher Job dans son corps ? Avec une réserve cependant, c'est qu'il ne mette pas ses jours en danger. Le Nouveau Testament confirme ce rôle joué par l'adversaire. Dans l'Évangile de Luc par exemple, Jésus délivre une femme infirme que « Satan tenait liée depuis 18 ans » (Luc 13:16). De son côté, l'apôtre Pierre s'adressant à un auditoire païen chez Corneille, range les malades parmi ceux qui gémissent « sous l'empire du diable » (Actes 10:38).

Mais ce serait une erreur d'attribuer systématiquement à Satan toutes les maladies. Certaines sont dues à des **causes naturelles**. Que je m'installe dans un courant d'air ou sorte par temps froid insuffisamment vêtu et je cours le risque de m'enrhumer. Un gravillon dans l'œil, une piqûre d'insecte, une esquille de bois peuvent avoir des conséquences sur mon état général.

Nous avons signalé que la maladie peut venir de **l'homme**. Le tabac, l'alcool, la débauche, la vie survoltée, bref les excès de toutes sortes peuvent altérer gravement sa santé. Nous avons le devoir de veiller sur notre corps, lequel est le temple du Saint-Esprit. Il importe de rester en forme pour mieux servir le Seigneur et être plus fort devant la tentation.

Dans certains cas, **Dieu lui-même** peut provoquer la maladie lorsque l'homme se rebelle et se détourne de lui. Par exemple, l'Éternel envoie un ulcère malin sur les Égyptiens (Exode 9:11 et 15:26) ; c'est lui qui frappe Myriam (de la lèpre, Nombres 12:10) et plus tard le roi Hérode pour s'être attribué

des honneurs qui ne reviennent qu'à Dieu seul (il expire rongé de vers, Actes 12:23). Selon Ézéchiél (14:21), la maladie est un châtiment infligé par Dieu à tout homme rebelle à sa loi tandis qu'il promet, au contraire, de protéger quiconque en Israël se soumettra à ses commandements : « Si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel et fais ce qui est droit à ses yeux, si tu prêtes l'oreille à ses commandements et si tu observes toutes ses voies, je ne te frapperai d'aucune des maladies dont j'ai frappé les Égyptiens » (Exode 15:26).

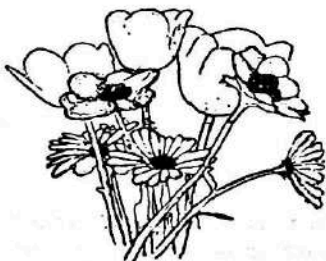
Ne nous trompons pas : Satan *tente* l'homme pour le perdre, l'éloigner de Dieu et contrecarrer son œuvre. Au contraire, Dieu *éprouve* son enfant pour l'affermir dans la foi et le rendre plus apte à le servir, à la gloire du Créateur.

Questions :

1. N'est-ce pas réconfortant de savoir que ce n'est pas en vain que Dieu éprouve ses enfants ? Si vous l'êtes présentement, quelle est l'explication qui vous réconforte le plus ?

2. Lors d'une visite, est-ce utile de donner une réponse à une personne qui vous interroge ainsi : « Dites-moi pourquoi je suis arrêtée dans ma santé depuis de longues semaines » ?

3. Pouvez-vous citer quelques paroles de l'Écriture susceptibles d'encourager une personne traversant un temps difficile ? Notez-les et apprenez-les par cœur.



CHAPITRE 14

Honnêteté

« Que chacun s'éprouve lui-même. »

1 Corinthiens 11:28

Un vieux chrétien rend visite à des amis qu'on ne voit plus à l'Église. Parvenu à l'étage, il appuie sur le bouton de la sonnette... et brusquement, cesse le vacarme venant de l'appartement. Donc la famille est bien là.

Il attend...

Il tend l'oreille et perçoit un bruit léger : quelqu'un s'approche de la porte à pas feutrés, certainement pour lui ouvrir.

Pas du tout !

Nouvelle attente dans le silence et nouveau coup de sonnette. Puisqu'il est sûr de trouver à qui parler, le visiteur persévère ; il insiste une, deux, trois fois. Toujours sans résultat. Notre homme s'impatiente mais espère encore. La curiosité l'emportant, il s'autorise alors – une fois n'est pas coutume – à courber l'échine et à baisser la tête pour lorgner par le trou de la serrure. Pas pour

longtemps d'ailleurs car aussitôt il se redresse et recule, tout pe-
naud. C'est qu'il a aperçu de l'autre côté... devinez quoi ? Un
œil brillant qui le regardait.

Cette illustration, que je dois au regretté pasteur Chapal,
nous rappelle qu'il est chose aisée d'accuser les autres. Comme
il serait préférable de se laisser sonder d'abord par 'l'œil' divin ;
élémentaire précaution pour qui redoute d'accabler injustement
un frère éprouvé.

En effet, si les prières de l'Église, l'imposition des mains ou
l'onction d'huile ne sont pas suivies d'effets, n'allons pas char-
ger sans preuve le malheureux patient de je ne sais quel affreux
péchés en lui disant, l'air soupçonneux :

« Frère, je crois savoir pourquoi la délivrance ne vient pas :
chez vous, doit se cacher un interdit que vous tolérez. Confes-
sez-le sans délai en l'abandonnant résolument. Mettez de l'ordre
dans votre vie... et Dieu vous bénira. »

Halte-là !

Ce serait cruauté que de parler ainsi. A-t-on le droit de 'sup-
poser' l'interdit dans un cas pareil, à moins que l'inconduite du
patient ne soit notoire ? Et encore ! Si tel était le cas et avant de
parler de guérison, il serait de mon devoir de dénoncer le péché
en invitant le malade à y renoncer. Démarche difficile mais né-
cessaire. Elle sera sans doute mieux accueillie si je me présente
devant le coupable comme un pécheur qui veut le bien de son in-
terlocuteur. Quoi qu'il en soit, l'amour m'interdit de 'soupçon-
ner le mal ou le pire' (1 Corinthiens 13:5). Après tout, Dieu ne
guérit que des pécheurs.

En examinant les Écritures il est possible de relever cinq
motifs de non-guérison suite à une imposition des mains ou à
une intervention des anciens. En effet :

1. Il est des cas où l'obstacle à la guérison est imputable à
ceux-là même qui ont exercé ce ministère, qu'ils soient pasteurs
ou anciens. Jésus nous autorise à y croire lui qui, descendant de
la montagne de la Transfiguration, voit venir à lui un père éploré,

désespéré devant son enfant épileptique : « Je l'ai amené à tes disciples et ils n'ont pas pu le guérir. »

La réponse du Maître est sévère, non pas à l'endroit du malade mais à l'égard des neuf qui ont tenté vainement de délivrer l'enfant : « Race incrédule et perverse... jusqu'à quand serai-je avec vous ? » (Matthieu 17:17).

Plus tard, en tête à tête avec eux, Jésus précise la cause de leur échec : **votre** incrédulité (v. 20). Ici, le Sauveur n'incrimine nullement le père, lequel n'a pas manqué de foi ni refusé de croire : « **Je crois ! Viens au secours de mon incrédulité.** » Non seulement le Sauveur s'en prend à l'incrédulité de ses disciples mais il dénonce, indirectement sans doute, leur paresse, le manque de sérieux et de persévérance dont ils ont fait preuve. En disant : « Cette sorte de démon ne sort que par la prière et le jeûne », Jésus laisse entendre aux siens qu'ils ont négligé d'assiéger le trône de Dieu avec détermination ; la délivrance était à ce prix. Belle leçon pour nous qui lâchons si vite le combat, oubliant les malades une fois franchie la porte de l'Église ou de l'hôpital.

2. Parfois, c'est *l'incrédulité de l'assemblée* qui retient le bras du Seigneur. Dans les rencontres de prières les chrétiens intercèdent bien pour les malades mais trop souvent sans grande conviction et sans ardeur parce qu'ils n'attendent pas vraiment leur rétablissement. Savez-vous que le paralytique dont parle l'Évangile (Marc chapitre 2) fut guéri à cause de sa foi mais aussi de celle de ses brancardiers : « Voyant leur foi » (v. 5). Ces hommes, décidés à obtenir coûte que coûte la délivrance de l'impotent, ont eu l'audace de le faire descendre par le toit de la maison afin de le placer devant Jésus. Un bel exemple à méditer ! Grâce à eux, l'infirme obtint pardon et guérison devant la foule émerveillée. Il ne serait pas inutile parfois que les membres d'une même communauté se retrouvent pour laisser au Saint-Esprit le soin de leur révéler, s'il y a lieu, leur incrédulité, leur peu de zèle et de persévérance résultant de leur manque de foi. Rares sont les vrais intercesseurs que les silences de Dieu ne découragent pas. Soyons de ceux-là.

3. Si la guérison ne vient pas, peut-être faut-il incriminer la personne qui a pris l'initiative d'imposer les mains sans avoir, semble-t-il, qualité de le faire, c'est-à-dire sans avoir reçu de Dieu le don de guérison, un charisme que l'Eglise ne lui a pas reconnu (ceci ne concerne pas les anciens appelés à pratiquer l'onction d'huile). Oublierait-on que le Saint-Esprit qualifie et distribue ses dons comme il lui plaît (1 Corinthiens 12:11) ? Et si j'en crois la Bible, le don des guérisons n'est pas accordé à n'importe qui, fût-il ancien ou pasteur. « Tous ont-ils le don des guérisons » (v. 30) ? Certainement pas.

4. En considérant certains textes bien connus (Jacques 5:15-16 ; Psaumes 32:3-5 ; 1 Corinthiens 11:28-32) il est clair que dans nombre de cas c'est le péché non confessé qui fait obstacle à la réponse de Dieu. Aussi n'est-ce pas pour rien que l'apôtre Jacques parle de confession mutuelle lorsqu'il traite de la guérison des malades dans l'Eglise, le patient n'étant pas le seul à devoir examiner sa vie pour y mettre bon ordre ; ceux qui l'entourent sont invités à en faire autant. Il ne faudrait pas que le malade ait l'impression de comparaître devant un tribunal, les anciens faisant office de juges. Ah ! Si nous étions assez simples et plus libres entre nous pour reconnaître et avouer nos chutes lorsque Dieu nous le demande, que de progrès ferions-nous et que de changements s'opéreraient dans l'Eglise !

Il est reconnu que certains péchés peuvent entraîner la maladie et nuire ainsi à la guérison aussi longtemps qu'ils sont tolérés. D'où la nécessité d'en faire l'aveu et d'y renoncer. Les soucis, les excès de toute sorte, l'avarice, les désordres sexuels, la suractivité, l'inobservation du jour du repos... affaiblissent l'organisme et le rendent plus vulnérable. (À ce sujet lire : *Maladie ou santé à votre choix* – Bible et santé...)¹

¹ *Maladie ou santé à votre choix* (Mc Millen). Éd. Weber, Villa Emmanuel ; Monnetier-Mornex.

La Bible et la santé (Dr. C. Klopfenstein) ; Éd. La Pensée Universelle, 4 rue Charlemagne, Paris 4^e

5. Enfin et surtout il faut garder à la pensée le fait que notre Dieu est souverain. « Il est au ciel et nous sur la terre » (Ecclésiaste 5:1). Le Seigneur a-t-il promis à ses enfants qu'ils échapperaient à toute maladie et conserveraient jusqu'au bout une pleine santé (voir page 119) ? Ce serait oublier que l'homme extérieur se détruit, que la décrépitude fait inexorablement son œuvre. Et pourtant, « c'est l'Éternel qui guérit ». Il guérit certes, mais... à sa façon et le moment venu (revoir chapitre 5). Ne dictons pas au Seigneur sa ligne de conduite en brandissant ses promesses.

En conclusion, ne nous laissons pas troubler si tel malade ne guérit pas malgré l'intervention des frères. Continuons à croire et à implorer le Seigneur aussi longtemps que le mal n'est pas enrayé ou que le patient n'a pas été apaisé et relevé par le « Ma grâce te suffit » du Dieu d'amour.

Questions :

1. Vous est-il arrivé de vous montrer sévère ou soupçonneux à l'égard d'un malade qui ne guérit pas quoique les anciens de l'Église aient réclamé son rétablissement ?

2. Quand vous étiez éprouvé dans votre santé, avez-vous détecté des soupçons ou entendu des reproches injustes qui vous ont fait mal ? Avez-vous réellement pardonné à ceux qui se sont montrés durs ou injustes à votre égard ? Que cela vous incite à ne pas les imiter.

3. Avez-vous compris que toute personne qui souffre a droit à des trésors de compassion et d'indulgence ?

QUATRIÈME PARTIE

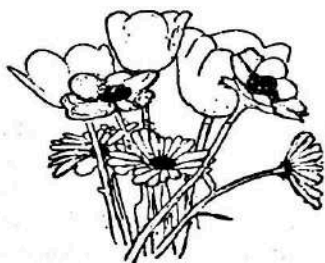
CEUX QUI SOUFFRENT

15. Visiter les malades

16. Médecins et médecine

17. Le divin Médecin

18. Le cas Trophime



CHAPITRE 15

Visiter les malades

« J'étais malade et vous m'avez visité. »

Matthieu 25:36

Avez-vous entendu ce prétexte : « Ah ! Il me tarde de 'prendre' ma retraite pour me consacrer enfin aux vieillards et aux malades. Actuellement, je suis débordé. Ma vie professionnelle m'accapare plus que jamais et ma famille, à qui je me dois en priorité, réclame ma présence. »

L'intention est louable mais sera-t-elle suivie d'effet le moment venu ? Observez les gens fort occupés : ils se plaignent de ne pouvoir soustraire la moindre minute à leur programme tellement chargé ! Visiter des malades, assister à la réunion de prières hebdomadaire sont choses impossibles, réellement impossibles ! Or, curieusement, lors d'un mariage ou d'une fête paroissiale, ces mêmes personnes sans cesse débordées apparaissent très détendues, nullement pressées de rentrer à la maison, désireuses d'honorer jusqu'au bout le lunch qui accompagne la cérémonie.

Comme quoi, on 'déniche' miraculeusement du temps pour tout ce qui passionne ou est agréable. Aux âmes généreuses, Dieu accorde la grâce d'en trouver plus qu'on ne croit pour le servir.

Autre remarque qui doit faire réfléchir : ceux qui ont négligé les malades ou les vieillards durant leur vie active et dans la pleine force de l'âge, n'ont ni l'envie, ni le ressort, ni la pensée d'aller vers eux une fois parvenus à l'automne de la vie, lorsqu'il y a pléthore de temps libre. C'est dès l'entrée dans la vie chrétienne qu'il faut se donner au prochain. Les responsables de l'Église ou de mouvements de jeunesse devraient y penser et inciter les néophytes à ouvrir tout grand leur cœur pour répondre pratiquement aux besoins du prochain.

Que Dieu nous communique la compassion qui animait jadis notre Sauveur ! Cette compassion, don de l'Esprit, grandira dans la mesure où nous nous donnerons régulièrement aux autres pour leur joie et leur bien tant spirituel que matériel s'il le faut. Même au départ de la vie, il vaut la peine de s'interroger :

Quand sonnera l'heure de la grande rencontre, lorsque je serai appelé à paraître devant le Christ, quelles paroles prononcera-t-il sur moi ? Sera-ce la joyeuse invitation : « J'ai été malade et tu m'as visité... Prends possession du royaume... » Ou le reproche cinglant du Juge suprême : « J'ai été malade et tu ne m'as pas visité. Retire-toi de moi... » ? La parabole de Matthieu 25:31-46 qu'il serait bon de relire ne devrait pas nous laisser insensible ni stérile, surtout si l'on se souvient que chaque visite rendue à un être souffrant est en réalité une visite faite au Seigneur lui-même. De plus, n'est-il pas stimulant de savoir qu'une récompense est promise dans l'au-delà à quiconque prend soin de son prochain ? Pensons-y. Et qui sait si plus tard, chargé d'ans au point de ne pouvoir quitter la chambre ou la maison de retraite, il ne vous sera pas donné d'accueillir avec reconnaissance – et quelle joie ! – un jeune ami, un envoyé du Seigneur venu vous témoigner une affection qui vous fera chaud au cœur ? Qui répand l'amour recevra tôt ou tard de l'amour. Les récompenses ne sont pas reçues qu'au ciel.

J'ai côtoyé un industriel, homme fort occupé mais connu dans toute la région. Son dévouement et sa bonhomie attiraient jeunes et vieux, chrétiens ou non. Le contact était facile avec lui. Sur sa tombe, le prédicateur déclara humblement devant un vaste auditoire : « Le vrai pasteur dans le pays, c'était celui qui vient de nous quitter ; nous ressentirons longtemps le vide que laisse ce départ. » Il n'y avait qu'à considérer la foule émue qui se pressait dans le cimetière pour avoir une idée de la profonde estime qu'on portait à ce cher disparu.

Et maintenant voici quelques conseils pour ceux qui s'adonnent à ce service :

a) Lorsque vous êtes au chevet d'un malade ne pensez pas à vous ou à ce que vous devez dire ; c'est le malade qui doit vous préoccuper. Répondez plutôt à ses questions. Soyez lucide et sage ; s'il souffre au point de ne pouvoir supporter un long entretien, mettez rapidement un terme à votre visite. Ne vous croyez pas obligé de lui faire une lecture avec commentaire suivi d'une abondante prière. A moins qu'on ne vous retienne, les visites brèves sont souvent les plus appréciées.

b) Si, en entrant dans la chambre du malade, vous trouvez des personnes qui l'entourent et bavardent avec lui, retirez-vous en lui disant : « Je vous laisse à vos amis. Je reviendrai vous voir dans quelques jours. Je ne vous oublie pas... » La présence de plusieurs visiteurs à la fois n'est jamais souhaitable ; elle fatigue le malade qui ne sait trop où donner de la tête et avec qui converser.

c) Montrez-vous indulgent si le patient tient des propos de révolte. Sous la pression de la souffrance il peut laisser échapper des paroles qu'il regrettera sitôt les douleurs estompées. Pensez à Job qui maudit le jour de sa naissance devant des consolateurs fâcheux ; l'Éternel ne l'en réprimanda pas pour autant. Pensez à Moïse qui s'emporta contre les enfants d'Israël éprouvés par la soif. Or, c'est lui qui fut châtié, non les révoltés qui auraient pu

s'attendre à plus de compassion de la part de leur chef, car leur épreuve était réelle (Nombres 20:1-12 ; Psaumes 106:32-33).

Je sais ! Il y a des cas où le malade se conduit en enfant gâté ; s'il se montre exigeant, injuste envers l'entourage, sans doute faudra-t-il le reprendre avec douceur, le désapprouver sans le moraliser, en cherchant à l'amener à témoigner plutôt de la reconnaissance à ceux qui se dévouent pour lui. On lui parlera comme un pécheur s'adressant à un pécheur, c'est-à-dire sans le juger.

Je rendais visite à une chrétienne obligée de garder la chambre depuis de longues semaines ; elle se plaignait d'être trop peu visitée par les membres de l'Église qu'elle ne menageait pas. Ses reproches pleuvaient, vifs et fort peu charitables.

– Ce sont les gens du monde qui s'occupent de moi... me dit-elle sur un ton aigre-doux.

– Ah ! Je crois savoir pourquoi vos amis ne viennent pas vous voir...

– Que voulez-vous insinuer ?

– Absolument rien, mais je devine pourquoi vous êtes délaissée par vos amis...

– Tiens ! Dites vite...

– Je suppose qu'ils préfèrent garder leurs distances... parce que vous avez la langue un peu trop pointue et elle fait mal...

La demoiselle sursauta et l'entretien tourna court. Je la quittai sans revenir sur ce que j'avais cru devoir lui dire. Cependant, plus tard, je reçus d'elle et par deux fois des lettres qui me réjouirent : elle s'était réellement humiliée et avait changé d'attitude.

d) Pour établir un meilleur contact avec la personne visitée, il est bon, quand c'est possible et souhaitable, de lui offrir suivant le cas une gâterie, un objet, un journal, toute chose susceptible de lui faire plaisir... Un petit cadeau pas nécessairement onéreux est toujours apprécié. Le professeur J. M. Nicole disait avoir connu une personne âgée qui, pendant la dernière guerre, découpait en petits morceaux sa maigre portion de chocolat pour

en faire part à des malades qu'elle visitait à domicile ou dans les hôpitaux. Chrétienne soucieuse de leur âme, elle ne manquait pas de les réconforter par de bonnes paroles tirées de la Bible. Hélas ! Lorsqu'elle fut décédée, personne ne prit la relève pour assurer ce beau ministère. Au jour du jugement, cette veuve entendra certainement le Seigneur lui dire : « J'ai été malade et tu es venue me voir. Entre dans la joie de ton Maître. » Cet exemple touchant devrait être pour nous tous comme un appel du Seigneur à passer aux actes sans attendre 'la retraite' !

e) A tel chrétien très éprouvé, qui désespère de guérir, il semble que les responsables de l'Église devraient avoir la liberté de lui proposer de méditer les paroles de l'apôtre Jacques (5:14-16) et de lui conseiller, s'il en a la conviction, d'appeler les anciens afin qu'ils prient pour sa guérison. Le malade y consentira d'autant plus volontiers qu'il pensera avec affection et gratitude à ceux qui le soignent et souffrent de le voir souffrir.

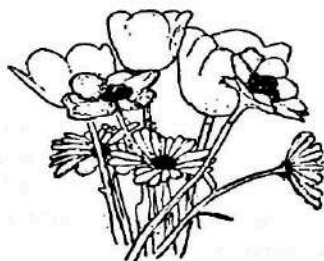
f) Comme nous l'avons déjà signalé, ne servez pas au malade la banale formule tant de fois entendue : « Courage ! Le Seigneur est avec vous » ou « Tenez bon, il vous soutient. » L'essentiel est que le patient soit conscient de l'intérêt que nous lui portons en le visitant régulièrement.

g) C'est du Seigneur surtout qu'il faut entretenir les malades avec la pensée de les amener plus près de lui... à condition que nous vivions nous-mêmes dans une étroite communion avec le Sauveur. Il vaut la peine de préparer dans la prière et à l'avance la visite projetée.

Que Dieu vous donne joie et encouragements dans ce service tellement important mais trop négligé.

Questions :

1. Donnez-vous du temps aux malades ? Sont-ils sur votre cœur ?
2. Connaissez-vous une personne qui se consacre à ce ministère de visites avec compétence ? Si vous êtes jeune et en avez la possibilité, proposez-lui de l'accompagner pour apprendre d'elle et vous adonner à cette tâche importante.
3. Lors d'une visite à un malade gravement atteint, est-il utile de parler de guérison ? Si oui, comment faut-il aborder le sujet ?



CHAPITRE 16

Médecins et médecine

« Nous aussi nous soupirons en nous-mêmes en attendant la rédemption de notre corps. »

Romains 8:23

Des personnes scrupuleuses s'interrogent : Un malade chrétien peut-il consulter un médecin sans déplaire à son Seigneur ? Serait-ce manquer de foi que de se confier aux soins d'un spécialiste ou d'user de moyens humains pour être guéri ? Gravement blessé dans un accident de voiture, la victime doit-elle s'opposer à toute intervention chirurgicale, refuser catégoriquement d'être soignée dans un hôpital, s'abstenir de prendre des médicaments ou d'user de prothèses ? La guérison ne devrait-elle pas venir uniquement de Dieu en réponse à la prière, avec ou sans imposition des mains ? La Bible ne précise-t-elle pas que « c'est l'Éternel qui guérit toutes nos maladies » (Psaumes 103:3) ? ...

Il nous semble ici que le bon sens suffirait à donner les réponses à cette série de questions mais nous préférons les tirer de la Bible.

1. Et d'abord, citons la parole de Jésus rapportée par Luc le médecin : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades » (Luc 5:31). On imagine mal une telle phrase dans la bouche du Maître s'il condamnait en même temps cette profession.

2. Paul présente Luc, son précieux collaborateur, comme le 'médecin bien-aimé' dont il a certainement apprécié les soins et les conseils éclairés. Sans aucun doute, l'apôtre s'exprimerait différemment si cette fonction était contraire à la pensée du Seigneur.

3. C'est encore Luc, le médecin averti, qui nous relate la parabole du Bon Samaritain. Cet homme de cœur qui s'affaire au chevet du blessé ne semble pas avoir demandé à Dieu de guérir le malheureux ? Jésus le montre plutôt occupé à désinfecter les plaies avec du vin en utilisant de l'huile pour les adoucir. C'étaient les seuls 'médicaments' dont disposait à l'époque un homme en déplacement et le Maître, une fois de plus, n'en dénonce pas l'usage

4. Paul non plus ne dédaigne pas les moyens naturels lorsqu'il conseille à Timothée de prendre un peu de vin pour soulager son estomac. L'apôtre n'a pas cru devoir dire à son jeune disciple : « Depuis longtemps tu devrais être guéri. Prie donc avec sérieux le Seigneur pour que tes indispositions disparaissent. Aurais-tu perdu la foi ? »

Et pourtant, 'c'est l'Éternel qui guérit' ! Même quand la thérapeutique du médecin s'avère efficace, en réalité c'est Dieu qui rétablit et redonne la santé. Si l'opération réussit, c'est d'abord à Dieu qu'on le doit, lui qui a dirigé et tenu la main du chirurgien. Chirurgiens et médecins ne sont que des instruments de guérison.

Il nous paraît opportun d'extraire un court passage d'une conférence du professeur J. M. Nicole (1) : « Jésus a dit que nous pouvons nous confier en Dieu pour être nourris et vêtus et

(1) *Maladie et guérison* (d'après une conférence du professeur J. M. Nicole).

il nous invite à regarder les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent et n'amassent rien dans les greniers. De même, les lys des champs ne travaillent ni ne filent. Cela signifie-t-il pour autant que nous devrions nous abstenir de travailler et de filer, de semer et de moissonner parce que Dieu se serait engagé à nous nourrir et à nous vêtir d'une façon miraculeuse ? Si nous recevons de Dieu notre nourriture nous devons cependant travailler pour gagner notre pain. De même, le fait que nous attendions notre guérison de Dieu ne doit pas nous empêcher de recourir aux ressources de la médecine. »

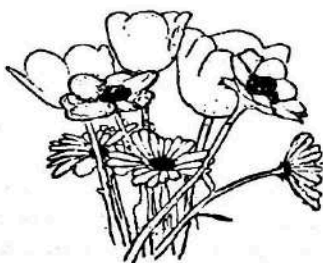
Dieu doit-il la santé, une bonne santé à tous ses enfants ? Promet-il d'accorder la guérison à quiconque se confie en Lui ? Serait-ce signe d'infidélité que de ne pas guérir ? Oui ! répondent certains chrétiens se basant sur de nombreuses affirmations de l'Écriture et en particulier sur la parole du prophète Ésaïe que Matthieu applique à l'œuvre de Jésus : « Il s'est chargé de nos maladies » (Ésaïe 53:4 ; Matthieu 8:17).

Est-ce à dire pour autant que nous devrions être exempts de maladie ou d'infirmité ici-bas ? Le texte qui semble répondre le mieux à cette question est celui de Romains 8:23 : « Nous aussi nous soupirons en nous-mêmes en attendant... la rédemption de notre corps. » Puisque le chrétien 'soupire' au plan physique, c'est que sa santé connaît des hauts et des bas, ce qui le pousse à 'attendre' la délivrance avec d'autant plus de vigueur qu'il est grandement éprouvé dans son corps. C'est au retour du Seigneur, à la résurrection des corps que s'opérera le grand changement : « Car le Seigneur, a un signal donné... descendra du ciel et les morts en Christ ressusciteront premièrement... » (1 Thessaloniens 4:16) – « Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. La trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles et nous serons changés... » (1 Corinthiens 15:51-53).

Le chrétien n'est nullement à l'abri de la maladie ou de quelque infirmité. La décrépitude fait inexorablement son œuvre et personne n'échappe à la mort bien que le Fils de Dieu ait pris notre place sur le Calvaire. Notre « corps mortel est semé corruptible, méprisable, infirme » c'est-à-dire sujet à la maladie et *c'est ce corps là* qui ressuscite glorieux, incorruptible et plein de force (1 Corinthiens 15:42-43). Il suffit de penser à Job, à Éphraïm (Philippiens 2:26-27), à Trophime (2 Timothée 4:20), à Timothée (1 Timothée 5:23), pour affirmer que des croyants fidèles peuvent être visités un jour ou l'autre par des ennuis de santé. Mais cela ne nous empêche nullement de croire à la guérison en nous adressant au Tout-Puissant. Son œuvre est parfaite et nous lui devons tout : la VIE nouvelle (nous l'avons déjà) et UN CORPS nouveau que nous recevrons lorsqu'il reviendra. Alléluia ! Ce point sera repris et développé dans le prochain chapitre.

Questions :

1. Avez-vous encore quelque réticence à consulter un médecin et à faire usage des médicaments prescrits ?
2. Ce qui précède vous a-t-il éclairé, rassuré, libéré ? Sinon, pourquoi ?
3. Si vous êtes atteint par quelque infirmité de l'âge, si vous découvrez vos limites, pensez-vous souvent et avec reconnaissance à ce corps nouveau que vous recevrez à la résurrection des corps ? Avez-vous l'assurance que le Christ vous prendra avec lui ?



CHAPITRE 17

Le divin Médecin

« Nous aussi nous soupirons en nous-mêmes en attendant la rédemption de notre corps. »

Romains 8:23

Rien n'est plus décevant pour un prédicateur que de s'entendre dire à l'issue d'un office ou d'une réunion :

– Vraiment, je regrette... j'ai été incapable de suivre votre exposé ; j'ai saisi par-ci par-là quelques bribes de vos paroles mais insuffisamment pour tirer profit de votre enseignement...

– Ai-je parlé trop vite ?

– Pas du tout, mais vous ignoriez sans doute que l'acoustique, dans ce temple, est des plus déplorable. Si l'orateur tient à être entendu et bien compris, il doit regarder fixement, sans s'en détourner un seul instant, la colonne qui est devant lui, légèrement sur sa gauche... faute de quoi, il parle en vain et ses paroles se perdent alors dans ce vaste édifice.

Regarder au bon endroit, voilà qui est important.

Vous connaissez sans doute ce récit de l'Évangile (relire

Luc 17:11-19) : dix lépreux dont un samaritain implorent Jésus qui passe : « Aie pitié de nous ! » Appel entendu puisque le Maître les envoie séance tenante vers le prêtre chargé de constater la guérison et d'accorder, si le diagnostic est favorable, le droit de réintégrer la cité. Les dix obtempèrent sans hésiter et, bientôt, ont la surprise de constater qu'ils sont guéris. On devine leur joie. L'un d'entre eux – un samaritain – revient sur ses pas pour adorer Jésus et lui témoigner sa reconnaissance tandis que les autres poursuivent leur chemin en direction de la ville. Hélas ! Ce faisant, ils tournent le dos au Sauveur et s'éloignent de plus en plus de lui. Peut-être ne le rencontreront-ils plus jamais. Ici, le bienfait occulte le Bienfaiteur. Il y a une poursuite de la guérison qui éloigne de Jésus. Regarder à Celui qui guérit importe plus que de se polariser sur la guérison et les bénédictions qui peuvent s'ensuivre. Il est bon de le redire.

Le Samaritain, cet homme doublement méprisé, a compris et reconnu que Jésus est infiniment plus qu'un puissant guérisseur. N'est-il pas le Fils de Dieu, le Messie annoncé par les prophètes et certainement attendu par ses neuf compagnons d'infortune ? En rebroussant chemin, cet étranger a réjoui le coeur de son Bienfaiteur et, du même coup, a reçu une grâce supplémentaire – le salut – un don infiniment plus précieux que la guérison de sa lèpre : « Va, ta foi t'a sauvé. »

Celui qui a le pouvoir de guérir est Dieu, et ses faveurs – la guérison y comprise – ne sont jamais des récompenses mais uniquement des faveurs, des grâces imméritées. Répétons-le : il serait inconcevable que nous nous adressions à Lui comme à un guérisseur, ou comme s'il nous *devait* quoi que ce soit, la délivrance de tous nos maux. Aussi, importe-t-il de reconnaître d'abord **qui il est**, à savoir :

– *Le Dieu tout puissant.* À Lui « tout est possible » (Matthieu 19:26)

– *Le Créateur* à qui nous devons tout et qui pourvoit si fidèlement à nos besoins. Sa bonté va « jusqu'aux cieux ».

– *Le Dieu miséricordieux* qui nous comble de ses faveurs en

dépit de nos chutes et de nos oublis : « Il a fait la paix par le sang de sa croix » (Colossiens 1:20). C'est pourquoi, soumettons-nous à ce Seigneur de gloire en lui donnant la première place dans notre vie de tous les jours. Il est digne de notre confiance et de notre reconnaissance ; il est digne de notre adoration et de notre admiration.

Ici, retenons une recommandation sur laquelle il vaut la peine d'insister : que nos regards restent fixés sur Celui qui guérit ; s'ils l'étaient sur la guérison demandée, nous attristerions le Seigneur et risquerions de nous croire frustrés si la délivrance tardait à venir ou n'était pas accordée selon nos vœux. Le doute et le découragement nous gagneraient, nous accuserions Dieu de faillir à ses promesses et, déçus, nous nous éloignerions sûrement de Jésus. Surtout pas ! Que notre constante préoccupation soit la personne du Seigneur, Sa gloire, Son Royaume ; la réponse ne manquera pas de venir si je persévère dans une humble soumission, en ne comptant que sur sa grâce.

L'Évangile selon Saint Matthieu rapporte une parole du prophète Ésaïe qu'il applique à l'œuvre de Jésus : « Il a pris nos infirmités, il s'est chargé de nos maladies » (Matthieu 8:17 ; Ésaïe 12:17 ; 53:4). Pour ma part, je reste persuadé que le Christ, sur le Calvaire, a porté non seulement nos péchés et les a expiés, mais il s'est également chargé de nos maladies et de nos tares physiques. Il a sauvé l'homme tout entier par ses mérites et ses souffrances, et si un jour, selon les promesses de l'Écriture, notre corps jugé infirme est transformé radicalement en un corps spirituel en parfaite santé, c'est bien à cause de l'œuvre rédemptrice du Crucifié.

Il est vrai qu'à la conversion, l'enfant de Dieu reçoit un cœur nouveau, un esprit nouveau. Un changement profond s'opère en lui : il devient une nouvelle créature unie à son Créateur (2 Corinthiens 5:17). Si cette transformation est immédiate, il n'en est pas de même pour notre corps. En vérité, toute guérison physique accordée ici-bas n'est que le gage de la guérison promise et acquise à Golgotha et que nous attendons encore ; à la

résurrection, elle sera totale, parfaite et définitive. C'est la 'rédemption des corps' dont parle l'apôtre, leur transformation glorieuse qui s'opérera au retour du Christ ; plénitude de guérison après laquelle soupirent tant de malades et d'infirmes (Romains 8:23 ; 1 Thessaloniens 4:15). En attendant, et en dépit des guérisons obtenues, la décrépitude poursuivra son œuvre, la vue baissera, l'ouïe sera moins fine, les réflexes plus lents ; les forces diminueront, les dents tomberont et cela « jusqu'à ce que casse le fil de la vie », c'est-à-dire, que mort s'ensuive. C'est l'Ecclésiaste qui décrit de façon imagée et saisissante cette incontournable décrépitude (Ecclésiaste 12:3-9). « L'homme extérieur se détruit de jour en jour » et nous fait aspirer – ô combien ! – à la rédemption promise.

Mais gloire à Dieu ! La résurrection des corps attend le fidèle. Il sait qu'il revêtira un corps 'tout neuf' sans commune mesure avec celui que nous possédons sur la terre et qui nous éprouve parfois si douloureusement. Nous serons transformés en un instant et le corps nouveau ne ressemblera en rien au premier devenu poussière dans le tombeau. Heureusement, nous n'emporterons pas au ciel nos infirmités ! Plus de dents qui font souffrir, plus de lassitude qui accable. Plus de déclin ou d'infirmité. Ce corps dit de résurrection sera, selon la Bible, glorieux, spirituel, éternel. Autant de termes à méditer avec reconnaissance et émerveillement. Cultivons cette merveilleuse espérance pour éclater de joie et faire nôtre l'ultime prière de l'Église : « Seigneur, vient bientôt ! » (Apocalypse 22).

La guérison totale, en plénitude, est donc À VENIR. Paul nous le rappelle dans sa lettre aux Corinthiens :

Il y a des corps célestes et des corps terrestres et ils n'ont pas le même éclat... Il en est ainsi pour la résurrection des morts : semé corruptible, le corps ressuscite incorruptible ; semé méprisable, il ressuscite éclatant de gloire ; semé dans la faiblesse, il ressuscite plein de force ; semé corps animal, il ressuscite corps

spirituel... Et de même que nous avons été l'image de l'homme terrestre, nous serons aussi à l'image de l'homme céleste... Je vais vous faire connaître un mystère. Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés, en un instant, en un clin d'œil, au son de la trompette finale. Car la trompette sonnera, les morts ressusciteront incorruptibles et nous, nous serons transformés. Il faut en effet que cet être corruptible revête l'incorruptibilité et que cet être mortel revête l'immortalité. (1 Corinthiens 15:40-53).

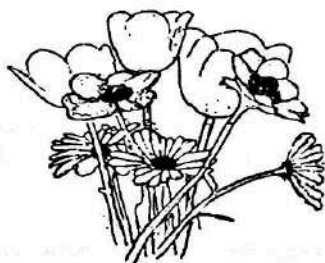
Alléluia !

Questions :

1. Traversez-vous un temps de maladie éprouvante ? Avez-vous demandé à Dieu qu'il vous rétablisse ? Et si la guérison souhaitée ne vient pas, continuez-vous de vous attendre au Seigneur et de fixer les regards sur lui avec confiance ? Dans la soumission ?

2. Si vous êtes tenté de douter ou de vous décourager, voudriez-vous en demander pardon à Celui qui est fidèle ? Dites-lui que sa volonté est bonne, qu'il ne se trompe pas dans ce qu'il fait ou ne fait pas. Et demandez-lui de vous accorder la grâce de demeurer paisible et confiant dans l'attente de sa victoire.

3. Voudriez-vous relire et méditer les textes cités plus haut (1 Corinthiens 15:40-53) et louer le Tout-Puissant pour ces merveilleuses perspectives ?



CHAPITRE 18

Le cas Trophime

« J'ai laissé Trophime malade à Milet. »

2 Timothée 4:20

Paul semble faire à son jeune ami Timothée l'aveu d'un échec : « J'ai laissé Trophime malade à Milet » (2 Timothée 4:20). Aussi, nombre de lecteurs plutôt réticents lorsqu'il s'agit de guérison divine, auront-ils la tentation de s'écrier en jubilant : « Ah, vous voyez bien que Dieu ne guérit pas toujours, même lorsque l'instrument utilisé est puissant dans sa main comme l'était jadis l'apôtre ! »

Regrettons seulement de ne pas en savoir davantage au sujet de Trophime car des questions se posent volontiers à notre esprit : Au fond, de quelle maladie était-il atteint ? Quelle était la gravité de son mal ? Était-il malade depuis longtemps ? Souffrait-il beaucoup ? Était-il alité ou pouvait-il aller et venir et continuer d'accomplir son ministère d'évangéliste ? Paul lui avait-il imposé les mains ? Pensait-il que la guérison ne serait qu'une affaire de jours ? Les anciens ont-ils pratiqué l'onction

d'huile... ? Autant d'interrogations qui resteront sans réponse puisque le Nouveau Testament garde le silence sur ce cas. L'apôtre avait sans doute de bonnes raisons de ne pas en dire plus long. Faisons-lui confiance.

Une chose est certaine : bien que laconique, cette nouvelle a sa place dans l'Écriture ; toute entière inspirée de Dieu, elle s'avère, selon Paul, « utile pour convaincre et corriger » (2 Timothée 3:16) ; il vaut donc la peine de s'attarder sur le 'cas Trophime' pour réfléchir et, si possible, d'en tirer de précieuses leçons.

1. Paul, semble-t-il, aurait gagné à passer sous silence une nouvelle susceptible de ternir son image de marque aux yeux d'un jeune collègue plein d'admiration pour son père spirituel. L'apôtre aurait-il perdu 'sa puissance', connaîtrait-il un déclin dans sa foi au point de ne pouvoir remplir comme par le passé un puissant ministère de guérison ? J'en doute ! L'apôtre veut simplement pousser Timothée à intercéder en faveur de ce précieux évangéliste présentement arrêté. Quoique séparés, Paul et son jeune ami lutteront de concert pour obtenir son prompt rétablissement. Lorsqu'un membre souffre les autres souffrent avec lui.

Ce serait mal connaître l'apôtre que de le croire soucieux de redorer son blason. Bien au contraire ! Lui qui ne faisait aucun cas de sa vie aurait été chagriné d'apprendre que ses amis chrétiens avaient de lui une trop haute opinion, comme il le laisse entendre dans 2 Corinthiens 12:6. Celui-là seul qui guérit doit être exalté et les regards d'admiration doivent se porter sur Lui seul.

2. L'apôtre aurait pu ajouter quelques détails propres à rassurer Timothée : « J'ai imposé les mains à Trophime ; certes, en le quittant la fièvre le tenait encore mais, par la foi, j'affirme qu'il est guéri. Réjouis-toi avec moi pour cette délivrance dont nous attendons la nouvelle d'un moment à l'autre. »

Ou conseiller encore : « Nous devons croire à sa guérison selon les promesses de la Bible, sans oublier toutefois que Dieu est souverain. Pour ma part, je suis grandement encouragé de voir l'Église intercéder fidèlement pour ce serviteur dans la pei-

ne ; ainsi, elle s'affermirait dans l'amour. Oui, ce retard était nécessaire et Dieu est sage : Il a son heure pour exaucer. Quoi qu'il en soit, nous attendons pour bientôt la délivrance. C'est pourquoi, à l'avance, bénissons Dieu pour cette guérison qui, je le répète, ne saurait tarder et sera à la gloire du Seigneur... »

Ce langage n'aurait-il pas été perçu comme un échec que l'apôtre s'évertuait à dissimuler ?

3. Paul aurait pu préciser : « Trophime a fait un excellent travail à Milet : par son moyen des chrétiens ont été affermis et des conquêtes ont eu lieu dans ce milieu hostile. Satan ne l'ignore pas et s'acharne contre lui pour le neutraliser, en tout cas le rendre inoffensif. C'est pourquoi, organisons une chaîne de prières pour réclamer sa guérison afin qu'il poursuive vaillamment le combat. Luttons pour lui et avec lui sans désespérer, jeûnons même pour hâter sa délivrance et, s'il le faut, restons à genoux des nuits durant pour supplier le ciel. Dieu répondra d'autant plus vite et la victoire sera totale. »

Cet appel eût encombré l'Église d'un problème peut-être mineur alors qu'elle avait d'autres priorités sur le cœur. Que de journaux évangéliques ou de circulaires nous invitent à la prière pour des sujets qualifiés d'urgents, voire de dramatiques, de première importance... aux dires des rédacteurs. Pourquoi pas ? Mais ces appels, quand ils ne nous culpabilisent pas, risquent de nous détourner de nos devoirs les plus élémentaires envers nos proches et nos voisins, envers les membres de l'Église que nous fréquentons. Satan serait trop heureux de nous empêcher d'accomplir « les œuvres que Dieu a préparées d'avance afin que nous les pratiquions » (Éphésiens 2:10). L'aide du Seigneur n'est pas de trop pour ceux qui, épris de liberté, veulent échapper à la pression qu'exercent inévitablement ces appels généralement présentés comme venant d'en-haut. Il incombe à chacun de faire un tri judicieux dans cette abondance d'informations. Ce ne sont pas les autres qui doivent nous dicter notre ligne de conduite, mais le Seigneur. Ceci dit, il n'est pas interdit de faire connaître autour de soi les multiples besoins concernant l'œuvre de Dieu.

4. Paul aurait pu 'se couvrir' en ajoutant : « Il est vrai que j'ai laissé Trophime malade à Milet mais j'ai préféré ne pas intervenir ; il me paraissait plus juste de lui conseiller de faire appel aux anciens pour qu'ils l'oignent d'huile ; il est bon d'associer l'Église à une action qui sera bénéfique pour tous. »

On a quelque peine à imaginer l'apôtre parlant de la sorte ; il avait raison de se montrer laconique, nous donnant ainsi une précieuse leçon, celle de rester sobre dans l'énoncé de nos nouvelles ou de nos expériences. Un surcroît de précisions nous fait courir un double danger, celui de nous mettre en avant ou de nous éloigner de la vérité.

5. Enfin, en quittant son collaborateur et ami, niant l'évidence, Paul aurait pu dire à Trophime : « Loue le Seigneur, tu es guéri. Crois à la puissance de la louange. Saisis la promesse de guérison : Tout ce que vous demanderez en priant croyez que vous l'avez reçu. Lève-toi donc et va témoigner de cette victoire devant l'Église. Alléluia ! » Mais peut-on témoigner, sous peine de mentir, de ce qu'on n'a pas encore reçu ? J'ai été témoin de telles erreurs dont les conséquences ont toujours été regrettables.

N'allons pas croire, en considérant la brièveté de cette nouvelle, que Paul se soit désintéressé de Trophime et de son état. Puisqu'il mentionne son nom c'est qu'il souhaite qu'on ne l'oublie pas devant Dieu. Pour sa part, il a certainement prié pour son rétablissement et peut-être – pourquoi pas ? – lui a-t-il imposé les mains en invoquant le Tout-Puissant, à moins que Trophime n'ait eu simplement à soigner un rhume ou une grippe passagère. Mais j'incline à croire que l'apôtre, en quittant son ami, l'a plutôt entretenu de son Rédempteur, l'exhortant à s'en remettre à Celui qui guérit. Qu'il y ait eu imposition des mains ou non, prières des anciens ou pas, la guérison importe moins que la Personne du Seigneur tout puissant. Qu'on me pardonne cette insistance.

Seriez-vous dans l'attente d'une guérison qui ne vient pas quoique demandée avec foi ? Alors *déchargez-vous* sur Lui de ce souci sans vous accuser ou vous troubler. Prenez au mot la Paro-

le de Dieu et persuadez-vous *qu'il prend soin de vous* (1 Pierre 5:7). Un vrai sujet de louange qui vous affermira. Vivez le repos de la foi, 'les yeux sur Jésus'. Et si l'épreuve dure encore, pénible et lancinante, invitez vos amis chrétiens pour demander à Dieu Sa Paix, pour demeurer dans la paix. Il est fidèle et ne peut vous décevoir. Quoi qu'il en soit, tenez bon, il y aura Sa réponse.

Questions :

1. La nouvelle concernant Trophime vous a-t-elle amené à réfléchir sur le sujet qui nous occupe ? Quelle a été votre conclusion en lisant cette brève nouvelle ?

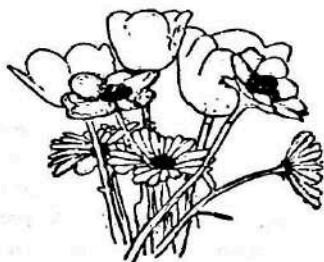
2. Avez-vous la préoccupation de visiter les malades pour prier avec eux ? Que leur dites-vous quand vous les rencontrez ?

3. Si vous ne l'avez jamais – ou rarement – fait, pourquoi n'iriez-vous pas aujourd'hui vers telle personne de l'Eglise ou tel voisin qui est sur un lit d'hôpital pour lui rendre visite et lui parler de Jésus ?

CINQUIÈME PARTIE

DIVERS

- 19. La valeur du geste
- 20. La volonté de guérir
- 21. Conclusion



CHAPITRE 19

La valeur du geste

« Dieu a établi dans l'Eglise ceux qui ont le don de guérir... Tous ont-ils le don des guérisons ? »

1 Corinthiens 12:28,30

Jaïrus, le chef de la synagogue, accourt vers Jésus, se jette à ses pieds en suppliant : « Ma fille est morte, mais viens, impose-lui les mains et elle vivra » (Matthieu 9:18). Le Maître, quoique retardé, se rend chez ce malheureux père et entre dans sa maison. S'approchant de la morte, il lui « prend la main » et, aussitôt, la jeune fille se lève à la stupéfaction de tous (Matthieu 9:18-26).

Avez-vous noté que Jésus n'accomplit pas le geste demandé par Jaïrus : « impose-lui les mains » ? Pourquoi ? Sans doute parce qu'il ne veut pas qu'on lui dicte ce qu'il doit faire. Surtout, il ne faut pas que le chef de la synagogue s'imagine que le pouvoir de guérir est dans le geste ; l'imposition des mains n'est pas un acte magique ; ce serait superstition de le croire. Jaïrus doit savoir que le Fils de Dieu possède seul le pouvoir de ressusciter les morts, *avec ou sans* imposition des mains, *avec ou sans* onction d'huile.

Alors que le peuple crie sa soif dans le désert (Nombres 20), Moïse, tel un magicien à la puissante baguette, croit devoir répéter à Kadès le geste qui avait fait merveille devant le peuple quelque 38 ans auparavant à Réphidim ; le patriarche avait alors 'frappé le rocher' et l'eau avait jailli en quantité suffisante pour abreuver bêtes et gens. Puisque le 'coup du bâton' avait réussi dans des circonstances analogues, pourquoi ne pas le renouveler ? Moïse *eut foi dans l'acte* lui-même plutôt qu'en l'Éternel qui lui avait ordonné seulement de 'parler' au rocher. Cette désobéissance lui coûta l'entrée dans la terre promise. N'imitons pas le chef d'Israël en accordant puissance et efficacité à l'onction d'huile ou à l'imposition des mains, à un acte de foi ou à une ardente prière même accompagnée de jeûne. Dieu seul a le pouvoir de guérir et Il en use « selon le dessein bienveillant de sa volonté pour célébrer la gloire de sa grâce » (Éphésiens 1:5). Il faut le dire.

Rien dans la Bible ne nous permet de lier obligatoirement la réception d'une grâce – ici la guérison – au rite de l'imposition des mains ou de l'onction d'huile. Dieu reste souverain. Christ et les apôtres ont utilisé les moyens les plus divers pour guérir les malades : attouchement (Matthieu 8:3), parole (v. 13-16), prière (Actes 9:40), linges (19:12), onction d'huile (Jacques 5:14-15), prière de la foi (Jacques 5:15)...

L'imposition des mains, dont il est souvent fait mention dans la Bible, est un acte purement symbolique par lequel 'celui qui l'accomplit entend faire passer sur une autre personne quelque chose de ce qu'il a reçu de Dieu'. Ce geste est généralement accompagné de prières car l'homme ne peut que saisir ou ordonner, toujours par la foi, la transmission de la bénédiction du Seigneur et cela en vertu de ses promesses. Pour Jésus, il en était autrement ; chez lui l'acte était efficace puisque une « puissance émanait de sa personne » (Luc 6:19).

Il n'empêche que le geste, quoique symbolique, a une signification et une valeur certaines, car il engage à la fois le patient et celui qui l'accomplit. Les anciens ne se contentent pas d'aborder le problème de la guérison, d'en parler devant celui qui souffre, de reconnaître qu'il serait bon d'étudier sérieusement la question en consultant l'Écriture. Non ! En imposant les mains, en pratiquant l'onction d'huile ou en se réunissant pour prier, pasteur et anciens passent aux actes en sachant néanmoins que la guérison ne viendra **que** du Seigneur. De son côté, le patient n'est pas passif mais pleinement consentant. Il appelle les frères à son chevet et accepte leur intervention ; ainsi, tous, dans une même foi, mettent Dieu à l'épreuve par un geste concret, s'attendant avec soumission à une délivrance de sa part.

Dans l'Ancienne Alliance, le sacrificateur 'passait aux actes' au grand jour des expiations, en particulier lorsqu'il posait les mains sur la tête du bouc vivant ; devant Dieu et au milieu d'Israël rassemblé, solennellement, *il se déchargeait* de son péché et de celui du peuple sur cet animal innocent qui payait pour les coupables en allant mourir dans le désert :

« Aaron posera ses deux mains sur la tête du bouc vivant et il confessera sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël... Il les mettra sur la tête de l'animal puis le chassera dans le désert... » (Lévitique 16:21-22).

Après avoir offert une série de sacrifices, Aaron terminait la cérémonie en étendant les mains vers le peuple pour le bénir (Lévitique 9:22). Il signifiait ainsi qu'il voulait *transmettre* à Israël les grâces obtenues par le sacrifice expiatoire.

En imposant les mains à Josué, Moïse 'passait aux actes' publiquement. Par ce geste ordonné par Dieu, *il transmettait* sa charge de chef du peuple à son serviteur expressément désigné pour prendre la relève ; il était désormais investi de l'autorité que possédait le patriarche. S'il avait seulement murmuré à son successeur, dans le creux de l'oreille et en privé : « Je te transmets ma charge et les qualifications nécessaires pour la remplir », Josué aurait pu oublier et le peuple ignorer.

En intimant aux démons l'ordre de quitter leur victime, Jésus s'engageait lui aussi ; Il proclamait l'intervention du Père et accomplissait la délivrance attendue...

De même, comme nous l'avons déjà dit, le malade qui s'attend à Dieu doit lui aussi agir, faire une démarche : il « appelle les anciens », accepte et demande leur assistance ; les frères aussi ne se contentent pas de prier dans leur demeure ou dans une réunion de l'Église ; ils se concertent, puis se déplacent et inter-cèdent pour obtenir l'intervention du Seigneur qu'ils expriment par un geste précis.

Est-ce pour rien que Paul, inspiré d'en-haut, mentionne l'existence du don des guérisons, ajoutant que Dieu l'a donné à l'Église pour son édification ? Oui, 'à l'Église' et non pas à l'Église 'primitive' seulement comme beaucoup le pensent, sans doute à cause des abus qui ont discrédité ce ministère. Ce n'est pas parce que l'Évangile a été ici ou là mal prêché qu'il faut renoncer à proclamer la Bonne Nouvelle. Et ce n'est pas parce qu'on a imposé les mains avec précipitation ou abusivement qu'il faut ignorer l'existence de ce don. Mais Dieu est sage qui a jugé bon d'établir, pour le bien et l'édification de la communauté, des hommes par Lui qualifiés, appelés à être de précieux instruments auprès de ceux qui souffrent. Un ministère certainement utile de nos jours encore car la médecine, malgré des progrès inouïs, reste impuissante à soulager nombre de cas estimés incurables. Or, puisque ce don sert au bien et à l'édification des croyants, ne serait-ce pas une erreur, pour ne pas dire une faute, que de le négliger ?

Il est intéressant de noter que dans la liste des dons spirituels fournie par Paul dans sa première lettre aux Corinthiens, le don de la foi précède celui des guérisons. Par 'la foi', l'apôtre n'entend pas ici la foi qui sauve car elle est l'apanage de tous les chrétiens. D'ailleurs, dans le chapitre 13 verset 2, l'apôtre distingue nettement la foi, racine de la vie chrétienne, de la foi en tant que don particulier. Cette foi n'est autre que cette hardiesse,

don du Saint-Esprit, attaquant et surmontant résolument tous les obstacles qui s'opposent à l'œuvre du Seigneur dans une situation donnée. C'est la foi qui transporte les montagnes et dont l'histoire nous présente de multiples exemples : Georges Muller la possédait. Le don des guérisons se rattache étroitement à la foi ainsi comprise puisqu'il a pour base la confiance en la puissance de Dieu appliquée à la maladie. Ce n'est pas seulement ici une prière confiante ; *c'est un ordre donné dans le sentiment de l'accord complet avec la volonté de Dieu*, comme le 'lève-toi et marche' de Pierre dans Actes 3:6 (Godet – Commentaire sur la première épître aux Corinthiens, page 206).

Si Dieu a choisi et qualifié des hommes destinés à être des instruments de guérison auprès des malades, il paraît utile de préciser qu'il n'accorde pas ce charisme à n'importe qui et pas nécessairement aux responsables des diverses Églises. La réception de ce don ne dépend pas de nous, bien qu'il nous soit permis de le demander. Il ne dépend pas non plus de notre foi, de notre sanctification ou de notre zèle pour Dieu (1 Corinthiens 12:11). On ne mérite pas un don. C'est le Dieu souverain qui appelle et choisit. Et parce que cette grâce pourrait constituer un piège pour des personnes tentées de paraître ou de dominer, il n'en revêt, me semble-t-il, que les croyants humbles et soumis, vivant en communion étroite avec lui et en bonne harmonie avec les membres de la communauté.

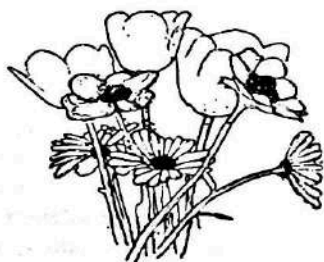
Ne devrait exercer le ministère de guérison que celui qui est expressément *appelé par Dieu* à le remplir et *établi par l'Église* qui a discerné parmi ses membres celui qu'il a qualifié pour remplir ce ministère en étroite dépendance avec la communauté.

Mais comment saura-t-on que tel croyant possède ce charisme ? Ici, qu'on se rassure ! Le Seigneur ne manque pas de moyens pour désigner celui qui le détient, pourvu que la communauté attache du prix à ce ministère et s'attende à ce qu'il soit rempli. Dieu ne donne rien à qui n'attend rien (1 Corinthiens 12:7 ; Éphésiens 5:21 ; Jacques 4:3).

En se penchant sur les textes sacrés, il vaudrait la peine qu'on sorte du vague ou de réticences frileuses pour répondre simplement à la pensée du Seigneur : à savoir, *l'édification du corps de Christ*. Il y a des malades devant lesquels la médecine ne peut rien et dont une guérison venant de Dieu servirait à sa gloire, délivrerait la personne qui souffre et inciterait les membres de l'assemblée à s'intéresser davantage à ceux qui sont atteints et qu'on abandonne trop facilement à leur sort.

Questions :

1. Si c'est votre cas, pouvez-vous dire pourquoi vous faites beaucoup de réserves au sujet de la guérison divine ?
2. Croyez-vous que Dieu peut accorder encore le 'don des guérisons' à certains chrétiens ? Dans votre Église, croit-on qu'il peut servir à l'édification de la communauté ou au salut des pécheurs ? Sinon, pourquoi ?
3. Dans les réunions de prières de l'Église a-t-on vraiment à cœur de porter devant Dieu les malades signalés ? Que fait-on pratiquement pour eux ?



CHAPITRE 20

La volonté de guérir

« Jésus l'ayant vu couché et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : 'Veux-tu être guéri ?' »

Jean 5:6

Nous rendons visite à un vieux chrétien qui a perdu son épouse une année auparavant. Nous le trouvons accablé, pleurant à chaudes larmes sa chère disparue. Il se montre inconsolable et c'est dans des sanglots qu'il nous décrit sa peine avec force détails, tandis que nous tentons de le consoler.

Coupant court à cette conversation qui se prolonge, l'ami que j'accompagne ouvre sa Bible et lit un texte que j'aurais eu quelque scrupule à citer devant cet homme pareillement brisé. Ne doit-on pas pleurer avec ceux qui pleurent ? N'y a-t-il pas des larmes légitimes qu'il faut respecter ? Sans aucun doute. Cependant, mon ami semble persuadé que ce frère doit en finir avec les larmes car il juge utile de lui rappeler la conduite d'Abraham lequel « vint pour mener deuil et pleurer Sara son épouse », morte depuis peu. Puis, estimant qu'il devait cesser le deuil, le patriarche « se leva de devant son mort » (Genèse 23:2-3). Expres-

sion un peu rude mais qui dit bien ce qu'elle veut dire. Qui ressasse et cultive à plaisir sa peine cède à la pitié de soi et désobéit à celui qui a promis 'd'essuyer lui-même toutes larmes' de nos yeux (Apocalypse 21:4). Le Dieu consolateur ne peut supporter que les siens se complaisent dans la tristesse ou la déprime, lui qui dit « soyez toujours joyeux » et va même jusqu'à ordonner de « regarder toute épreuve comme un sujet de joie complète » (Jacques 1:2). Notre Seigneur a le pouvoir de relever quiconque est éprouvé, *pourvu* qu'il le veuille et attende avec foi la divine consolation. Le temps des larmes est légitime mais il doit prendre fin.

La guérison ne concerne pas seulement le corps mais aussi – et avant tout – l'âme et l'esprit. Dans ces deux domaines, le Seigneur veut nous accorder une pleine santé, la paix du cœur et le sentiment tellement précieux de son approbation. C'est ce que souhaite tout chrétien digne de ce nom : ressembler à Jésus, le refléter, lui plaire. Et parce qu'il ne peut se satisfaire d'une vie ponctuée de chutes et d'égarements, il s'expose librement à la lumière de l'Esprit-Saint et se laisse alerter à tout moment par lui. L'homme né de nouveau veut obéir à Dieu et il y parviendra *pourvu qu'il le veuille* et s'abandonne à Lui. Tout est là. Pas de victoire aussi longtemps que notre volonté n'y participe pas pleinement.

Il y a bien des années j'ai côtoyé un jeune homme qui baignait souvent dans la déprime. Un jour, à mon grand étonnement, je l'entendis m'avouer avec une certaine impudence : « Vous voulez que je vous dise la vérité ? Moi, broyer du noir, j'aime ça ! » Dans un tel état d'esprit, ce garçon pouvait-il espérer en sortir un jour ? C'est peu probable. Sans la volonté de vaincre il n'est nulle victoire possible.

Mais alors, en évoquant l'expérience de l'apôtre Paul (Romains 7:11-23), est-on capable 'de se guérir' de mauvaises pensées, de l'orgueil qui nous tient et nous rend susceptible ou vaniteux, de la lâcheté qui nous paralyse, de l'amour de l'argent

qui prend nos forces et notre âme... ? Et tout cela en même temps ? Personne ne peut y parvenir, absolument personne... hormis Jésus qui déclare : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu » (Luc 18:27). Il est vrai que le vieil homme est réputé incurable mais le Seigneur a cependant le pouvoir d'accorder à son enfant la victoire dans tous les domaines... *pourvu* qu'il se laisse 'ausculter' par le divin médecin ; *pourvu* qu'il écoute son diagnostic et accepte d'être repris, *pourvu* qu'il reconnaisse et confesse son péché (1 Jean 1:8), *pourvu* qu'il se confie en Celui qui 'le rendra capable de toute bonne œuvre pour l'accomplissement de sa volonté et fera en lui ce qui lui est agréable par Jésus-Christ' (Hébreux 13:21).

Questions :

Veux-tu être guéri ? Vraiment ?

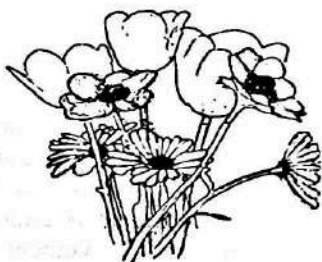
Veux-tu pardonner à telle personne qui t'éprouve et recevoir, avec un cœur purifié, la grâce de l'aimer telle qu'elle est ?

Veux-tu marcher dans l'honnêteté et consentir à être guéri de toute malice ?

Veux-tu rester libre quant à l'argent ou échapper à la crainte des hommes ?

Veux-tu devenir fervent d'esprit et vaincre la paresse spirituelle ? *Le veux-tu* vraiment ?

Puisse Dieu trouver en nous un être résolu et bien disposé qu'il pourra transformer à l'image de son Fils. Il le veut et en a le pouvoir. A Lui la gloire !



CHAPITRE 21

Conclusion

Avant d'écrire ici le mot 'FIN', je souhaite citer deux faits qui me reviennent à la mémoire :

Au début de mon ministère je fus invité à m'entretenir avec un groupe de jeunes, zélés pour l'évangélisation. En entrant dans la salle, je les trouvai tous préoccupés et fort inquiets car le père d'une nombreuse famille, membre actif de l'assemblée, était à l'hôpital et son état était plus que préoccupant. Les médecins ne laissaient aux siens aucun espoir. D'un commun accord et sans que j'intervienne, ces jeunes décidèrent de consacrer la soirée, non à l'étude de la Bible, mais à la prière pour demander au Seigneur la guérison de ce cher malade.

Le lendemain matin nous nous retrouvions nombreux à l'hôpital à attendre dans le couloir que soit terminée la visite des médecins. Enfin, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et livra passage à trois docteurs en blouse blanche s'exclamant à haute voix et en agitant les bras : « C'est un miracle ! Un vrai miracle » ! Et en effet, quelques jours plus tard, le papa fut rendu à sa famille, tellement heureuse et reconnaissante de l'accueillir en bonne santé ! Mais quelle joie aussi pour ces jeunes que Dieu avait exaucés et bénis !

Si cet exemple nous stimule à intercéder avec ténacité et persévérance pour ceux qui souffrent, il faut admettre que les choses ne se passent pas toujours ainsi. Un homme, qui avait perdu déjà plusieurs enfants en bas âge, était désespéré, car la fillette qui lui restait se mourait, gravement atteinte du même mal. Des chrétiens l'encouragèrent à se tourner vers Dieu pour obtenir la guérison de l'enfant. L'église, de son côté, ne resta pas inactive mais se mobilisa pour prier le Seigneur et réclamer avec force supplications son intervention... mais le mal empira et l'enfant fut repris. Epreuve immense qui pouvait ébranler cet homme et l'éloigner pour toujours du Sauveur. Or, il n'en fut rien. Aujourd'hui, c'est un chrétien ardent et zélé qui déclare à qui veut l'entendre : « C'est vrai, notre petite n'a pas été sauvée, mais *c'est nous* qui avons été guéris. » Quelle victoire inattendue ! Si les chemins de Dieu sont souvent mystérieux, ils n'en sont pas moins sûrs et les meilleurs.

Nous devrions tirer de ces récits deux leçons importantes.

Voici la première : aussi longtemps que la volonté du Seigneur est ignorée, malades et amis attendront avec foi, persévérance et détermination la guérison, en menant le combat jusqu'à ce que Dieu se manifeste.

Et la seconde : si par la suite, il apparaît que le dessein de Dieu est d'accorder 'l'autre guérison' (chapitre 8), malades et amis se soumettront en cessant de lutter et en se confiant sans murmure en Sa 'grâce suffisante'. Ainsi pourrait être résumé le message que nous souhaitons faire passer à nos lecteurs.

Le contenu de cet ouvrage vous aurait-il étonné, déçu, voire même heurté ? Si c'était le cas, je n'en serais pas surpris, car la question de la guérison a été diversement traitée et les opinions et les enseignements sur le sujet sont parfois très éloignés les uns des autres. Cependant, j'ose croire à votre indulgence, espérant que la lecture de notre étude vous aura fait réfléchir ici et là ou

apporté quelque lumière sur un point particulier. Il y a toujours à recevoir d'un chrétien qui voit autrement les choses.

De la compassion !

En développant ce sujet délicat, en pensant aux malades et en les fréquentant, vous et moi avons certainement reçu plus de compassion pour eux. En tout cas, l'amour recommande l'indulgence à l'égard de ceux qui souffrent ; ne les jugeons pas et restons conscients que nous sommes, nous aussi, des pécheurs mais qui jouissons d'une meilleure santé, présentement du moins. N'en faisons pas état devant eux. D'ailleurs, plus nous donnerons du temps aux malades, et plus nous serons aptes à les comprendre et à partager leur épreuve. Auprès d'eux, nous apprendrons à souffrir avec ceux qui souffrent et à pleurer avec ceux qui pleurent et notre joie sera grande de les rendre heureux.

Des actes !

Quand elle est réelle, la compassion ne laisse personne inactif. Elle entraîne des actes. Elle stimule le croyant et l'incite à visiter les malades, à prier fidèlement pour chacun d'eux, à réclamer avec foi leur guérison, à chercher à leur procurer par sa présence un peu de joie et à favoriser leurs progrès spirituels. Hélas, il nous est si facile d'oublier le malheureux et d'abandonner le combat alors qu'il compte sur nous. Ne le décevons pas.

De la reconnaissance !

Dans la mesure où nous assisterons et côtoierons les malades nous éprouverons un plus grand besoin de témoigner de la gratitude à notre Seigneur pour la bonne ou la meilleure santé qu'il nous accorde. Nous n'en ferons pas étalage devant celui qui souffre, ce serait lui faire mal et l'irriter, mais c'est vers Dieu que monteront nos actions de grâces, quotidiennement sans doute. Plus je serai en contact avec les malades et plus je découvrirai le privilège immense d'être bien-portant.

De la louange dans l'Église !

Il faut savoir se réjouir dans l'assemblée lorsqu'une guérison est manifestement accordée en réponse à la prière de la foi. Il serait dommage de la passer sous silence et de se priver ainsi

du bonheur de louer ensemble l'auteur d'une délivrance qui concerne la communauté tout entière ; même les membres les moins engagés trouveront là l'occasion de sortir de leur apathie en joignant leur voix à celle des autres. On sait si peu discerner les interventions du Dieu puissant, on est si avare de louange dans la famille chrétienne ! Trop de miracles passent inaperçus, et c'est dommage.

Du discernement !

Enfin, lors de nos visites, n'oublions pas que la vraie guérison est celle de l'âme. Mais attention ! Dans notre zèle missionnaire, n'accablons pas les patients non chrétiens de sermons tout faits ; parlons-leur plutôt de Jésus, avec passion et enthousiasme, en les invitant à se tourner vers ce Sauveur qui les a aimés jusqu'à donner sa vie.

Que Dieu nous garde et fasse de chacun de nous de bons ouvriers auprès de ceux qui souffrent. Prions pour que 'notre' église leur donne plus de place et compte davantage sur le Seigneur pour obtenir soulagement et guérison en leur faveur.

Mais quand vous aurez souffert un peu de temps, Dieu, l'auteur de toute grâce qui vous a appelés à connaître sa gloire éternelle révélée en Jésus-Christ, vous rétablira lui-même ; Il vous affermira, vous fortifiera et vous rendra inébranlables. À Lui soit la puissance pour toujours. Amen ! (1 Pierre 5:10).

FIN

Table des matières

Préface	7
---------------	---

1^e PARTIE : LES VRAIS MALADES

1. Les boiteux marchent	13
2. Guéris-toi toi-même	19
3. Guérira... Guérira pas ?	27
4. Pour recevoir	37

2^e PARTIE : L'AUTRE GUÉRISON

5. La maladie de Paul	47
6. Demander	51
7. Jusqu'au bout	57

8. L'autre guérison	63
9. La grâce de la soumission	69
10. La prière de la foi	73
11. La foi des autres	81
Réfléchir et répondre	86

3^e PARTIE : QUI EST COUPABLE ?

12. Qui a péché ?	91
13. Pourquoi la maladie ?	97
14. Honnêteté	103

4^e PARTIE : CEUX QUI SOUFFRENT

15. Visiter les malades	111
16. Médecins et médecine	117
17. Le divin Médecin	121
18. Le cas Trophime	127

5^e PARTIE : DIVERS

19. La valeur du geste	135
20. La volonté de guérir	141
21. Conclusion	145

FRANCE ÉVANGÉLISATION

France Évangélisation (FE) est une association dont le but est de faire connaître le Christ à nos contemporains ; elle soutient des évangélistes itinérants qui œuvrent dans les pays francophones, mais particulièrement en France. En fonction de leurs dons, ils peuvent animer des campagnes d'évangélisation, présider des classes bibliques, participer à des retraites, à des camps de jeunesse ou à des week-ends de formation pour responsables d'églises.

Les agents se défendent de tout prosélytisme en faveur d'une dénomination particulière. Les églises peuvent leur faire directement appel ou écrire à l'adresse ci-dessous :

M. Jean CHAIX
« Les Renoncées »
26250 LIVRON

FE édite un journal trimestriel contenant des articles de la plume de ses agents ainsi que des nouvelles de leur ministère. Il est possible de s'abonner en écrivant à la même adresse.

Éditions : France Évangélisation Communication.

France Évangélisation (périodique trimestriel).

Destination ciel (A. Adoul). Brochure d'évangélisation (de 40 pages) destinée à être largement distribuée. Présente Jésus-Christ et le plan du salut.

- avec couverture couleur
- sans couverture couleur pour la grande diffusion

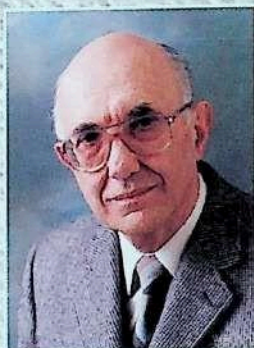
Cassettes d'évangélisation :

- 001 avec deux messages de Jack Mouyon
- 002 avec deux messages de René Verd
- 003 avec un message d'André Adoul :
« À mes amis qui souffrent de dépression »

Diverses cassettes sont en préparation.

Adresser toute commande à :

France Évangélisation Communication
M. Jack MOUYON
BP 6025
949, avenue Louis Ravas
34030 MONTPELLIER CEDEX 01



La 'bonne santé' souhaitée au seuil d'une année nouvelle, le 'après tout, l'essentiel c'est la santé !' ou le 'comment allez-vous ?' lancés au hasard d'une rencontre, sont des formules qui, par leur répétition, démontrent combien les humains attachent du prix à la bonne condition physique. Si le métier de guérisseur ignore le chômage – hélas ! –

c'est bien parce que les gens éprouvés donnent priorité à la guérison. Quel malade n'aspire à une vie normale ? Alors pourquoi, nous chrétiens, aurions-nous des scrupules à nous entretenir de Celui qui a le pouvoir de rétablir la santé ? Dans notre monde actuel, comme du temps des apôtres, est-il hors de saison ou peu souhaitable de voir le Dieu tout-puissant à l'œuvre dans l'Église et hors de l'Église, balayant la torpeur des uns ou l'indifférence des autres par d'authentiques délivrances ?

Lorsqu'ils s'entretiennent de guérison les chrétiens sont loin de tenir le même langage. Les uns, textes à l'appui, affirment que l'enfant de Dieu ne DOIT PAS être malade. Les autres évacuent purement et simplement la question en affirmant que le temps des miracles est passé et bien passé...

Qui a raison ?

Dans ces pages, l'auteur tente de donner quelque lumière à ceux qui s'interrogent ainsi ; il souhaite surtout apporter réconfort et assurance à ceux qui souffrent. Puisse Dieu utiliser ce livre pour le bien de ses lecteurs.



**Éditions
FEC**

ISBN 2 9508045 00

60 FF